CONTRE LES DONATISTES

LIVRE I

1. Exorde

1. Nous tous les chrétiens, très chers frères, nous sommes recommandés à Dieu tout puissant par une même foi, et l'un des articles de cette foi est de croire que Dieu, le Fils de Dieu, viendra pour juger le monde, lui qui est venu il y a longtemps déjà, qui, quant à son humanité, est né de la Vierge Marie, a souffert sa passion, est mort, a été mis au tombeau d'où il est ressuscité.

Et avant de monter au ciel, d'où il était descendu, à nous tous, les chrétiens, par l'intermédiaire des apôtres, il a laissé sa paix, comme don d'adieu. Mais pour ne pas paraître avoir laissé sa paix aux seuls apôtres, il a dit : «Ce que je dis à l'un d'entre vous, je le dis à tous.» Il a dit ensuite : «Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix.»

La paix a donc été donnée à tous les chrétiens. Elle est de Dieu, cela est évident, puisqu'il a dit : «ma» paix. Mais en disant : «Je vous donne», il a voulu qu'elle ne fût pas seulement à lui mais aussi à tous ceux qui croient en lui.

2. Or, si cette paix était restée telle qu'elle nous avait été donnée, entière et inviolée, et si elle n'était pas troublée par les responsables du schisme, il n'y aurait aujourd'hui entre nous et nos frères aucune dissension, et ces hommes ne feraient pas verser à Dieu des larmes intarissables, comme l'atteste le prophète Isaïe; ils n'encourraient pas par leur conduite le nom de faux prophètes, ils n'élèveraient pas un mur blanchi qui menace ruine, ils ne perdraient pas des âmes qui ne sont guère fourbes mais seulement naïves et, en imposant pernicieusement les mains sur toutes les têtes, ils ne tendraient pas le voile de la perdition; ils ne médieraient pas de Dieu, ils ne rebaptiseraient pas les chrétiens baptisés, et nous, nous ne déplorerions pas la perte ou la mort d'âmes innocentes, que Dieu le premier a déplorée, en disant par la bouche du prophète Ézéchiël : «Malheur à ceux qui fabriquent des voiles pour toutes les têtes et pour tous les âges, afin de perdre les âmes. Ils ont perdu les âmes de mon peuple et ils médisaient de moi devant mon peuple pour tuer des âmes qui ne devaient pas mourir, en disant à mon peuple de vains mensonges.» Et cependant, ces actes ont été commis par ces hommes, qui sont nos frères.

3. Mais qu'on ne vienne pas me dire que je parle à la légère quand j'appelle frères de tels hommes, car nous ne pouvons nous détourner des paroles du prophète Isaïe. Certes ils ne nient pas, et tout le monde sait qu'ils nous détestent et nous maudissent et ne veulent pas être appelés nos frères, mais nous, nous ne pouvons nous écarter de la crainte de Dieu, nous que l'Esprit saint exhorte, en disant par la bouche du prophète Isaïe : «Vous qui craignez la parole du Seigneur, écoutez la parole du Seigneur; à ceux qui vous détestent et vous maudissent, et ne veulent pas être appelés vos frères, dites cependant : vous êtes nos frères.» Ils sont donc sans aucun doute nos frères, bien qu'ils ne soient pas bons. C'est pourquoi personne ne doit s'étonner de m'entendre appeler frères des hommes qui ne peuvent pas ne pas être nos frères. Car il est vrai que nous avons avec eux une même naissance spirituelle mais que nos actes sont différents. Ainsi Cham, lui aussi, qui se moqua de façon impie de la nudité de son père, fut le frère d'hommes innocents; mais par son péché il a encouru le joug de la servitude, si bien qu'il devint, lui, leur frère, esclave de ses frères. Ainsi on ne perd pas cette appellation de frère, même lors que le péché intervient. Mais je parlerai ailleurs des fautes de ces frères qui siègent contre nous et nous calomnient, nous déshonorent, se mettent avec ce voleur qui vole Dieu, sont de connivence avec les adultères, c'est-à-dire les hérétiques, louent leurs propres péchés et s'exercent à lancer des accusations contre nous, les catholiques.

4. Il est vrai qu'ils font tous retentir partout des paroles outrageantes; mais je ne vois guère qu'un homme à qui je puisse m'adresser, par écrit moins; c'est notre frère Parménien, si cependant il me permet de lui donner ce titre. Et puisqu'ils ne veulent pas former avec nous un même collège épiscopal, qu'ils ne soient pas nos collègues, s'ils ne le veulent pas ! Cependant, comme je l'ai dit plus haut, ils sont nos frères. Donc, mon frère Parménien, peu désireux de jeter simplement des paroles en l'air, comme les autres, ne s'est pas contenté d'exprimer toutes ses pensées, il les a aussi exposées dans un ouvrage. Or, à ces paroles la contrainte de la vérité me force de répondre. Il y aura donc entre nous, bien que séparés, une sorte de conférence. De cette façon, je donnerai aussi satisfaction aux désirs de certains. En effet, bien des gens ont souvent désiré que, pour découvrir la vérité, une controverse s'engageât entre quelques-uns des défenseurs des deux partis; et cela, était possible. Mais puisqu'ils nous interdisent l'entrée ferment leurs portes, évitent de siéger et refusent de discuter avec nous, qu'avec toi du moins, frère Parménien, il me soit permis de conférer ainsi. Tes écrits, que tu as voulu mettre entre les mains et sur les lèvres de la multitude, je ne les ai ni rejetés ni dédaignés, mais j'ai écouté patiemment toutes tes paroles. Écoute donc toi aussi mes humbles réponses.

5. Je le comprends, et tu ne le nies pas, et tout homme sensé le constate : tu n'as parlé aussi longuement que pour attaquer indignement par tes écrits l'Église catholique. Mais comme on peut le remarquer, autre est l'intention, autre la chanson. Car je m'aperçois que tu n'as pas toujours parlé contre l'Église catholique et que tu as même souvent parlé en faveur de l'Église catholique, bien que tu ne sois pas catholique, si bien que nous n'aurions pas eu besoin de répondre à tes écrits. Mais voilà, tu es mal renseigné, tu parles de ce que tu n'as pas vu et tu rapportes les fausses rumeurs que tu as pu entendre, alors que nous avons lu dans l'Épître de l'apôtre Pierre : «Ne jugez pas vos frères sur la renommée.» C'est ainsi que, entre autres accusations qui ne nous concernent pas, comme je me propose de le prouver, tu as dit que nous avons demandé l'intervention des troupes. A part cela, dans les autres parties de ton ouvrage, certaines paroles sont pour nous et contre vous, comme la comparaison avec le déluge et la circoncision; certaines sont pour nous et pour vous, comme celles que tu as prononcées dans ta louange du baptême, si ce n'est que tu n'as pas bien parlé de la chair du Christ. Je dis qu'elles sont aussi pour vous parce que, même si vous êtes à l'extérieur, vous êtes cependant sortis de chez nous; et c'est ainsi que tu as également parlé pour nous deux lorsque tu as démontré que les hérétiques étaient étrangers aux sacrements de l'Église catholique, à condition toutefois que tu renonces à vous assimiler à eux, vous qui êtes, cela est évident, des schismatiques. Certaines paroles sont pour nous seulement, comme le rappel de l'unité de l'Église; certaines sont contre vous, par ignorance, parce que tu es étranger, comme l'accusation portée contre les traditeurs et les schismatiques ; et tu as aussi parlé contre vous dans tes propos sur l'huile et sur le sacrifice du pécheur. Bref, tu n'as rien dit contre nous, si ce n'est que, dans ton ignorance, tu nous as accusés d'avoir demandé l'intervention des troupes; mais cela est une calomnie, et je le démontrerai par des preuves irréfutables. Supprime cette calomnie et tu es avec nous ! En effet, qu'est-ce qui nous est plus favorable et plus avantageux que de t'avoir entendu dire, dans ta comparaison avec le baptême, que le déluge n'avait eu lieu qu'une fois ? Et quand tu as rappelé qu'une seule circoncision avait suffi pour le salut du peuple des juifs, tu as plutôt parlé pour nous, comme si tu étais avec nous – car c'est précisément ce que nous affirmons, nous qui défendons l'unité du baptême dans la Trinité – et non pas pour vous qui, avec audace et contrairement aux lois de l'Église, réitérez le baptême, dont le déluge et la circoncision sont les figures; et pourtant vous reconnaissez vous aussi qu'il ne doit pas être réitéré parce qu'il a été ordonné de ne le conférer qu'une fois. Mais toi, tout en louant avec habileté ce sacrement qui est digne de toute affirmation élogieuse, tu as fait intervenir adroitement votre personne et tu voudrais faire croire que, puisque le baptême ne doit être administré qu'une fois, il vous est permis à vous de le conférer et interdit aux autres. Mais si cela est interdit aux traditeurs, c'est à vous que l'on aurait dû

l'interdire, vous dont les premiers chefs ont été, comme nous le prouvons, des traditeurs. Si cela est interdit aux schismatiques, c'est à vous également que l'on aurait dû l'interdire, vous chez qui on trouve l'origine du schisme. Si cela est interdit aux pécheurs, nous démontrons aussi, par le témoignage de Dieu, que vous êtes des pécheurs. Et cependant, puisqu' le baptême ne doit être conféré qu'une fois, ce n'est pas à cause de l'homme qui a été choisi pour l'administrer, mais c'est parce qu'il ne doit être conféré qu'une fois que nous ne rebaptisons pas après vous, puisque nous avons, vous et nous, un seul et même sacrement, dont je montrerai toute la doctrine au livre V.

6. Pour ta part, frère Parménien, as traité bien des questions; mais je vois bien qu'il ne me faut pas répondre dans l'ordre que tu as suivi. En effet, en premier lieu tu as établi des comparaisons avec le baptême et tu en as fait la louange et, en dehors de tes erreurs sur la chair du Christ, tu as parfaitement parlé; je montrerai en effet en temps et lieu que c'est davantage pour nous que tu as parlé. Deuxièmement, après en avoir exclu les hérétiques, tu as affirmé l'unité de l'Église; mais où est l'Église unique, cela tu n'as pas voulu le reconnaître. En troisième lieu, tu porté des accusations contre les traditeurs, sans aucune certitude sur les personnes ni sur les noms. Quatrièmement, tu as déchiré les artisans de l'unité. Cinquièmement, pour passer sur les détails, tu as parlé de l'huile et du sacrifice du pécheur.

7. Pour moi, je pense devoir, en premier lieu, indiquer les cités, les personnes et les noms des traditeurs et des schismatiques, pour que les accusations que tu as portées puissent être imputées à leurs véritables auteurs et aux vrais coupables. Ensuite, je dois dire quelle est et où est l'Église unique, qui est l'unique Église existante, parce que, en dehors d'elle, il n'existe pas d'autre. Troisièmement, je montrerai que nous n'avons pas demandé l'intervention des troupes et que nous ne sommes pour rien dans les actes que l'on reproche aux artisans de l'unité. Quatrièmement, je dois dire quel est le pécheur dont Dieu refuse le sacrifice ou dont il faut fuir l'huile. Cinquièmement, je parlerai du baptême, sixièmement, de vos actes effrontés et de vos erreurs.

8. Mais avant de parler de chaque du Christ point en particulier, je voudrais montrer brièvement que tu n'as pas bien parlé de la chair du Christ. Tu as dit en effet que cette chair pécheresse, immergée dans les eaux du Jourdain, avait été purifiée de toutes les souillures. Tu dirais cela avec raison si le baptême de la chair du Christ suffisait pour le salut de tous et si personne en devait être baptisé pour soi. S'il en était ainsi, là serait tout le genre humain, là serait tout être dont l'origine est charnelle; il n'y aurait aucune différence entre ceux qui ont la foi et n'importe quel païen puisqu'en tous il y a la chair. Et puisqu'il n'est personne qui ne soit de chair, si, comme tu l'as dit, la chair du Christ, immergée dans les eaux du Jourdain, a été purifiée, toute chair devrait obtenir ce bienfait. Car autre est la chair du Christ dans le Christ, autre la chair de chacun en soi. Pourquoi as-tu trouvé bon de dire que la chair du Christ était pécheresse ? Ah ! Si tu disais : la chair des hommes dans la chair du Christ ! Mais c'est avec raison que tu n'as pas dit cela, parce que chaque homme qui a la foi est baptisé au nom du Christ et non pas dans la chair du Christ, qui lui appartenait en propre. Ajoute à cela que sa chair, conçue de l'Esprit saint, n'a pu être plongée comme les autres dans l'eau du baptême pour la rémission des péchés, car elle était exempte de tout péché. Tu as ajouté qu'elle avait été «immergée» dans les eaux du Jourdain; c'est bien à la légère que tu as employé ce mot qui n'aurait dû être appliqué qu'à Pharaon et à son peuple qui ont été immergés sous le poids de leurs crimes comme du plomb, si bien qu'ils sont restés au fond ! Mais puisque la chair du Christ, après être descendue dans le Jourdain, en est remontée, tu n'aurais pas dû dire qu'elle avait été immergée. Et il se trouve que cette chair est plus sainte que le Jourdain même, si bien qu'elle a plutôt purifié l'eau par sa descente qu'elle n'a été purifiée elle-même.

9. Mais ceci non plus je ne peux le passer sous silence : je considère que tu as agi avec habileté quand, pour induire en erreur ou tromper les esprits de tes auditeurs, après avoir décrit la circoncision et le déluge, tu as voulu en quelque sorte

ressusciter avec leurs erreurs des hérétiques qui étaient déjà morts et enterrés par l'oubli et dont les fautes et les noms mêmes paraissaient ignorés dans les provinces d'Afrique. Marcion, Praxéas, Sabellius, Valentin et les autres, jusqu'aux cataphrygiens, ont été vaincus de leur temps par Victorin de Poetovio, Zéphyrin de Rome, Tertullien de Carthage et les autres défenseurs de la foi catholique. Alors, pourquoi fais-tu la guerre à des morts qui n'ont rien à voir avec l'affaire de notre temps ? Mais c'est que toi, qui es schismatique, tu ne peux en ce jour convaincre d'aucune sorte de péché les catholiques; aussi, pour augmenter la longueur de ton ouvrage, tu as voulu rappeler le souvenir de tant d'hérétiques et de leurs erreurs.

10. Mais c'est une autre question de savoir pourquoi tu as rappelé le souvenir de ces hommes qui ne possèdent pas les sacrements qui nous sont communs, à vous et à nous. La santé ne réclame pas de remède; la puissance sûre d'elle ne recherche pas de l'aide à l'extérieur; la vérité n'a pas besoin de preuve. Aux malades de chercher des remèdes, incapables et aux faibles de se procurer de l'aide, aux menteurs rechercher des preuves. Cependant, tu as dit que les hérétiques ne pouvaient pas posséder les dons de l'Église et tu as parfaitement parlé. Nous savons en effet qu'aucune de ces Églises hérétiques, de ces courtisanes, n'a obtenu la consécration juridique d'un mariage légal; car le Christ repousse ces Églises, qui ne lui sont pas alliées, lui qui est l'Époux d'une seule Église, comme il l'atteste lui-même dans le *Cantique des Cantiques* que sa colombe est unique, unique son épouse élue, unique le jardin dans lequel Dieu plante de jeunes arbres. Tu as parlé longuement, suffisamment et abondamment de ces hérétiques bien que cela en concerne pas la présente affaire. Mais ce qui m'étonne, c'est que tu aies cru bon de vous assimiler à eux, vous qui êtes, cela est évident, des schismatiques, en affirmant qu'on ne trouve les dons de l'Église ni chez les hérétiques ni chez vous, les schismatiques. Tu as dit en effet, entre autres choses, que les schismatiques, coupés du cep comme des sarments et destinés aux châtiments, étaient réservés, comme des branches sèches, au feu de la Géhenne. Mais je le vois bien, tu ignores encore que le schisme a été produit à Carthage par vos premiers chefs. Cherche l'origine de ces événements et tu apercevras que tu as prononcé votre condamnation quand tu as associé les hérétiques aux schismatiques. Car ce n'est pas Cécilien qui s'est séparé de ton aïeul Majorinus, mais c'est Majorinus qui s'est séparé de Cécilien. Ce n'est pas Cécilien qui s'est écarté de la chaire de Pierre ou de Cyprien, mais c'est Majorinus, dont tu occupes la chaire, une chaire qui n'existait pas avant Majorinus lui-même. Et puisqu'il est très manifestement établi que cela s'est passé ainsi, puisqu'il est bien évident que vous êtes les héritiers des traditeurs et des schismatiques, je m'étonne que toi, frère Parménien, toi qui es schismatique, tu aies voulu assimiler les schismatiques aux hérétiques. Ou bien, si cela et paraît bon et te plaît ainsi, rassemble ce que tu as dit peu auparavant; tu as dit en effet qu'il était impossible, par un faux baptême, à l'homme corrompu de laver, à l'impur de purifier, à celui qui renverse de relever, au damné de délivrer, au coupable de pardonner et au condamné d'absoudre. Tout cela aurait très bien pu ne se rapporter qu'aux hérétiques, puisqu'ils ont falsifié le symbole de la foi : l'un a dit qu'il y avait deux dieux, alors qu'il n'y a qu'un Dieu; l'autre veut faire reconnaître le Père dans la personne du Fils; un autre retire au Fils de Dieu la chair qui a réconcilié le monde avec Dieu; et il en est d'autres encore de ce genre qui sont, nous le savons, étrangers aux sacrements catholiques. C'est pourquoi tu dois et repentir d'avoir associé aussi les schismatiques à de tels hommes, car c'est contre toi-même que tu as tourné le glaive de ta sentence quand tu pensais atteindre les autres, et tu n'as pas remarqué la grande différence qui existe entre les schismatiques et les hérétiques. De là vient que tu ignores aussi quelle est l'Église sainte. Et ainsi, tu as tout mélangé.

11. Ce qui fait l'Église catholique, c'est l'interprétation simple et juste de la Loi, le sacrement unique et très vériable et l'union des cœurs. Quant au schisme, le lien de la paix une fois rompu, il naît de la division des sentiments, il est nourri par la jalousie et consolidé par la rivalité et par les querelles. Ainsi quand, ayant abandonné leur mère, l'Église catholique, les fils impies sortent de son sein et se séparent d'elle,

comme vous l'avez fait, coupés de leur racine, leur mère l'Église, par les faux de la haine, ces révoltés s'égarèrent loin d'elle; mais ils ne peuvent rien faire de nouveau ni de différent, sinon ce qu'ils avaient appris auparavant chez leur mère.

12. Quant aux hérétiques, privés de la vérité, déserteurs du symbole saint et très véritable, détournés du sein de l'Eglise sainte par des sentiments impies, ils ont dédaigné leur juste naissance et, pour la perte des ignorants et des innocents, ils ont voulu naître d'eux-mêmes. Ils s'étaient nourris auparavant d'aliments sains; mais la corruption est venue d'une mauvaise digestion. Alors, pour la perte des malheureux, dans leurs controverses impies, ils ont vomi des poisons mortels. Tu vois donc, frère Parménien, que seuls les hérétiques, trop égarés loin de la maison de la vérité, ont des baptêmes différents et faux, par lesquels l'homme corrompu ne peut laver, l'impur purifier, celui qui renverse relever, le damné délivrer, le coupable pardonner et le condamné absoudre. Tu as eu raison de fermer le jardin aux hérétiques. Tu as eu raison d'attribuer les clefs à Pierre. Tu as eu raison de retirer à ces hommes le pouvoir de cultiver, pour les empêcher de cultiver de jeunes arbres, eux qui sont, cela est évident, étrangers au jardin et au paradis de Dieu. Tu as eu raison de leur enlever l'anneau, car ils n'ont pas le droit d'ouvrir l'accès à la source. Mais à vous, les schismatiques, bien que vous ne soyez pas dans l'Église catholique tout cela ne peut être refusé, car vous le avez reçu avec nous reçu avec nous les sacrements véritables qui nous sont communs. Ainsi, alors que tout cela est refusé avec raison aux hérétiques, pourquoi as-tu trouvé bon de le refuser aussi à vous, qui êtes manifestement des schismatiques ? Car vous êtes sortis de l'Église. Pour nous, nous ne voulions que la condamnation des hérétiques; mais toi, tu as voulu vous frapper vous aussi avec eux de la même sentence.

13. Mais pour en revenir maintenant au plan précis que je me suis proposé de suivre, sache tout d'abord quels ont été les traditeurs et apprends de façon plus complète quels ont été les responsables du schisme. Il est établi qu'en Afrique deux péchés très graves ont été commis : l'un est la *traditio*, l'autre le schisme; mais il se trouve que ces deux péchés ont été commis à la même époque par les mêmes auteurs. Tu dois donc, frère Parménien, apprendre ce que tu ignores de toute évidence. En effet, il y a plus de soixante ans, dans toute l'Afrique s'est répandu l'orage de la persécution, faisant ici des martyrs, là des confesseurs de la foi, terrassant quelques-uns par une mort déplorable, mais épargnant ceux qui se cachaient. A quoi bon rappeler les laïcs qui alors, dans l'Église, n'avaient été soutenus par aucune dignité ? A quoi bon rappeler les nombreux servants de l'Église ? Et les diacres au troisième rang, et les prêtres au deuxième rang du sacerdoce ? Les chefs eux-mêmes et les premiers de tous, certains évêques de cette époque, ont choisi de perdre la vie éternelle pour quelques brefs instants de cette vie incertaine et ont livré de façon impie les livres de la loi divine. Et parmi eux il y avait Donat de Mascula, Victor de Rusicade, Marinus d'Aquae Tibilitanae, Donat de Calama et l'homicide Purpurius de Limata; interrogé sur les enfants de sa sœur qu'on l'accusait d'avoir tués dans la prison de Milève, il avoua et dit : «Oui, je les ai tués et avec eux je tue aussi qui a agi contre moi.» Il y avait aussi Menalius qui, de peur d'être convaincu par ses concitoyens d'avoir offert de l'encens, prétexta une douleur aux yeux et eut peur de se rendre à la réunion de ses collègues !

14. Ces hommes et d'autres encore qui, nous le montrerons un peu plus loin, ont été de tes premiers chefs, ont siégé, après la persécution, dans la vile de Cirta, chez Urbanus Carisus, parce que les basiliques n'avaient pas encore été restituées, le troisième jour des ides de Mai, comme l'attestent les écrits de Nundinarius qui était alors diacre et comme le prouvent les vieux parchemins que nous pourrions présenter à ceux qui douteraient. En effet, dans la dernière partie du présent ouvrage, pour accréditer ce que nous avançons, nous avons reproduit l'ensemble de ces documents. Ces évêques, interrogés par Secundus de Tigisi, ont avoué qu'ils avaient livré. Et comme Secundus lui-même était pris à partie par Purpurius parce que, retenu longtemps chez les gardes, il n'avait pas fui mais avait été relâché, tous, s'étant levés, commençaient à protester qu'il n'avait pas été relâché sans raison, mais parce qu'il

avait livré. Devant les sentiments manifestés par ces hommes, Secundus prit peur; le fils de son frère, Secundus le Jeune, lui conseilla de s'en remettre à Dieu pour une telle affaire. On consulta ceux qui n'avaient pas été interrogés, c'est-à-dire Victor de Garbe, Félix de Rotaria et Nabor de Centurionae; ils répondirent qu'il fallait s'en remettre à Dieu pour une telle affaire. Alors Secundus dit : «Asseyez-vous tous !» Tous répondirent : «Nous rendons grâce à Dieu» et s'assirent. Tu vois donc, frère Parménien, quels hommes ont été manifestement des traditeurs.

15. Mais peu de temps après, ces mêmes hommes précisément, tous traditeurs, apostats, homicides, sont venus à Carthage et, après l'ordination de Cécilien, ils ont ordonné Majorinus dont tu occupes la chaire, produisant ainsi un schisme. Et puisque je viens de montrer que vos premiers chefs ont été coupables de *traditio*, il s'ensuivra logiquement que ces mêmes hommes ont été les auteurs du schisme. Mais pour que cela puisse être clair et évident pour tous, il faut montrer à partir de quelles racines les branches de l'erreur se sont déployées jusqu'à nos jours et à partir de quelle source ce ruisseau d'eaux mauvaises, serpentant dans l'ombre, a coulé jusqu'à notre époque. Il faut dire à partir de quoi, en quel endroit et par qui cet autre mal a été manifestement engendré, quelles causes ont convergé, quelles personnes ont agi, qui a été responsable de ce mal, qui l'a nourri, qui a demandé à l'empereur des jugements entre les deux parties, quels juges ont siégé, où s'est tenu le concile, quelles sentences ont été prononcées. Il s'agit d'une division; or, en Afrique comme dans toutes les autres provinces, l'Église était une avant d'être divisée par ceux qui ont ordonné Majorinus, dont tu occupes la chaire, que tu as reçue en héritage. Il faut voir qui est resté enraciné dans l'Église universelle, qui en est sorti, qui a siégé dans une autre chaire, auparavant inexistante, qui a dressé autel contre autel, qui a ordonné un second évêque du vivant d'un évêque déjà ordonné, qui tombe sous la sentence de l'apôtre Jean qui a dit que beaucoup d'antichrists partiraient de chez nous : «Ils n'étaient pas des nôtres, dit-il, car s'ils avaient été des nôtres, ils seraient restés avec nous.» Donc, celui qui n'a pas voulu rester uni à ses frères a suivi les hérétiques et, comme un antichrist, il est parti de chez nous.

16. Personne n'ignore que cela a été accompli à Carthage, après l'ordination de Cécilien, par l'intermédiaire d'une intrigante, une certaine Lucilla. Avant que la tempête de la persécution en vînt ébranler la paix, quand l'Eglise était encore dans la tranquillité, cette femme ne put supporter la réprimande que lui adressa l'archidiacre Cécilien; elle avait, disait-on, l'habitude d'embrasser, avant de prendre l'aliment et le breuvage spirituels, l'os de je ne sais quel martyr, à supposer que ce fût un martyr, et comme elle faisait ainsi passer avant le calice du salut les ossements d'un homme mort, martyr peut-être, mais en tout cas qui n'avait pas encore été reconnu officiellement, réprimandée pour cette pratique, pleine de honte et de colère, elle s'en alla. Mais comme elle se répandait en invectives et en plaintes, l'orage de la persécution éclata soudain, lui permettant ainsi de ne pas se plier à la discipline.

17. A la même époque, Félix, Mort de Mensurius, évêque de Carthage un diacre qui avait écrit je ne sais quelle lettre diffamatoire sur l'empereur tyran, fut mis en accusation; redoutant la peine capitale, il se réfugia, dit-on, chez l'évêque Mensurius. Comme Mensurius refusait publiquement de livrer l'homme qui était poursuivi, on envoya un rapport. Un rescrit arriva, ordonnant, au cas où il n'aurait pas livré le diacre Félix, d'envoyer Mensurius au palais. Cette assignation lui posait de graves problèmes; l'Église possédait en effet de très nombreux ornements en or et en argent qu'il ne pouvait ni enterrer ni emporter avec lui. Il confia ces objets précieux à des notables soi-disant fidèles, mais il en dressa l'inventaire, qu'il remit, dit-on, à une vieille femme. Ainsi, s'il ne revenait pas, quand les chrétiens auraient recouvré la paix, cette vieille femme remettrait la liste des trésors à celui qui occuperait la chaire épiscopale. Il partit et plaida. On lui permit de revenir, mais il ne put parvenir à Carthage.

18. L'orage de la persécution s'apaisa et prit fin. Selon la volonté de Dieu, de Cécilien et Maxence envoya un édit de tolérance et rendit la liberté aux chrétiens. Botrus et Célestius, qui désiraient, dit-on, être ord

onnés à Carthage, veillèrent à ce que, en l'absence des Numides, seuls les évêques voisins fussent convoqués pour célébrer l'ordination à Carthage. Alors, à l'unanimité, le peuple choisit Cécilien, et, par l'imposition des mains, Félix d'Abthugni l'ordonna évêque. Botrus et Célestius furent déçus de leurs espérances. Comme Mensurius l'avait ordonné, l'inventaire des objets en or et en argent est apporté à l'évêque Cécilien devant témoins. On convoque les notables mentionnés plus haut qui, d'une gorge avide, avaient bu le trésor qui leur avait été confié. Comme on voulait le forcer à le rendre, ils rompèrent la communion avec l'Église, et, avec eux, les candidats malchanceux à l'épiscopat; Lucilla, elle aussi, cette femme puissante et intrigante qui auparavant n'avait pas pu supporter la discipline, décida, avec tous ses gens, de ne pas rester en communion avec l'Église. Ainsi, trois causes ont convergé, trois groupes se sont unis pour faire triompher le mal.

19. Le schisme a donc été enfanté en ce temps-là par la colère d'une femme humiliée; il a été nourri de Majorinus par l'ambition et fortifié par la cupidité. Ces trois sortes de personnes ont inventé des prétextes pour faire passer l'ordination de Cécilien pour irrégulière. On demanda à Secundus de Tigisi de venir à Carthage. Tous les traditeurs mentionnés plus haut se mettent en route et sont hébergés par les cupides, les ambitieux, les gens en colère, et non par les catholiques qui avaient demandé l'ordination de Cécilien. Cependant, aucun des évêques susnommés ne pénétra dans la basilique où se trouvait, avec Cécilien, toute la foule de la cité. Alors Cécilien demanda : «Si l'on a quelque preuve à produire contre moi, que l'accusateur se présente et qu'il prouve !» A cette époque, tant d'ennemis ne purent rien inventer contre lui, mais ils lui reprochèrent d'avoir été ordonné par un homme qu'ils accusaient à tort d'être un traditeur. Alors, de nouveau, Cécilien leur demanda, si l'ordination conférée par Félix n'était pas valide, comme ils le pensaient, de bien vouloir l'ordonner comme s'il était encore diacre. Mais Purpurius, fort de sa méchanceté habituelle, comme si Cécilien eût été lui aussi le fils de sa sœur, s'écria : «Qu'il vienne ici sous prétexte de recevoir l'imposition des mains pour la consécration épiscopale, et qu'on lui casse la tête pour sa pénitence !» En apprenant cela, l'assemblée tout entière empêcha Cécilien d'aller se livrer aux brigands. A ce moment-là, on aurait dû chasser le coupable de sa chaire ou bien rester en communion avec l'innocent. L'Église était remplie de monde, la chaire de l'évêque était occupée, l'autel était à sa place, cet autel où avaient officié les évêques pacifiques de l'ancien temps, Cyprien, Carpororius, Lucilianus et tous les autres. Ainsi, on sortit, on dressa autel contre autel, on célébra une ordination illicite, et Majorinus, lecteur sous le diaconat de Cécilien et serviteur de Lucilla, qui appuya sa candidature, fut ordonné évêque par les traditeurs qui, au concile de Numidie, comme nous l'avons dit plus haut, se sont confessé leurs fautes et se sont accordé mutuellement le pardon. Il est donc manifeste que ces hommes sont sortis de l'Église, les ordinants, qui ont livré les Écritures, et Majorinus, qui a été ordonné.

20. Cependant, de la source de leurs fautes d'où avaient jailli sur eux des flots d'infamies, il fallait, pensaient-ils, détourner l'unique accusation de *traditio* sur celui qui avait ordonné Cécilien. Ils prévoyaient en effet que l'opinion publique ne pourrait parler en même temps de deux faits identiques. Ainsi, pour que le silence recouvrit leurs propres fautes, ils entreprirent de calomnier un autre homme. Alors qu'ils pouvaient être dénoncés par des innocents, ils s'appliquèrent à dénoncer des innocents et ils envoyèrent partout des lettres écrites sous la dictée de la haine, que nous donnons en appendice avec les autres documents. Comme ils étaient encore à Carthage, ils se firent précéder de leurs lettres afin de glisser de fausses rumeurs dans toutes les oreilles. La renommée répandit le mensonge dans les foules, et pendant qu'on propageait de faux bruits sur un seul homme, les véritables fautes de ces hommes étaient passées sous silence. On a coutume, souvent, de rougir d'une faute, mais en ce temps-là, il n'y avait aucune raison de rougir car, à l'exception de quelques catholiques, tout le monde avait péché, et c'était comme un reflet de l'innocence que le crime fût partagé par beaucoup de gens. Mais c'était peu de chose que ce forfait de *traditio*, dont s'étaient rendus coupables, cela était établi, Donat de

Mascula et les autres, déjà nommés : ils ajoutèrent à la *traditio* l'immense infamie du schisme.

21. Tu vois donc, frère Parménien, que ces deux fautes si mauvaises, si graves, la *traditio* et le schisme, concernent tes prédécesseurs. Apprends, même tard, que tu as attaqué les tiens quand tu t'acharnais contre d'autres. Et alors qu'il est établi que ceux qui t'ont précédé ont accompli cet autre crime, vous vous efforcez, vous aussi, de marcher sur les traces de ces scélérats : ce qu'ils avaient fait les premiers, en provoquant le schisme, vous l'avez fait vous aussi auparavant et vous le faites encore maintenant. Eux, ils ont rompu à leur époque la paix; vous, vous ruinez l'unité. De vos pères et de vous-mêmes on peut dire avec raison : «Si un aveugle guide un aveugle, tous deux tombent dans un trou.» La haine furieuse avait ôté la vue à vos pères; vous, la jalousie vous a aveuglés. Le schisme est le plus grave des péchés, vous-mêmes en pourrez absolument pas le nier; et cependant, vous avez imité sans trembler Datân, Abiram et Coré, vos maîtres de perdition, et vous n'avez pas voulu voir que ce péché avait été interdit par les paroles de Dieu et que, une fois commis, il avait été sévèrement puni. Et puis, le pardon ou le châtement prouvent bien qu'il existe une différence entre les fautes. Enfin, entre autres préceptes, la volonté divine a énoncé ces trois interdictions : «Tu ne tueras pas, tu ne suivras pas d'autres dieux» et, en tête de tous les préceptes : «Tu ne feras pas de schisme.» Voyons de ces trois péchés lequel il a fallu punir, lequel a mérité d'être remis. Le meurtre d'un parent est le péché le plus grave et pourtant Cain, coupable, n'est pas frappé par Dieu, mais sa mort est même vengée. Dans la ville de Ninive, cent vingt mille hommes sacrilèges suivaient d'autres dieux. Après la colère de Dieu et la prédiction du prophète Jonas, l'observance d'un jeûne de courte durée et la prière lui valurent l'indulgence. Voyons si elle fut aussi accordée à ceux qui, les premiers, ont osé diviser le peuple de Dieu. A la tête de tant de milliers de fils d'Israël qu'elle avait libérés du joug de la servitude, la divine providence avait placé un seul prêtre consacré, Aaron. Mais les serviteurs de ce prêtre se mirent à convoiter ce sacerdoce qui ne leur était pas destiné; ils dévoyèrent une partie du peuple et se révoltèrent de manière illicite. Imitant le rite des sacrifices, ils placèrent devant le peuple dévoyé, avec leurs encensoirs, plus de deux cents serviteurs destinés à périr avec eux. Dieu, à qui le schisme déplaît, ne put supporter ce spectacle. Ils avaient pour ainsi dire déclaré la guerre à Dieu, comme s'il existait un autre dieu pour recevoir un autre sacrifice. Donc, Dieu s'irrita violemment à cause du schisme et, ce qu'il n'avait pas fait contre les sacrilèges ni contre le meurtrier d'un membre de sa famille, il le fit contre les schismatiques. L'armée des serviteurs qui se tenait debout et la foule sacrilège avec ses sacrifices impies périraient sur le champ. Il leur refusa et ne leur accorda pas le temps du repentir, parce que la faute n'était pas de celles qui peuvent obtenir le pardon. Il ordonna à la terre de les dévorer; aussitôt elle ouvrit sa bouche aux diviseurs du peuple, et le gouffre engloutit avidement les contempteurs des commandements de Dieu. En l'espace d'un instant, pour avaler ces hommes, la terre s'ouvrit, les ravit et se referma. Mais on ne devait pas penser qu'ils avaient été gratifiés d'une mort rapide; puisqu'ils n'étaient pas dignes de vivre, il ne leur fut pas non plus accordé de mourir; enfermés soudain dans la prison du Tartare, ils furent ensevelis vivants. Et vous vous étonnez qu'un châtement si sévère ait été appliqué contre vous, vous qui faites ou qui nourrissez le schisme, quand vous voyez ce que les auteurs du premier schisme ont mérité de subir ! Ou bien, parce qu'une telle punition cesse pour le moment, tu revendiques l'innocence pour les tiens et pour toi ! Dieu a donné un exemple de chaque faute, afin de pouvoir l'imputer à ceux qui l'imitent. Un châtement immédiat a corrigé les premiers péchés pour servir d'exemple. Les péchés suivants ont été réservés pour le jugement dernier. Que pourrez-vous dire à cela, vous qui avez usurpé le nom de l'Eglise, qui nourrissez le schisme dans l'ombre et qui le défendez impudemment ?

2. Mais puisque j'entend dire que des gens de ton parti, par goût de la querelle, produisent je ne sais quels documents, il faut voir lesquels sont conformes à la vérité. En admettant que vous possédiez certains documents, en réalité ils pourraient bien être tissés de mensonges. Nos documents à nous sont garantis par les débats des

causes, le conflit des parties, l'issue de procès et les lettres de Constantin. Vous dites à notre sujet : «Qu'ont de commun les chrétiens et les rois, ou les évêques et le palais ?» Mais si c'est une infamie que de connaître les rois, alors c'est vous que cette infamie recouvre. Car vos prédécesseurs, Lucianus, Dignus, Nasutius, Capito, Fidentius et les autres ont adressé à l'empereur Constantin, qui ignorait jusqu'alors ces faits, une requête dont voici la copie : «Nous t'adressons une requête, ô Constantin, excellent empereur, car tu es d'une race juste, toi dont le père, seul parmi les empereurs, n'a pas déchaîné la persécution et a mis la Gaule à l'abri de cette criminelle entreprise. En effet, en Afrique, il y a conflit entre nous et les autres évêques. Nous demandons à Ta Piété de nous faire donner des juges de Gaule. Donnée par Lucianus, Dignus, Nasutius, Capito, Fidentius et les autres évêques du parti de Donat.»

23. A la lecture de cette requête, Constantin répondit par un mouvement d'impatience. Dans sa réponse, il a également révélé le contenu de leur supplique quand il a dit : «Vous me demandez un jugement dans ce monde, alors que moi-même j'attends le jugement du Christ.» Et cependant, il leur donna des juges : Maternus de la ville de Cologne, Reticius d'Autun et Marinus d'Arles. Ces trois évêques virent à Rome, ainsi que quinze autres évêques gaulois italiens; ils se réunirent dans le palais de Fausta, au Latran, sous le quatrième consulat de Constantin et le troisième consulat de Licinius, le sixième jour des nones d'octobre, un vendredi. Assistèrent à ce concile : Miltiade, évêque de Rome, Merocles de Milan, Florianus de Sienne, Zoticus de Quintianum, Stennius de Rimini, Félix de Florence, Gaudentius de Pise, Constantius de Faventia, Proterius de Capoue, Théophile de Bénévent, Sabinus de Terracina, Maximus d'Ostie, Evandre d'Ursinum, Donatianus de Forum Claudii.

24. Devant ces dix-neuf évêques, on engagea le procès entre Donat et Cécilien. Chaque juge vota contre Donat : il avait avoué avoir rebaptisé et avoir imposé les mains à des évêques qui avaient failli, ce qui est contraire à la discipline de l'Église. Les témoins présentés par Donat avouèrent qu'ils n'avaient rien à dire contre Cécilien. Cécilien fut proclamé innocent à l'unanimité par les évêques susnommés, ainsi que par Miltiade dont le vote clôtura le procès en ces termes : «Attendu qu'il a été établi que Cécilien n'est pas accusé par les témoins venus avec Donat, conformément à leur propre déclaration, et qu'il n'a été convaincu par Donat d'aucune faute, je pense que Cécilien doit être intégralement maintenu, comme il est juste, dans son statut épiscopal, au sein de sa communauté ecclésiastique.»

25. Il suffit donc que Donat ait été frappé par tant de sentences et que Cécilien ait été disculpé dans un tel procès. Et pourtant, Donat a pensé qu'il devait faire appel. A cet appel, l'empereur Constantin a répondu ainsi : «Ô audace furieuse de la folie ! Comme il arrive d'habitude dans les procès des païens, lui, un évêque, il a pensé qu'il devait faire appel», etc.

26. A la même époque, le même Donat demanda l'autorisation de s'en retourner et on ne lui permit pas d'aller à Carthage. Alors Filuminus, son défenseur, suggéra à l'empereur l'idée de retenir Cécilien à Brescia, pour le bien de la paix, et il le fit. Alors, il envoya en Afrique deux évêques, Eunomius et Olympius, afin de régler le sort de chacun des deux évêques tenus éloignés. Ils vinrent à Carthage et y séjournèrent pendant quarante jours, pour décider où était l'Église catholique. Mais cela, le parti séditieux de Donat ne put le supporter. Par suite de leur esprit de parti, il y eut chaque jour des manifestations bruyantes. Dans la dernière sentence rendue, les évêques Eunomius et Olympius affirmaient, comme on peut le lire, que l'Église catholique était celle qui était répandue dans tout l'univers et que la sentence rendue auparavant par les dix-neuf évêques ne pouvait être cassée. Ainsi, ils se déclarèrent en communion avec le clergé de Cécilien et ils s'en retournèrent. Là dessus nous avons un volume d'actes; que celui qui le désire les lise à la initiative, revint le premier à Carthage. En apprenant cela, Cécilien se hâta vers son peuple. De cette façon, pour la deuxième fois, les partis furent renouvelés. Il est clair cependant que Donat a été frappé par tant de sentences et que Cécilien a été déclaré innocent par le même nombre de sentences.

Optat de Milève

27. Mais puisque dans cette affaire depuis longtemps, dans l'Église catholique, on mettait en cause deux personnes, l'ordonné et l'ordinant, après avoir disculpé à Rome l'évêque ordonné, il fallait maintenant disculper l'ordinant. Alors Constantin écrivit au proconsul Aelianus pour lui demander, toutes affaires cessantes, de faire une enquête sur la vie de Félix d'Abthugni. Il siégea, comme il en avait reçu la mission. Furent appelés à comparaître : Claudius Samturianus, qui était curateur de la cité dans la ville de Félix au moment de la persécution; Callidius Gratianus, le curateur de l'époque, au moment de l'instruction, ainsi que le magistrat Alfus Caecilianus; l'officier de police Superius comparut lui aussi et le greffier Ingentius fut livré à la crainte des tortures dont on le menaçait. Dans les réponses de tous ces hommes, on ne trouva rien qui eût pu entacher la vie de l'évêque Félix. Il existe un volume d'actes, dans lequel figurent les noms de ceux qui ont participé au procès : le curateur Claudius Saturianus, le magistrat Caecilianus, l'officier de police Superius, le greffier Ingentius et l'esclave public de cette époque, Solon. Après l'interrogatoire de ces hommes, le proconsul susnommé prononça cette sentence : Il est manifeste que le vénérable évêque Félix n'est pas coupable d'avoir brûlé les livres de Dieu, puisque personne n'a rien pu prouver contre lui, ni qu'il ait livré les très saintes Écritures, ni qu'il les ait brûlées. L'interrogatoire de tous les témoins susnommés démontre clairement qu'aucun livre saint n'a été ni trouvé ni détruit ni brûlé. Cela est contenu dans les actes : le vénérable évêque Félix n'était pas présent à ce moment-là, il n'a pas donné son accord, il n'a pas donné d'ordre de ce genre. C'est ainsi que l'infamie fut repoussée et effacée et qu'avec une gloire immense Félix sortit vainqueur de ce procès. Auparavant, des bruits incertains couraient et, au milieu des ténèbres que l'envie et la haine avaient répandues, la vérité était cachée. Mais à présent elle a été révélée tout entière par le récit que j'ai rapporté, par les volumes d'actes et les lettres mentionnés ou lus.

28. Tu vois donc, frère Parménien, que c'est en vain que tu as attaqué les coupables catholiques en leur jetant calomnieusement à la face le nom de traditeurs, en changeant, évidemment, les personnes et en transposant les responsabilités. Tu as fermé les yeux pour ne pas reconnaître la culpabilité de tes pères. Mais tu les as ouverts pour attaquer et calomnier des innocents qui ne méritaient pas tes reproches. Tout pour l'opportunité, rien pour la vérité, comme l'a dit aussi à ton sujet le très bienheureux apôtre Paul : «Certains se sont fourvoyés dans un vain bavardage, ils ont la prétention d'être des docteurs de la Loi, alors qu'ils ne savent ni ce qu'ils disent ni de quoi ils se font les champions.» Nous avons montré peu auparavant que vos pères ont été des traditeurs et des schismatiques. Et toi, leur héritier, tu n'as voulu épargner ni les schismatiques ni les traditeurs. Dès lors, par les preuves que je viens de donner, tous les traits que tu as voulu lancer à tort contre d'autres, renvoyés par le bouclier de la vérité, retombent sur tes propres pères, contre les traditeurs et contre les schismatiques vous concerne. En effet, cela ne nous concerne pas, nous qui restons attachés à la racine et qui sommes en communion avec tous, dans tout l'univers.

VCO

1. Puisque j'ai démontré quels hommes ont été traditeurs, puisque j'ai révélé l'origine du schisme au point qu'elle saute aux yeux, ou peu s'en faut, puisque j'ai également démontré en quoi l'hérésie diffère du schisme, il me reste à présent à montrer, comme j'avais promis de le faire en second lieu, quelle est l'Église unique, que le Christ appelle sa colombe et son épouse. Il existe donc une seule Église, dont la sainteté découle des sacrements et ne saurait être mesurée d'après l'orgueil des individus. C'est cette Église que le Christ appelle sa colombe unique et son épouse bien-aimée. Elle ne peut se trouver chez aucun des hérétiques et des schismatiques. Il reste qu'elle doit se trouver en un seul lieu. Toi, frère Parménien, tu as dit qu'elle se trouvait chez vous seuls, mais c'est sans doute parce que vous prétendez, dans votre orgueil, revendiquer une sainteté particulière; ainsi l'Église serait là où vous voulez et en serait pas là où vous ne voulez pas ! Donc, pour que l'Église puisse se trouver chez vous, dans un recoin de l'Afrique, au fin fond d'une région minuscule, elle ne sera pas chez nous, dans une autre partie de l'Afrique ? Dans les Espagnes, en Gaule, en Italie, où vous n'êtes pas, il n'y aura pas d'Église ? Si vous voulez qu'elle soit seulement chez vous, dans les trois Pannonies, en Dacie, Mysie, Thrace, Achaïe, Macédoine et dans toute la Grèce, où vous n'êtes pas, il n'y aura pas d'Église ? 4. Pour qu'elle puisse être chez vous, dans le Pont, en Galatie, Cappadoce, Pamphlie, Phrygie, Cilicie, dans les trois Syries, dans les deux Arménies, dans toute l'Égypte et en Mésopotamie, où vous n'êtes pas, il n'y aura pas d'Église ? Dans toutes ces îles innombrables et dans toutes les autres provinces, qu'on peut à peine dénombrer, où vous n'êtes pas, il n'y aura pas d'Église ? Mais où retrouvera-t-on alors le sens propre du mot catholique, puisque l'Église a été nommée catholique parce qu'elle est conforme à la raison et répandue dans tout l'univers ? Car si, selon votre propre volonté, vous enfermez l'Église à l'étroit, si vous excluez toutes les nations, où sera ce que le Fils de Dieu a obtenu ? Où sera la récompense que son Père lui a généreusement accordée, comme il l'a dit dans le Psaume 2 : «Je te donnerai les nations pour héritage et pour domaine les extrémités de la terre.» Pourquoi brisez-vous une telle promesse, en réduisant à une sorte de prison l'étendue des royaumes ? Pourquoi désirez-vous faire obstacle à une si grande bonté ? Pourquoi luttez-vous contre la récompense du Sauveur ? Laissez le Fils posséder ce que lui a accordé le Père; laissez le Père remplir ses promesses. Pourquoi placez-vous des bornes ? Pourquoi fixez-vous des limites ? Puisque Dieu le Père a promis au Sauveur le monde entier, rien, dans quelque coin du monde que ce soit, ne saurait être retranché de son domaine. On lui a donné la terre tout entière, avec les nations; le monde entier, sans exception, appartient au Christ. Cela, Dieu le prouve en disant : «Je te donnerai les nations pour héritage et pour domaine les extrémités de la terre.» Et c'est précisément à propos du Sauveur qu'il est écrit dans le Psaume 71 : «Il dominera de la mer à la mer et des fleuves jusqu'aux extrémités du monde.» Quand le Père donne, il ne retranche rien. Vous, quand vous accordez une once, vous essayez d'enlever toute la livre. En outre, vous vous efforcez de convaincre les hommes que l'Église se trouve chez vous seuls, élevant au Christ son salaire, lui refusant ce que Dieu lui a assigné. Que vous montrez d'ingratitude, de sottise et d'impudence ! Le Christ vous invite avec tous les autres à participer au royaume céleste et il vous demande d'être ses cohéritiers, et vous, vous travaillez à le frustrer de l'héritage que lui a laissé son Père, en lui accordant une partie de l'Afrique et en lui refusant le monde entier, qui lui a été donné par son Père. Pourquoi voulez-vous faire du saint Esprit un menteur, lui qui, dans le Psaume 49, parle de la bonté du Dieu tout puissant, lorsqu'il dit : «Le Dieu des dieux, le Seigneur, a parlé et il a appelé la terre du levant jusqu'au couchant.» Il a donc appelé la terre à devenir chair et, comme on le lit, elle l'est devenue et elle doit des louanges à son Créateur. Enfin, le saint Esprit rappelle cela dans ses exhortations, lorsqu'il dit dans le Psaume 112 : «Loué soit le nom du Seigneur du levant jusqu'au couchant», et encore dans le Psaume 95 : «Chantez au Seigneur un chant nouveau.» S'il n'y avait que ce verset, vous pourriez dire que le saint Esprit n'a adressé ses exhortations qu'à vous; mais pour montrer que

Optat de Milève

cela ne s'adresse pas seulement à vous mais à l'Église, qui est partout, il a poursuivi en disant : «Chantez au Seigneur toute la terre; racontez sa gloire parmi les nations, ses merveilles à tous les peuples !» Il a dit : «Racontez parmi les nations.» Il n'a pas dit : «Dans un recoin de l'Afrique où vous êtes.» Il a dit : «Racontez à tous les peuples.» Celui qui a dit : «à tous les peuples» n'a exclu personne; et vous, seuls, vous vous félicitez d'être séparés de tous les peuples pour qui cet ordre a été donné. Vous, à vous seuls, vous voulez être le tout, alors que vous n'êtes pas dans le tout. «Loué soit, dit-il, le nom du Seigneur par toute la terre, du levant jusqu'au couchant.» Est-ce que par hasard les païens, qui ignorent la Loi, peuvent chanter Dieu ou louer le nom du Seigneur ? L'Église, qui respecte la Loi, n'est-elle pas la seule à pouvoir le faire ? Et si vous dites qu'elle est seulement chez vous, vous frustrez les oreilles de Dieu. Si vous seuls adressez des louanges, toute la terre se taira, du levant jusqu'au couchant. Vous avez fermé la bouche de toutes les nations chrétiennes, vous avez réduit au silence tous les peuples qui désiraient louer Dieu à chaque instant. Ainsi, si Dieu attend les louanges qui lui sont dues, si le saint Esprit demande qu'elles résonnent et si le monde entier est prêt à rendre à Dieu ce qu'il lui doit, alors, pour que Dieu ne soit pas frustré, mêlez, vous aussi, vos louanges à celles de tous les autres, ou bien, puisque vous n'avez pas voulu vous joindre à tous les autres, gardez, seuls, le silence.

2. Donc, puisque j'ai prouvé que l'Église de Pierre catholique est celle qui est répandue dans le monde entier, il me faut maintenant rappeler ses ornements et voir où se trouvent les cinq dons qui, d'après toi, sont au nombre de six, parmi lesquels se trouve, en premier lieu, la chaire, et si un évêque n'y a pas siégé, on ne peut lui adjoindre le deuxième don, qui est l'ange. Il faut voir qui, le premier, a occupé la chaire et à quel endroit. Si tu l'ignores, apprends-le; si tu le sais, rougis de honte ! On ne peut te tenir pour ignorant, il reste donc que tu le sais. Qui se trompe sciemment commet un péché. Aux ignorants, en effet, on a coutume de pardonner parfois. Ainsi, tu ne peux le nier, tu sais bien que c'est dans la ville de Rome et pour Pierre que la chaire épiscopale a été d'abord établie, qu'il y a siégé, lui, Pierre, le chef de tous les apôtres, d'où le nom de Céphas qu'il a reçu, pour que, en cette seule chaire, l'unité fût préservée par tous et pour empêcher les autres apôtres de revendiquer chacun la sienne; et déjà il aurait été schismatique et pécheur, celui qui aurait dressé en face de la chaire unique une autre chaire.

3. Il y a donc une chaire unique, qui est le premier des dons, où siègea d'abord Pierre, à qui succéda Lin; à Lin succéda Clément, à Clément Anaclet, à Anaclet Évariste, à Évariste Sixte, à Sixte Télesphore, à Télesphore Hygin, à Hygin Anicet, à Anicet Pie, à Pie Soter, à Soter Victor, à Victor Zéphyrin, à Zéphyrin Calixte, à Calixte Urbain, à Urbain Pontien, à Pontien Antère, à Antère Fabien, à Fabien Corneille, à Corneille Lucius, à Lucius Étienne, à Étienne Sixte, à Sixte Denis, à Denis Félix, à Félix Marcellin, à Marcellin Eusèbe, à Eusèbe Miltiade, à Miltiade Silvestre, à Silvestre Marc, à Marc Jules, à Jules Libère, à Libère Damase, à Damase Sirice, qui est aujourd'hui notre collègue ! Pour nous, c'est avec lui que, par l'échange de lettres officielles, le monde entier vit dans une parfaite communion. A votre tour, expliquez l'origine de votre chaire, vous qui voulez revendiquer pour vous l'Église sainte.

4. Mais vous dites que vous avez, vous aussi, un parti à Rome; c'est une ramification de votre erreur, qui a poussé du mensonge et non des racines de la vérité. Ainsi, par exemple, si on demandait à Macrobe où il siège là-bas, pourrait-il répondre qu'il siège dans la chaire de Pierre ? J'ignore s'il l'a même vue ! Et il ne fréquente pas le tombeau de Pierre, agissant en schismatique, contrairement à la parole de l'Apôtre qui dit : «en communion avec les tombeaux des saints.» Voici que se trouvent là les tombeaux des deux apôtres. Dites-nous s'il a pu y avoir accès ou officier là où se trouvent – cela est établi – les tombeaux des saints. Il ne reste donc à votre collègue Macrobe qu'à avouer qu'il siège là où siègea un jour Encolpius. Si l'on pouvait aussi interroger Encolpius, il dirait qu'il siègeait là où siègea avant lui Bonifatius de Vallis. Si on pouvait ensuite interroger aussi ce dernier, il dirait : «Là où siègea Victor de Garbe», envoyé d'Afrique par les vôtres, longtemps auparavant,

auprès d'un petit nombre d'égarés. Comment se fait-il qu'à Rome votre parti n'ait pas pu avoir comme évêque un citoyen de cette ville ? Comment se fait-il que tous ceux qui se sont succédé dans cette ville soient notoirement des Africains et des étrangers ? N'apparaît-elle pas, la ruse, la cabale qui a engendré le schisme ? Cependant, pour que Victor de Garbe fût, le premier, envoyé d'ici (je ne dis pas que ce fut une pierre dans l'eau car il n'a pas pu troubler la pureté de la foule des catholiques, mais certains Africains avaient choisi de séjourner à Rome, et, partis d'ici, ils étaient vos disciples), ils demandèrent que quelqu'un leur fût envoyé d'ici, afin de les rassembler. On envoya donc Victor; là, il était comme un fils sans père, une jeune recrue sans chef, un élève sans maître, un second sans premier, un locataire sans maison, un hôte sans gîte, un berger sans troupeau un évêque sans peuple. Car on ne pouvait pas appeler, ou peuple un petit nombre d'hommes qui au milieu de plus de quarante basiliques, n'avaient pas un lieu où se rassembler. C'est ainsi qu'ils entourèrent de claies une grotte située à l'extérieur de la ville, afin de pouvoir, en ce temps-là, y tenir leurs réunions. De là leur nom de montagnards. Ainsi Claudianus a bien succédé Lucianus, Lucianus à Macrobe, Macrobe à Encolpius, Encolpius à Bonifatius, Bonifatius à Victor. Si on demandait à Victor où il siégeait, il expliquerait qu'avant lui, là-bas, il n'y a eu personne et il ne pourrait montrer d'autre chaire que celle de la peste. La peste, en effet, envoie aux enfers des hommes morts de maladie. Ces enfers possèdent des portes, on le sait, et nous lisons que contre ces portes Pierre, c'est-à-dire notre chef, a reçu les clefs salvatrices, lui à qui le Christ a dit : «Je te donnerai les clefs du royaume des cieux et les portes des enfers ne prévaudront pas contre elles.»

5. Mais d'où vient que vous prétendez usurper les clefs du royaume des cieux, vous qui luttez contre la chaire de Pierre avec vos impudences et votre audace sacrilège, en niant la béatitude dont il a mérité d'être loué, lui «qui n'est pas allé au conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs et qui n'a pas siégé dans la chaire de peste»? Ce sont vos prédécesseurs qui sont allés au conseil de l'impie pour diviser l'Église. Ils se sont aussi engagés dans la voie des pécheurs, quand ils se sont efforcés de partager le Christ, dont les juifs n'ont même pas voulu déchirer les vêtements, alors que l'apôtre Paul proclame et dit : «Le Christ est-il divisé ?» Si seulement ils avaient pu, une fois engagés dans la mauvaise voie, reconnaître leur péché, faire retour sur eux-mêmes, c'est-à-dire corriger leur erreur et ramener la paix qu'ils avaient fait fuir ! C'était là revenir en arrière. En effet, sur une voie on marche, on ne s'arrête pas. Mais puisque vos pères n'ont pas voulu revenir en arrière, il est évident qu'ils se sont arrêtés dans la voie des pécheurs. La folie les avait poussés, la discorde stérile les a retenus et enchaînés, et pour qu'il leur fût impossible de retourner vers des lieux meilleurs, ils se sont mis à eux-mêmes les entraves du schisme, pour rester obstinément dans l'erreur et pour qu'il leur fût impossible de revenir à la paix, qu'ils avaient abandonnée. Et ils n'ont pas écouté le saint Esprit qui dit dans le Psaume 33 : «Évite le mal et fais le bien; recherche la paix et poursuis-la.»

4. Mais ils se sont arrêtés dans la voie de leur propre péché. Ils ont aussi siégé dans la chaire de peste qui, comme je l'ai dit plus haut, conduit à la mort ceux qui en sont laissés séduire. Mais en honorant et en défendant ardemment vous aussi l'erreur de vos pères, vous avez voulu être les héritiers d'un crime, alors que vous pourriez être, même tard, les fils de la paix, puisqu'il est écrit chez le prophète Ézéchiël : «Crie au fils du pécheur de ne pas suivre les traces de son père, car la vie du père est à moi et la vie du fils est à moi. Celui qui pêche sera seul puni.» Si vous désapprouviez les péchés de vos pères, eux seuls auraient des comptes à rendre pour leur crime. De cette façon, vous, du moins, vous pourriez être bien heureux et recevoir de la bouche du prophète la louange qu'il proclame dans le psaume 1 : «Heureux celui qui n'est pas allé au conseil des impies, qui ne s'est pas arrêté dans la voie du péché et qui n'a pas siégé dans la chaire de peste, mais qui a appliqué sa volonté à la loi du Seigneur.» Appliquer sa volonté à la loi du Seigneur, qu'est-ce d'autre sinon apprendre scrupuleusement les préceptes divins et les observer avec crainte ? Il est écrit dans cette loi : «Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté», et ailleurs, chez le

prophète Isaïe : «J'établirai les fondements de la paix dans Sion», et ailleurs : «Écoutons ce que dit le Seigneur, car il dira des paroles de paix pour son peuple», et ailleurs : «Il est venu, le Fils de Dieu, et il a établi sa demeure dans la paix», et dans le Psaume 71 : «Que les montagnes apportent la paix au peuple, et les collines la justice», et dans l'Évangile : «Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix». Et Paul dit : «Celui qui sème la paix récoltera aussi la paix», et dans toutes ses épîtres : «Que la paix abonde pour vous, au nom du Père, du Fils et du saint Esprit», et dans le psaume 33 : «Recherche la paix et poursuis-la.» Chassée par vos pères, la paix s'est éloignée d'eux. Cette paix, comme l'a demandé Dieu, vous devriez la rechercher, mais vous n'avez voulu ni la rechercher de vous-mêmes, ni la recevoir de bon gré quand on vous l'a offerte. Qui, d'autre part, dans tant de provinces, a entendu dire que vous existiez ? Et même si quelqu'un l'a entendu dire, qui ne s'étonnerait de votre erreur ? qui ne condamnerait votre crime ? Il est donc manifeste et plus clair que la lumière que nous sommes en union avec tant de peuples même innombrables et que tant de provinces sont en union avec nous; ainsi, vous le voyez bien : vous êtes situés dans le recoin d'une seule région; par vos erreurs, vous vous êtes séparés de l'Église, et c'est en vain que vous revendiquez y pour vous seuls ce nom d'Église ainsi que tous les dons qui sont attachés et qui se trouvent plutôt chez nous que chez vous. Et il est établi qu'ils sont unis et indivisibles, si bien qu'on ne peut les penser séparément l'un de l'autre. En effet, on les énumère par leur nom, mais dans la pensée ils forment un seul corps comme les doigts de la main que nous voyons séparés les uns des autres par des intervalles. C'est pourquoi qui en possède un les possède nécessairement tous. Et puisque aucun en peut être séparé de ses semblables, ajoute que ce n'est pas un seul mais tous que nous possédons en propre.

6. Ainsi, parmi les dons nommés plus haut, la chaire vient, comme nous l'avons dit, en premier, et nous avons prouvé que nous la possédions par l'intermédiaire de Pierre. Elle entraîne avec elle l'ange, à moins que vous ne le revendiquiez pour vous et que vous en le gardiez enfermé dans une cassette ! Envoyez-le, si vous le pouvez, chasser les sept anges qui sont chez nos collègues d'Asie; c'est à leurs Eglises que s'adresse l'apôtre Jean, ces Églises avec lesquelles vous n'avez, nous l'avons prouvé, aucun lien de communion. Où trouver chez vous un ange qui puisse agiter l'eau ou être compté parmi les autres dons de l'Église ? Tout ce qui est en dehors des sept Églises est étranger. Mais si vous en possédez un, par ce seul ange vous êtes en communion avec tous les autres, et par les anges avec les Eglises susnommées, et par ces Églises avec nous. S'il en est ainsi, vous avez perdu votre procès !

7. Voici donc que l'ensemble des dons ne peut se trouver chez vous. En effet, vous ne pourrez pas revendiquer pour vous seuls l'Esprit de Dieu ni enfermer ce que l'on conçoit et que l'on ne voit pas. Car il est écrit dans l'Évangile : «Car Dieu est Esprit et il souffle où il veut, et tu entends sa voix mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va.» Laissez Dieu venir d'où il veut, et qu'il soit libre d'aller où il veut, lui que l'on peut entendre et que l'on ne peut pas voir. Et cependant, dans ton désir de nous calomnier, tu as manifesté ta volonté de blasphémer en disant : «Car quel esprit peut-il y avoir dans cette église-là, sinon celui qui engendre les fils de la Géhenne ?» Ton cœur a vomi une invective, et tu as pensé qu'il fallait y ajouter le témoignage de l'Évangile, où on lit : «Malheur à vous, hypocrites, qui parcourez les mers et les terres pour faire un seul prosélyte, et quand vous l'avez trouvé, vous faites de lui un fils de la Géhenne deux fois pire que vous !» Si cette invective devait être proférée – et elle ne doit pas l'être – bien qu'elle soit sans fondement, il aurait fallu du moins que ce fût par un autre d'entre vous ! Mais c'est toi, et je m'en étonne assez, qui as décidé de porter à tort contre un autre une accusation dont tu pourrais toi aussi rougir, si tu considérais ton ordination. En effet, tu as rappelé qu'on peut lire dans l'Évangile : «Malheur à vous, hypocrites, qui parcourez les mers et les terres pour faire un seul prosélyte», c'est-à-dire pour convertir quelqu'un à une autre religion. Pour toi, certes, je ne sais à quelle religion tu as appartenu, mais je pense que tes paroles ont été inopportunes, et peut-être t'en repens-tu maintenant ! Avons-nous parcouru des terres ? Avons-nous sillonné des mers ? Avons-nous abordé dans des

ports étrangers ? Avons-nous attiré un espagnol ou un gaulois ? Avons-nous ordonné un étranger pour des gens qui ne le connaissaient pas ?

8. Il est également établi que, parmi les dons, se trouve la source unique, où les hérétiques ne peuvent ni boire eux-mêmes ni abreuver les autres, puisque, seuls, ils ne possèdent pas le sceau entier, c'est-à-dire le symbole catholique, et qu'ils ne peuvent ouvrir l'accès à la vraie source. D'autre part, comme il est écrit dans le Cantique des Cantiques : «Ton nombril est comme une coupe parfaite», tu t'es efforcé d'affirmer que le nombril représentait l'autel. Si le nombril est un élément du corps, il ne peut se trouver parmi les dons puisqu'il est un élément du corps; s'il est un ornement, il n'est pas une partie du corps !

9. Il reste donc que les dons possèdent tous les dons apparaissent au nombre de cinq; et puisque ces dons appartiennent à l'Église catholique, qui se trouve dans tant de provinces rappelées plus haut, ils ne peuvent pas faire défaut chez nous, ici, en Afrique. Comprenez, même tard, que vous êtes des fils impies, que vous êtes des rameaux cassés de l'arbre, que vous êtes des sarments retranchés de la vigne, un ruisseau coupé de sa source. En effet le ruisseau ne peut pas être l'origine, car il est petit et ne naît pas de lui-même; et l'arbre ne peut pas être coupé du rameau, puisque l'arbre, solidement enraciné, prospère, et que le rameau, une fois coupé, se dessèche. Ne vois-tu pas maintenant, frère Parménien, ne t'aperçois-tu pas, ne comprends-tu pas que, par tes arguments, tu as lutté contre toi-même, puisque la preuve est faite que nous sommes dans la sainte Eglise catholique, nous qui possédons le symbole de la Trinité, et que, par la chaire de Pierre, qui est à nous, par ce don même, nous possédons aussi tous les autres dons ? Nous possédons également le pouvoir sacerdotal, que tu as voulu réduire à néant chez nous, pour justifier votre erreur et votre haine, puisque vous rebaptisez après nous et que vous ne le faites pas après ceux de vos collègues qui sont convaincus de péché. Tu as dit en effet que si un prêtre se trouvait dans le péché les dons à eux seuls pourraient opérer ! Donc, puisque j'ai expliqué ce qu'est l'hérésie, ce qu'est le schisme, et ce qu'est l'Eglise sainte, le caractère de cette Église sainte a été clairement défini, et j'ai montré aussi que l'Église catholique est celle qui est répandue dans tout l'univers, celle dont nous sommes les membres parmi d'autres, et dont les dons se trouvent partout où elle est. Ensuite, dans le premier livre, j'ai prouvé que la haine qu'inspire la *traditio* ne nous concerne pas et que nous avons nous aussi condamné ces forfaits.

10. Je veux à présent que tu me répondes sur ce point : Pourquoi as-tu voulu parler seulement des dons de l'Église et pourquoi as-tu gardé le silence sur ses membres saints et sa substance, qui se trouvent incontestablement dans les sacrements et dans les personnes de la Trinité ? Vers elle convergent la foi des croyants et la profession de foi qui est accomplie dans les actes des anges, où se mêlent les semences célestes et spirituelles : ainsi, par ce germe saint la nature des nouveaux baptisés peut être régénérée et, lorsqu'il y a union de la Trinité et de la foi, celui qui était né au siècle renaît à Dieu selon l'Esprit. Ainsi Dieu devient-il le Père des hommes, ainsi l'Église devient-elle notre sainte mère. Tout cela, je le comprends, tu ne l'as pas mentionné afin de ne pas reconnaître, dans tous ces éléments, la doctrine du baptême selon laquelle le ministre, qui est un homme, ne revendique rien pour lui – ce que vous faites, vous. C'est pourquoi tu as voulu te référer seulement aux dons. Tu les as en quelque sorte saisis dans tes mains ou enfermés dans un coffre et, les refusant aux catholiques, tu t'es efforcé en vain de les revendiquer pour vous seuls. Alors qu'il s'agit de la régénération, alors qu'il s'agit de la rénovation de l'homme, tu n'as pas dit un mot de la foi des croyants ni de la profession de foi. Désireux de parler seulement des dons, tu as passé sous silence tous ces éléments sans lesquels cette renaissance spirituelle ne peut avoir lieu. Et, alors que les dons appartiennent à l'Épouse, et non l'Épouse aux dons, tu as présenté les dons comme si la régénération venait d'eux et non de la substance qui, on le comprend bien, réside plus dans les sacrements que dans les ornements.

11. Je n'oublie pas non plus cette phrase, que tu as prononcée et que nous approuvons : de Dieu tu as dit que l'Eglise était un jardin, ce qui est vrai, sans aucun

doute. Dans ce jardin, Dieu plante de jeunes arbres. Et cependant vous avez refusé à Dieu ses richesses et vous mettez son jardin à l'étroit, puisque, à tort, vous revendiquez tout pour vous seuls. Assurément les plantations de Dieu sont des semences diverses correspondant à des préceptes divers; les justes, les continents, les miséricordieux et les vierges sont des semences spirituelles. Voilà d'où proviennent les jeunes arbres que Dieu plante dans son jardin. Permettez à Dieu de posséder un jardin étendu en longueur et en largeur. Pourquoi lui refusez-vous les peuples chrétiens de toutes les provinces et de toutes les îles innombrables de l'Orient, du Nord et même de l'Occident, contre lesquels vous seuls, qui êtes peu nombreux, vous vous rebellez, et avec lesquels vous n'avez aucun lien de communion ?

12. Voici encore un mensonge que l'on peut vous reprocher ici à juste titre : chaque jour vous célébrez le sacrifice et vous ne pouvez omettre – qui en douterait ? – cette prière canonique, dans le mystère des sacrements : vous dites que vous offrez le sacrifice à Dieu pour l'Église, qui est unique. C'est précisément une part de ton mensonge que d'appeler unique celle que tu as partagée en deux ! Vous dites aussi que vous offrez le sacrifice pour l'Église unique qui est répandue dans tout l'univers. Mais quoi ? Si Dieu disait à chacun de vous : Pourquoi offres-tu le sacrifice pour toute l'Église, toi qui n'est pas en elle ? Si nous, nous vous déplaisons, que vous a fait la vile d'Antioche ? Que vous a fait la province d'Arabie ? Car vous rebaptisez, nous en avons la preuve, ceux qui en viennent.

13. Sur ce seul point, frère Parménien, je ne peux être ingrat envers toi : notre Église, c'est-à-dire l'Église catholique qui est contenue dans tout l'univers, bien que tu sois étranger à elle, tu as voulu la louer en énumérant ses dons – et tu t'es passablement trompé sur leur nombre – et en disant qu'elle est le jardin clos, la source scellée, l'épouse unique. Cela, nous le disons, nous, à notre sujet, mais toi, tu as parlé d'autrui ! Quelles que soient les louanges que tu aies pu faire de l'Église, nous, les premiers, nous taisons les mêmes. Avec vous, nous aussi, nous condamnons les traditeurs, ceux, bien sûr, que j'ai dénoncés, si tu t'en souviens, dans le premier livre. Et, alors que nous sommes en communion avec tout l'univers, et que toutes les provinces du monde le sont avec nous, tu as voulu auparavant opposer deux Églises, comme si l'Afrique, où l'on voit par votre faute deux partis en présence, était la seule à posséder des peuples chrétiens. Et, oubliant les paroles du Christ qui dit que son épouse est unique, toi, tu n'as pas dit qu'il y avait en Afrique deux partis, mais deux Églises. Assurément il n'y a qu'une Église, celle qui a mérité d'être désignée par cette parole du Christ: «Unique est ma colombe, unique est mon épouse.»

14. Et toi, ayant oublié cette parole, pour susciter la haine contre les catholiques, tu as parlé ainsi : «En effet, elle ne peut être appelée Église, elle qui se repaît de morsures sanglantes et qui se nourrit du sang et de la chair des martyrs.» L'Église possède comme membres qui lui sont propres les évêques, les prêtres, les diacres, les servants et la foule des fidèles. Dites-nous à quelle catégorie d'hommes, dans notre Église, pourrait s'appliquer ce que tu as voulu nous reprocher. Nomme un servant en particulier, désigne un diacre par son nom, révèle que cela a été accompli par un prêtre, prouve que cela a été commis par des évêques, montre que l'un d'entre nous a tendu un piège à quelqu'un ! Lequel d'entre nous a persécuté quelqu'un ? Au sujet de qui pourras-tu dire ou prouver que nous l'avons persécuté ? Puisque l'unité te déplait, si tu juges que c'est un crime, accuse-nous d'avoir été en communion avec les Thessaloniens, les Corinthiens, les Galates et les sept Églises d'Asie ! Si cela et paraît impie ou si tu juges qu'il est condamnable d'avoir été en communion avec les tombeaux des apôtres et de tous les martyrs, nous, de notre côté, non seulement nous ne nions pas l'avoir fait, mais encore nous nous en glorifions.

15. Mais pour montrer que c'est votre parti qui, comme tu l'as dit, s'est repu de morsures sanglantes et s'est nourri du sang et de la chair des chrétiens, il me faut rappeler à présent, depuis le début, votre folie furieuse, il me faut retracer à présent votre impiété, il me faut révéler à présent votre sottise. Pour cela, il faut d'abord montrer votre allégresse honteuse et votre joie criminelle lorsqu'il vous fut accordé de retourner librement à votre ancienne erreur. Rappelez-vous l'époque, examinez

l'économie des faits, prêtez attention à la différence des désirs et à l'opposition des personnes. Que vous revienne en mémoire le souvenir de l'empereur chrétien Constantin, quelle dévotion il montra à Dieu, combien il désira que, une fois les schismes écartés et toute discorde éteinte, la sainte mère, l'Église, vît, dans la joie, ses fils réunis sous la voûte céleste. Dans une même communion il avait rendu les femmes à leur mari, les enfants à leurs parents, les frères à leurs frères. Et Dieu témoigne qu'il se réjouit de cela quand il dit : «Qu'il est bon et qu'il est agréable d'habiter en frères, tous ensemble !» Et en effet, une même paix unissait alors les peuples d'Afrique et d'Orient et tous les autres peuples d'outre-mer, et l'unité elle-même maintenait la cohésion du corps de l'Église, une fois tous ses membres réunis. Le diable en souffrait, lui que la paix entre frères torture toujours. En ce temps-là, sous un empereur chrétien, il était abandonné et, s'étant pour ainsi dire retiré chez les idoles, il se cacha dans les temples. A cette même époque, vos chefs et vos guides avaient renoncé à leurs crimes, il n'y avait aucun schisme dans l'Église, et les païens n'avaient pas le droit d'accomplir leurs sacrifices sacrilèges. La paix, agréable à Dieu, habitait chez tous les peuples chrétiens; le diable gémissait dans les temples, et vous dans des pays étrangers.

16. Puis, comme tout le monde le sait, vint un autre empereur qui conçut avec vous des désirs mauvais; de serviteur de Dieu il devint ministre de l'Ennemi et il prouva par ses édits qu'il était apostat. Vous l'avez prié, supplié de vous permettre de revenir, et si vous, vous niez avoir envoyé ces supplications, nous, nous pouvons les lire. Il n'a fait aucune difficulté, celui que vous avez supplié : il adonné très volontiers l'ordre de revenir à des hommes qui, il l'avait compris, allaient, avec leur folie, détruire la paix. Rougissez de honte, si vous avez quelque pudeur : cette même voix qui vous rendit la liberté, cette voix ordonna que l'on ouvrît les temples aux idoles.

17. A peu près au même moment, vous revenez en Afrique avec votre folie, et le diable est relâché de ses prisons. Et vous ne rougissez pas de honte, vous qui avez des joies communes avec l'Ennemi, en même temps que lui ! Vous êtes arrivés, pleins de rage, vous êtes arrivés, pleins de colère, déchirant les membres de l'Église, séduisant avec habileté, massacrant avec cruauté, provoquant les fils de la paix à la guerre. Vous avez chassé bon nombre d'évêques de leur siège en envahissant les basiliques avec des bandes mercenaires. Bien des vôtres, et en bien des endroits, qu'il serait trop long d'énumérer, ont commis des meurtres sanglants si atroces que les juges de cette époque ont envoyé un rapport sur de tels agissements. Mais la justice de Dieu intervint et es manifesta si bien que celui qui vous avait permis auparavant de revenir, l'empereur profane et sacrilège, mourut, lui qui, à votre appel, avait déjà déclenché la persécution ou se disposait à le faire.

18. Dans les lieux mentionnés plus haut, des massacres eurent lieu contre les catholiques. Rappelez-vous, dans chaque lieu, quelles furent vos incursions. N'étaient-ils pas des vôtres Félix de Zabi, Ianuarius de Flumen Piscense et tous les autres, qui gagnèrent en toute hâte le village de Lemellef ? Là, ils trouvèrent, faisant obstacle à leur violence, la basilique fermée. Alors, ils donnèrent personnellement l'ordre à leurs compagnons de monter sur le toit, de dégarnir la toiture et de jeter les tuiles par terre. Sans retard, on exécuta leurs ordres, et comme des diacres catholiques protégeaient l'autel, un très grand nombre d'entre eux furent blessés par des tuiles, deux furent tués, Primus, le fils de Ianuarius et Donat, le fils de Ninus, à l'instigation et en présence de vos collègues, que j'ai nommés plus haut. Et sans aucun doute, c'est de vous qu'il est dit : «Leurs pieds se hâtent pour répandre le sang». De cela, Primosus, l'évêque catholique du lieu mentionné plus haut, s'est plaint lors de votre concile de Théveste, et vous avez écouté ses plaintes avec indifférence. Voilà que vous avez accompli ce que tu as dit : «Elle n'est pas l'Église, elle qui se repaît des morsures sanglantes» et : «Envoyer des soldats est une chose, ordonner des évêques en est une autre !» Ce que vous nous reprochez haineusement, d'autres l'ont fait, mais pas nous. Ce qui, d'après vous, n'aurait pas dû être fait, vous l'avez fait. Tu as rappelé aussi que le bienheureux apôtre Paul avait dit que l'Eglise devait être «sans ride et sans tache». Sur l'ordre et en présence de vos évêques, des diacres catholiques ont

été tués sur l'autel; il en fut de même à Carpi ! Ne vois-tu pas là des taches inexpiables ? Quand vous êtes entrés dans les villes de Maurétanie, le peuple a été persécuté, des enfants prêts à naître sont morts dans le ventre de leur mère. Ne vois-tu pas là une ride qui ne saurait être supprimée ni effacée par aucune pénitence ? Qu'avons-nous commis de tel ? Nous, nous attendons le châtement de Dieu, et vous, vous excitez la haine contre Macaire; mais, s'il a agi avec quelque rudesse pour l'unité, cela pourra passer pour peu de chose en comparaison de tant d'actes mauvais, cruels, sanglants et funestes, que vous avez commis pour la division. A quoi bon rappeler Tipasa, cité de Maurétanie Césarienne, où Urbanus de Forma et Félix d'Idicra, venus de Numidie, deux torches enflammées par l'envie, ont accouru pour jeter le trouble dans les esprits de ceux qui vivaient dans le calme et dans la paix ? Aidés par la complicité et la folie de quelques fonctionnaires, en présence du gouverneur Athenius avec ses insignes, ils ont chassé, blessé et expulsé de leur église la foule des catholiques: ils ont massacré des hommes, ils ont violé des femmes, ils ont tué des enfants, ils ont arraché des foetus. Voilà que votre église, sous la conduite de ses évêques, s'est repue de morsures sanglantes ! Après cela, tu as même ajouté : «Les vautours voraces dévorent tout ce qu'ils veulent mais plus nombreuses sont les colombes.» Que fais-tu de ce proverbe qui dit qu'avoir de la mémoire est la protection du menteur ? Tu as oublié que, peu auparavant, tu as affirmé que l'Église était appelée la colombe unique du Christ dans le *Cantique des Cantiques*. Si l'Eglise, chez vous, est unique, unique est la colombe. Si la colombe est unique, pourquoi as-tu dit : «plus nombreuses sont les colombes ?»

19. Et, faute qui vous paraît légère, ce crime abominable a été commis: vos évêques, nommés plus haut, ont violé tout ce qui existe de plus saint. Ils ont fait jeter aux chiens l'Eucharistie, non sans provoquer un signe de la justice divine. Car ces mêmes chiens, enflammés par la rage, ont mis en pièces leurs propres maîtres d'un croc vengeur, les prenant pour des brigands, coupables à l'égard du corps saint, comme s'ils étaient des inconnus et des ennemis. Ils ont également jeté l'ampoule du saint chrême par la fenêtre pour la briser, et, alors que la projection accélérât la chute, il se trouva un ange pour accompagner de sa main l'ampoule et lui apporter un secours surnaturel : jetée à terre, elle ne put sentir le choc mais, protégée par Dieu, elle se posa sans se briser au milieu des pierres. Cela aurait pu ne pas arriver si vous aviez eu en mémoire les commandements du Christ qui a dit : «Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les piétinent et ne se retournent contre vous pour les déchirer.» Quel acte semblable ont pu commettre les artisans de l'unité pour justifier votre ardeur à exciter contre nous, catholiques, une haine sans fondement ? A leur retour, Urbanus de Forma et Félix d'Idicra retrouvèrent mères les religieuses dont ils avaient fait des femmes. Voici quels évêques tu caches, frère Parménien ! Et alors que tu aurais dû rougir pour les tiens, tu accuses les catholiques, qui sont innocents. Cependant Félix, dont je viens de parler, entre autres méfaits et crimes monstrueux, se saisit d'une vierge sur la tête de laquelle il avait lui-même posé le voile et qui l'appelait père peu auparavant, et il n'hésita pas à commettre un inceste monstrueux. Et comme sanctifié par ce péché, il es hâta de gagner Tysedi. Là, il eut l'audace de dépouiller du titre, de la charge et de la dignité épiscopale l'évêque Donat, âgé de soixante-dix ans, un homme innocent. Le schismatique vint auprès de l'évêque catholique, le coupable auprès de l'innocent, le sacrilège auprès du prêtre de Dieu, l'impur auprès du pur, celui qui n'était plus évêque auprès de l'évêque. Mais, sûr de votre accord et de votre complicité, armé de vos lois et de vos décrets, il mit ses mains, que le péché venait de rendre plus pesantes, sur la tête d'un innocent et il osa prononcer une sentence de cette bouche qui ne semblait plus capable de se repentir. Voilà quels hommes tu défends, frère Parménien, voilà pour quels hommes tu sa dit, auparavant, que les dons étaient efficaces !

20. Mais vous-mêmes, qui voulez paraître saints et innocents aux hommes, dites-nous : d'où vous vient cette sainteté que vous usurpez effrontément ? L'apôtre Jean n'ose pas la proclamer, lui qui dit : «Si nous disons que nous n'avons pas de

péché, nous nous abusons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous.» Celui qui a prononcé ces paroles s'en est remis avec sagesse à la miséricorde divine. C'est le propre d'un chrétien, en effet, de vouloir le bien et de courir vers ce bien qu'il a voulu; mais il n'a pas été donné à l'homme de l'accomplir parfaitement, afin que, une fois parcourue la distance qui incombe à l'homme, Dieu ait l'occasion de le secourir quand il faiblit. Car lui seul est perfection, seul est parfait le Fils de Dieu, le Christ. Nous tous, nous sommes imparfaits car il nous appartient de vouloir, il nous appartient de courir, mais il appartient à Dieu d'accomplir parfaitement. C'est pourquoi le bienheureux apôtre Paul a dit : «Il n'est pas question de celui qui veut ou qui court mais de celui qui obtient la bienveillance de Dieu !» Car le Christ, notre Sauveur, ne nous a pas donné la sainteté parfaite mais il nous l'a promise. Ainsi, il a dit : «Vous serez saints parce que je suis saint.» Lui seul est donc parfait et saint. Ainsi, il n'a pas dit : «Vous êtes saints», mais il a dit : «Vous serez saints.» D'où vient alors que vous revendiquez, dans votre orgueil, la sainteté parfaite ? A moins qu'il ne soit clair que vous vous abusez vous-mêmes et que la vérité n'est pas en vous ! Vous n'avez pas voulu être à l'école de Jean. En effet, lorsque vous séduisez quelqu'un, vous lui promettez de lui accorder le pardon des péchés, et lorsque vous voulez remettre les péchés, vous proclamez votre innocence et vous accordez la rémission des péchés comme si vous-mêmes n'aviez aucun péché ! Ce n'est pas de l'impudence, c'est une tromperie, ce n'est pas la vérité mais un mensonge. En effet, successivement, vous imposez les mains, vous remettez les fautes, puis tournés vers l'autel, vous ne pouvez omettre la prière du Seigneur et, naturellement, vous dites : «Notre Père qui es aux cieux, remets-nous nos dettes et nos péchés.» Comment t'appelles-tu quand tu confesses tes péchés ? Es-tu saint quand tu remets les péchés d'autrui ? Ainsi, vous vous abusez vous-mêmes, et la vérité n'est pas en vous. Mais, cela est clair, c'est l'orgueil qui vous dicte cette conduite, cet orgueil qui vous nourrit et dont parle le Christ dans l'Évangile; sans vous citer nommément, il montre votre attitude par cette parabole; en effet, il est écrit : «Jésus disait cette parabole à l'adresse de ceux qui se croient saints et qui méprisent tous les autres.» La réalité montre à l'évidence que ces paroles ont été prononcées à votre sujet puisque vous vous vantez d'être des saints et que vous nous méprisez manifestement et ouvertement : «Deux hommes, dit-il, montèrent prier au temple, l'un était pharisien et l'autre publicain.» Le pharisien, gonflé d'orgueil, fier, rempli de vanité, tel que nous vous voyons, sans aucune humilité dans l'attitude, sans baisser la nuque, mais la tête haute et le cœur enflé d'orgueil, dit : «Je te rends grâce, mon Dieu, de ce que je n'ai pas péché.» C'est comme s'il disait à Dieu : «Je n'ai rien à me faire pardonner de toi !» Ô folie insensée ! Ô orgueil punissable et condamnable ! Dieu est prêt à pardonner et le coupable s'empresse de repousser le pardon. Quant au publicain, plein d'humilité, sachant qu'il est homme, il le pria ainsi : «Aie pitié, Seigneur, du pécheur que je suis.» Ainsi, l'humilité lui valut d'être justifié; ainsi le pharisien, votre maître, descendit du temple, condamné pour son orgueil. Le péché dans l'humilité fut préféré à l'innocence dans l'orgueil. Pourtant, bien que les graves péchés de la *traditio* et du schisme ne vous manquent pas, vous êtes pleins de morgue et d'orgueil et vous vous en réjouissez !

21. .1 Puisque j'ai révélé vos joies honteuses, puisque, en de si nombreux endroits, j'ai montré votre folie, il me reste à présent à dire un mot de votre profonde impiété. Et qui pourra exposer tous vos forfaits, présents ou passés ? Il est évident que vous avez tout organisé avec une certaine malignité, afin d'accomplir, sous l'apparence d'un seul acte, les autres aspects de votre forfait, et, en déposant un prêtre ou un évêque, de vous emparer aussi du peuple. Comment la foule des hommes pourrait-elle résister quand elle voit que vous lui arrachez son guide ? Vous êtes comme des loups qui attaquent quand le berger a succombé dans quelque accident. Vous avez exorcisé les fidèles et vous avez lavé sans raison des murs, pour ébranler l'esprit des hommes les plus simples par ce genre d'artifice. Par de telles décisions, vous avez tué des âmes ! et, après avoir caché l'éclat de la ruse sous un nuage d'innocence, pour abattre des malheureux, vous avez tiré des flèches du carquois de votre cœur, comme l'a dit de vous le saint Esprit par la bouche du

prophète David, dans le Psaume 10 : «Car voici que les pécheurs ont tendu leurs arcs, ils ont préparé des flèches pour percer par une nuit obscure les dans leur carquois les cœurs droits.» Qu'avez-vous fait de moins par vos décisions ? Vous avez percé de flèches des innocents, désarmé des fidèles, dépouillé des prêtres de la dignité de leur titre. Quelle impiété inouïe que de garder en vie, dans les tourments de la pénitence, celui qu'on a terrassé ! Comparée à votre forfait, la cruauté des brigands paraît plus douce. Vous, vous faites des morts vivants ! Le brigand, en donnant la mort, abrège les souffrances de ceux qu'il a terrassés. Ils ont été victimes de la pauvreté de leur intelligence, ceux que vous avez réussi à abuser. En effet, ils avaient été rendus parfaits – et c'était, bien sûr, l'œuvre de Dieu, – ceux qui avaient été ordonnés en son nom. Et vous, vous luttez contre l'œuvre de Dieu, en ennemis, détruisant l'œuvre divine avec les lances de la méchanceté ! C'est donc bien de vous qu'il a été dit dans le Psaume 10 : «Puisque ce que tu as rendu parfait, ils l'ont détruit.» Votre impiété vous a remplis d'orgueil, mais la justice qui du ciel vous regarde vous accuse. Vous commettez des injustices, et les hommes, dans leur folie, vous louent, comme l'a dit à votre sujet le saint Esprit dans le Psaume 9 : «Car le pécheur tire des louanges des désirs de son âme, et celui qui commet des injustices est béni.» Qu'y a-t-il de plus injuste que d'exorciser le saint Esprit, de briser les autels, de jeter l'Eucharistie aux animaux ? Pour vous égarer, votre peuple vous loue; il vous appelle bienheureux, dit du bien de vous, jure par vous et, on le sait bien désormais, vous regarde comme des dieux !

22. Les hommes ont coutume, pour prouver leur bonne foi, de prononcer le nom de Dieu dans leurs serments. Mais lorsqu'ils jurent par vous, les vôtres font silence sur Dieu et le Christ. Si la dévotion envers Dieu a quitté le ciel pour s'adresser à vous, puisque c'est par vous que l'on jure, aucun de vous ou des vôtres ne doit faiblir : ne mourez pas, commandez aux nuées, faites pleuvoir, si vous le pouvez, pour que l'on ne jure plus que par vous et qu'on fasse silence sur Dieu ! Dans les siècles précédents, lorsqu'on construisait des temples, et qu'on fabriquait des idoles, le diable a-t-il pu faire plus que votre peuple ? Rien d'autre que de faire en sorte que le silence fût gardé sur Dieu, tandis que les hommes, dans leur folie, ne parlaient que du diable.

23. Ô sacrilège mêlé d'impiété ! Vous entendez avec plaisir des hommes jurer par vous et vous ne laissez pas parvenir à vos oreilles la voix de Dieu qui dit dans le Psaume 104 : «Ne touchez pas à mes oints et ne portez pas la main sur mes prophètes !» Ceux qui ont reçu l'onction, ce sont les rois et les prêtres, comme l'indiquent les *Livres des Rois*, et David dit dans le psaume 132 : «Telle une huile parfumée sur la tête, qui descend sur la barbe d'Aaron.» Et cependant vous vous êtes efforcés de mépriser ces préceptes avec la même énergie que ceux qui craignent Dieu mettent à exécuter ses commandements. Expliquez-nous avez reçu l'ordre de raser la tête des prêtre où vous, alors qu'au contraire tant d'exemples ont montré qu'on ne devait pas accomplir cet acte. Avant de pécher, Saül mérita de recevoir l'onction; après l'onction, il commit une faute grave. Quand Dieu vit cela, voulant montrer par un exemple qu'on en devait pas toucher à l'huile, il proclama son repentir. C'est ainsi qu'on peut lire les paroles du Seigneur : «Je me repens d'avoir sacré Saül roi.» Assurément Dieu aurait pu reprendre l'huile qu'il avait donnée. Mais il a voulu enseigner qu'il ne fallait pas toucher à l'huile, même sur un pécheur, et, lui qui l'avait donnée, il se repentit. Donc, si Dieu, afin de t'instruire, n'a pas pu reprendre ce qu'il a donné, parce qu'il ne l'a pas voulu, toi, qui es-tu pour reprendre ce que tu n'as pas donné ? Toi qui aurais dû préparer tes oreilles pour écouter, tu as préparé le rasoir pour commettre une faute. Et alors que vous auriez pu être les fils de Dieu, vous avez voulu être les fils des hommes et pour imprimer une morsure dans la dignité d'autrui, vous avez fait de vos langues des glaives acérés, vous avez accompli ce que l'on dit de vous dans le psaume 56 : «Les fils des hommes, leurs dents sont des lances et des flèches, leur langue est un glaive acéré.»

24. Ainsi, vous avez fait de vos langues des glaives acérés, vous les avez utilisées pour faire mourir non des individus mais des dignités. Vous n'avez pas supprimé des per- sonnes mais des titres. A quoi sert de laisser en vie des hommes,

quand vous avez tué leur dignité ? Certes leurs membres sont intacts, mais ils portent le deuil de leur charge perdue. Car vous avez étendu la main et vous avez tendu un voile de mort sur chaque tête. Il existe, comme je l'ai déjà dit plus haut, quatre sortes de têtes dans l'Église: les évêques, les prêtres, les diacres et les fidèles. Et vous n'avez voulu en épargner aucune, vous avez perdu les âmes des hommes. Et Dieu se plaint de vos actes quand il dit par la bouche du prophète Ezéchiel : «Malheur à ceux qui fabriquent des voiles —c'est-à-dire qui imposent les mains – pour toutes les têtes et pour tous les âges afin de perdre les âmes.» Vous avez trouvé des serviteurs, vous les avez blessés par la pénitence pour empêcher certains d'être ordonnés: reconnaissez que vous avez perdu des âmes ! Vous avez trouvé des fidèles de longue date, vous en avez fait des pénitents : reconnaissez que vous avez perdu des âmes ! Vous avez trouvé des diacres, des prêtres, des évêques, vous en avez fait des laïcs: reconnaissez que vous avez perdu des âmes !

25. Il avait été auparavant votre collègue et votre compagnon, celui sur qui tu as voulu alors porter la main : vous faisiez route ensemble. Suppose qu'il ait péché, bien qu'il soit évident qu'il n'a pas péché. Il était tombé, penses-tu. Si tu as lu l'Apôtre, vois qui est concerné par le fait que tu restes debout et qui est concerné par sa chute. Si tu es serviteur, reconnais ton maître et comprends qu'elle ne te concernait pas, la chute de celui qui auparavant faisait route avec toi. Pourquoi et précipites-tu sur un pouvoir qui appartient à un autre ? Pourquoi, dans ta témérité, montes-tu au tribunal de Dieu ? Et, alors que tu es toi-même coupable, tu oses porter une sentence contre un autre ! Et tu as lu : «S'il reste debout, cela concerne son maître, et s'il tombe, cela concerne son maître.» Or, il est au pouvoir de son maître de le relever. Toi, qui es-tu pour juger le serviteur d'autrui ? Vous n'auriez pas dû toucher à l'huile que Dieu avait conférée à un prêtre. Vous auriez dû apprendre cela de David, le serviteur de Dieu, qui reçoit l'onction de Samuel sans que rien ne soit enlevé à Saül de ce qui lui avait été donné auparavant. Ainsi, comme, par la volonté de Dieu ou par un hasard favorable, ils se trouvaient enfermés dans la même grotte, Saül, qui avait péché, était tombé au pouvoir du serviteur David. On le voit, mais il ne voit pas, car, venant de la pleine lumière, comme cela arrive d'ordinaire, il ne put voir l'autre, qui se tenait à côté de lui, dans l'obscurité de ce lieu clos. Des troupes innombrables accompagnaient le vieux roi, mais le roi lui-même était tombé au pouvoir d'un autre. David avait entre les mains l'occasion de remporter la victoire : il pouvait terrasser sans peine son adversaire qui, se croyant en sécurité, ne se méfiait de rien et il pouvait, sans beaucoup d'effusions de sang et de combats, mettre fin à la guerre rapidement. Ses serviteurs et l'occasion l'engageaient au meurtre, l'opportunité le poussait à la victoire. Déjà il avait commencé à tirer l'épée, déjà sa main armée s'était approchée de la gorge de son ennemi; mais sa mémoire, pleine des commandements divins, s'y opposait; il résiste à ses serviteurs et à l'occasion qui le poussaient, comme s'il leur eût dit : «C'est sans raison que tu me provoques, victoire, c'est en vain que tu m'invites au triomphe, occasion ! Je voulais vaincre mon ennemi, mais mon premier devoir est d'observer les préceptes divins. Je ne porterai pas la main, dit-il, sur l'oint du Seigneur.» Il ramena sa main qui tenait l'épée. Parce qu'il a craint de toucher à l'huile, il a épargné la vie de son ennemi et, pour parfaire l'observance de la Loi, il a vengé sa mort. Mais vous, vous ne craignez pas Dieu et vous ne reconnaissez pas vos frères, vous avez affilé le rasoir de vos langues avec la pierre de la haine et, foulant aux pieds les préceptes divins, vous vous êtes précipités sur la tête des malheureux pour faire prisonniers des peuples aveugles et ignorants après avoir terrassé leurs chefs. Vous convoitez les dignités des prêtres innocents. Votre folie en a conçu une si grande faim, que vous avez fait de vos gorges des sépulcres béants. A chaque sépulcre suffit son cadavre, puis on le referme; mais vos gorges ne se sont pas contentées de la mort des dignités et elles restent béantes, tandis que vous cherchez à dévorer tel ou tel ! Et c'est avec raison qu'il est dit de vous : «Leur gorge est un sépulcre béant.» Et vous avez l'audace de maudire alors qu'il est écrit : «Bénissez et ne maudissez pas !» Quiconque a agi contre votre volonté se voit terrorisé par vous, couvert d'injures, et parce que certains hommes peuvent mériter plus de mal que de

bien, tout acte qui a provoqué le jugement de Dieu ou le châtement du péché, vous le punissez par vos malédictions amères. Car c'est avec raison qu'il est dit de vous : «Leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume.» Vous vous glorifiez de ce que des hommes aient pu mourir de vos malédictions. Pourtant, il n'est pas permis de tuer. Vous croyez-vous innocents parce que vous ne vous êtes pas servis du fer ? Que l'empoisonneur, lui aussi, se tienne pour innocent si c'est seulement dans le fer que réside l'homicide ! Qu'il ne se considère pas comme coupable, celui qui a tué un autre homme en le privant de nourriture ! Qu'il se tienne pour innocent celui qui a étouffé un homme désireux de vivre en l'empêchant de respirer ! Il existe de nombreuses façons de tuer, mais la mort n'a qu'un nom. Lorsque, dans tes malédictions, tu proclames avec assurance la mort d'un homme, qu'importe si tu le frappes avec l'épée ou avec la langue ? Tu es sans nul doute un homicide si celui qui vivait est mort par ta faute. Quiconque parmi vous agit ainsi proclame en vain qu'il est chrétien ou prêtre de Dieu, lui qui ne se soucie pas d'imiter la douceur de Dieu, alors qu'il est écrit : «Dieu n'a pas fait la mort et il ne se réjouit pas de la perte des vivants.» Je crois que vous ne pouvez oublier les actes que vous avez accomplis en certains endroits, lorsque vous vouliez tuer ceux qui prêchaient la Loi de Dieu, c'est-à-dire les prophètes, agissant ainsi contre l'ordre de Dieu qui dit : «Ne portez pas la main sur mes prophètes.» Deuterius, Partenius, Donat et Getulicus, évêques de Dieu, vous les avez terrassés avec l'épée de votre langue et vous n'avez pas versé le sang de leur corps mais celui de leur dignité. Ces hommes ont vécu par la suite, mais vous avez tué, avec leur dignité, les prêtres de Dieu. Beaucoup savent et ont la preuve que, à l'époque de la persécution, certains évêques, qui avaient renoncé par lâcheté à confesser le nom de Dieu, ont sacrifié aux idoles, et pourtant aucun de ceux qui échappèrent à cela n'imposa les mains aux renégats ni ne leur ordonna de fléchir les genoux. Et vous, vous faites aujourd'hui, après le rétablissement de l'unité, ce que personne n'a fait après l'accomplissement d'un sacrifice païen. Car il est écrit : «Ne touchez pas à mes oints et ne portez pas la main sur mes prophètes !» Dieu protège l'huile qu'il a donnée, car si le péché est de l'homme, l'onction, elle, est de Dieu : «Ne touchez pas, dit-il, à mes oints.» Ainsi, lorsqu'on châtie le péché de l'homme, il ne faut pas toucher aussi à l'huile, qui est de Dieu. C'est pour son propre jugement que Dieu a réservé son bien, et vous, cependant, vous vous êtes jetés, de toutes parts, sur le bien d'autrui, détruisant ainsi le bonheur de tous. Car quel plus grand malheur pour des prêtres de Dieu que d'être en vie et de ne plus être ce qu'ils avaient été ?

26. Les femmes mariées, les enfants et aussi les vierges, à qui vous avez fait violence sans qu'il y eût péché de leur part et sans que leur chaste innocence perdît de sa pureté, ont appris par votre enseignement à faire pénitence. Est-ce un malheur moins grand ? Vous avez brisé hommes et femmes, vous avez persécuté des hommes de tout âge ! Oui, vraiment, c'est de vous qu'il est dit dans le Psaume 13 : «Ruine et malheur sont sur leur route, et ils ne connaissent pas le chemin de la paix, nulle crainte de Dieu devant les yeux.» Vous avez réclamé des foules la pénitence. Ce n'est pas quelqu'un qui l'a faite, mais vous qui l'avez exigée. Et vous n'avez pas prononcé des peines de durée égale, mais vous les avez toutes fixées selon les individus : sur votre ordre, l'un a fait pénitence une année entière, un autre un mois, un autre à peine un jour entier. Si, comme vous le pensez, désirer l'unité est un péché, si la faute est semblable, pourquoi n'y a-t-il pas, pour une même culpabilité, une égale pénitence ? Il n'est pas douteux que c'est la foule des croyants qui a été appelée «Israël» et chaque peuple «fille d'Israël», c'est-à-dire ceux qui ont vu Dieu avec les yeux de l'esprit et qui ont cru en Dieu. Et cependant vous avez forcé ces peuples à fléchir et à baisser la tête, et à former, en longues files, une foule de pénitents. Dieu plaint ces peuples par la bouche du prophète Ezéchiel qui dit : «Malheur aux filles d'Israël qui fabriquent des oreillers, c'est-à-dire des coussins pour la tête, pour les mettre sous les coudes et sous les mains.» Assurément, ils sont sous vos coudes et sous vos mains lorsque vous étendez sur la tête de ces hommes ou de ces femmes le voile de la pénitence. Voilà votre impiété et votre folie démontrées, votre orgueil étalé au grand jour. Il aurait fallu aussi montrer votre sottise, mais je le ferai dans le sixième livre.

1. 1. Nous avons suffisamment parlé, je pense, dans le second livre, de l'Église, qui est l'épouse du Christ, de ses dons et de l'héritage du Sauveur. Il est logique de révéler d'abord les erreurs des schismatiques, de montrer ensuite quelle fut la cause du rétablissement de l'unité et, en troisième lieu, qui fut responsable de l'intervention de l'armée. Certes, de nombreux actes de violence ont été commis par les artisans de l'unité, mais pourquoi les imputez-vous à Léonce, Macaire ou à Taurinus ? Imputez-les à vos prédécesseurs qui, comme il est écrit dans les livres du prophète, «pour que vos dents soient agacées, ont mangé des raisins verts». Imputez-les d'abord à ces hommes qui ont divisé le peuple de Dieu et qui ont construit des églises inutiles; ensuite, à Donat de Carthage, qui fit si bien par ses provocations qu'on tenta de rétablir l'unité le plus tôt possible, enfin à Donat de Bagai, qui avait réuni une foule insensée : pour ne pas subir de violences de sa part, Macaire demanda l'aide de l'armée, pour le protéger, lui et ce qu'il apportait. Ils sont alors venus, avec leurs carquois, les porteurs d'armes. Chaque cité a été remplie de cris; à l'annonce de l'unité, vous avez tous fui. On n'a dit à personne : «Renie ton Dieu», on n'a dit à personne : «Brûle le Testament», on n'a dit à personne : «Offre de l'encens» ou : «Détruis les basiliques», car ces faits, d'ordinaire, engendrent des martyres. On a proclamé l'unité. On avait seulement exhorté le peuple à se réunir dans un même lieu pour prier ensemble Dieu et son Christ. Au début, il n'y avait aucune terreur; personne n'avait vu ni bâton ni garde; il n'y avait eu, comme nous l'avons dit plus haut, que des exhortations. Vous avez tous eu peur, vous avez fui, vous avez tremblé; assurément, c'est à votre sujet qu'ont été prononcées les paroles du Psaume 52 : «Ils ont tremblé d'effroi, là où il n'y avait pas d'effroi.» Tous les évêques ont donc fui, avec leurs clercs; certains sont morts, les plus vaillants ont été pris et exilés.

2. Et pourtant, de tous ces actes, aucun n'a été commis ni sur notre demande, ni avec notre accord, ni à notre connaissance, ni avec notre aide, mais tout a été fait dans la douleur de Dieu qui pleure amèrement, et pour vous punir d'avoir agité l'eau une seconde fois, malgré l'interdiction, en faisant passer chez vous l'eau de l'ancienne piscine; mais je ne sais si elle contenait ce poisson qui symbolise le Christ, dont on lit dans le livre des patriarches qu'il fut pris dans le fleuve du Tigre, et dont Tobie emporta le fiel et le foie pour sauver sa femme Sarra et pour rendre la lumière à Tobie, qui ne voyait pas. Grâce aux viscères de ce même poisson, le démon Asmodée fut chassé de la jeune fille Sarra, qui symbolise l'Église, et la cécité de Tobie fut guérie. C'est ce poisson qui, dans le baptême, par l'invocation, est introduit dans les eaux baptismales, si bien que ce qui n'était que de l'eau prend aussi le nom de piscine, qui vient de *piscis*, le poisson. Ce mot de poisson, dans son appellation grecque, contient en un seul mot, à travers chaque lettre, une foule de mots saints : ICH-THUS qui donne en latin : *Jesus Christus, Dei filius, saluator*. (Jésus Christ, Fils de Dieu, Sauveur.) Cette piscine qui, dans toute l'Église catholique, à travers toute la terre, pour la vie du genre humain, regorge d'eaux salvatrices, vous l'avez fait passer sous votre volonté et vous avez détruit l'unité du baptême; or, par ce baptême, des murs ont été élevés pour sauver les hommes, et vous avez fabriqué, pour ainsi dire, d'autres murs sans pour autant construire un bon édifice. Vous n'avez pu construire sans détruire. Et de quelle nature peut être l'édifice qui est construit à partir de ruines ? De cela Dieu se plaint par la bouche du prophète Isaïe, et il pleure, lorsqu'il dit que la fille de son peuple a été ruinée. C'est le propre de la nature divine de ne pas avoir d'origine, car Dieu existe de lui-même et il demeure pour l'éternité. Il en est de même pour l'eau, dont nous ne lisons pas qu'elle ait été créée. Dans l'injure faite à cette eau, Dieu montre ses larmes; vous les avez provoquées, et il prouve qu'aucune consolation ne peut les sécher lorsqu'il dit, en s'adressant à vous par la bouche du prophète Isaïe : «Laissez-moi, je pleurerai amèrement, personne ne pourra me consoler de la ruine de la fille de mon peuple.» Dans ce passage, notre innocence est défendue puisque Dieu nous révèle, avec sa douleur, sa colère contre vous, puisqu'il en donne la cause et qu'il en montre la raison. Ainsi, il ne dit pas qu'on se pressait sur la

montagne de Sion, mais dans une seule de ses vallées; il ne parle pas de cette montagne de Sion qu'un petit ruisseau sépare, en Syro-Palestine, des murs de Jérusalem; à son sommet es trouve un petit plateau sur lequel s'élevaient les sept synagogues où le peuple des juifs, rassemblé, avait pu apprendre la Loi donnée par Moïse; mais là, aucune cause ne fut entendue, aucun jugement ne fut proclamé, aucune sentence ne fut rendue par juge, car c'était le lieu de l'enseignement et non celui de la controverse après l'enseignement. Si quelque événement devait avoir lieu, c'était entre les murs de Jérusalem qu'il se produisait. C'est pourquoi il est écrit chez le prophète Isaïe : «De Sion viendra la Loi et de Jérusalem la parole du Seigneuri.» Ainsi, ce n'est pas sur cette montagne de Sion qu'Isaïe voit la vallée, mais sur la montagne sainte, qui est l'Eglise, qui, à travers tout le monde romain, a élevé sa tête sous l'immensité de la voûte céleste. Sur cette montagne, le Fils de Dieu es réjouit d'avoir été institué roi par Dieu le Père, en disant dans le psaume premier : «Puisqu'il m'a institué roi sur Sion, sa sainte montagne», c'est-à-dire sur l'Eglise dont il est le roi, l'époux, le chef, non pas sur cette montagne où ne se trouve aucune des portes que Dieu aime, mais sur la montagne de l'Église, comme on l'appelle symboliquement. Ceux qui franchissent les portes de cette Église, ce sont les innocents, les justes, les miséricordieux, les continents et les vierges ; et l'Esprit saint évoque ces portes lorsqu'il dit par la bouche de David, dans le Psaume 86 : «Sa fondation sur les montagnes saintes, le Seigneur aime les portes de Sion»; il ne s'agit pas de cette montagne matérielle où ne se trouve plus de porte et où, après les victoires remportées par l'empereur Vespasien, il ne reste que quelques traces des anciennes ruines, mais il s'agit de la Sion spirituelle, de l'Église, sur laquelle le Christ a été institué roi par Dieu le Père, qui est répandue sur toute la terre, où il existe une seule Église catholique. Car le très saint prophète David atteste aussi, dans un autre passage, que Sion représente l'Église, lorsqu'il dit : «Loue ton Dieu, Sion, lui qui a renforcé les barres de tes portes; il a chez toi béni tes enfants !» Pour chaque province de toute la terre, nous nous représentons une vallée, au pied de la montagne; et puisque Isaïe ne voit pas la foule sur toute la montagne mais dans une seule vallée, il s'agit de la seule Afrique : là seulement, alors que les temples de Dieu qui existaient déjà suffisaient, vos chefs ont voulu en construire d'autres; là seulement des murs ont été abattus, l'eau de la sainte piscine a été détournée, la nouveauté a été instituée par vous contre la tradition, et l'eau humaine a été opposée à l'eau divine. Sur tout cela, Dieu interroge et lance des invectives contre la vallée du mont Sion, en disant : «Pourquoi avez-vous agi ainsi ? Parce que vous êtes montés vers des temples superflus, chaque cité a été remplie de cris, tes blessés n'ont pas été blessés par l'épée et tes morts ne sont pas morts à la guerre : tous tes chefs, du plus petit jusqu'au plus grand, se sont égarés, ils errent dans les montagnes, ils ont pris la fuite, et ceux qui ont été pris ont été lourdement enchaînés; les plus vaillants des tiens ont été mis en fuite. Laissez-moi, je pleurerai amèrement; personne ne pourra me consoler de la ruine de la fille de mon peuple, et les Élamites monteront avec leurs carquois» – les Élamites désignent en latin les troupes de soldats –, et il a poursuivi en disant : «Vos secrets seront mis au jour, et les mystères de la maison d'Israël seront mis à nu.» Cela a été commis en Afrique, et Dieu a indiqué la raison de tous ces actes lorsqu'il vous les impute en disant : «Parce que vous avez détourné l'eau de l'ancienne piscine vers votre cité, que vous avez abattu les murs de Jérusalem pour faire un autre rempart, que vous avez placé l'eau entre les deux murs et que vous n'avez pas voulu prêter attention à l'ancienne piscine ni à celui qui l'a créée, depuis les origines.»

3. Tu vois maintenant, frère Parménien, que tout rejailit sur vous, dont les chefs ont engendré la cause de tous ces actes, ensuite sur Donat de Carthage, dont la pensée empoisonnée, on le voit, a provoqué l'affaire de l'unité; et dans cette affaire, je montrerai que ses artisans n'ont rien fait par notre volonté ni par leur propre malice, mais provoqués et poussés par des actes et des personnes que Donat a dirigés, dans son inconscience et dans sa prétention à paraître grand. Qui l'ignore en effet, sinon toi, parce que tu es étranger et qu'on a pu te raconter des mensonges ? Et

qui peut nier un fait dont tout Carthage est le premier témoin : à l'origine, l'empereur Constant n'a pas envoyé Paul et Macaire pour rétablir l'unité, mais avec des aumônes destinées à soulager les pauvres et à leur procurer, dans chaque église, un peu de répit, des vêtements, de la nourriture et de la joie. Mais comme ils se présentaient devant Donat, ton père, et qu'ils expliquaient pourquoi ils étaient venus, celui-ci, emporté par sa violence habituelle, éclata en ces termes : «Qu'a de commun l'empereur avec l'Église ?» Et de la source de son inconscience, il fit jaillir de nombreuses injures, tout comme il l'avait fait, autrefois, contre Grégoire, à qui il osa écrire : «Grégoire, honte du Sénat et déshonneur des préfets» et d'autres insultes de ce genre. Et à ce Donat, le susnommé répondit avec une patience tout épiscopale. Des copies de ces lettres sont publiées partout, par la bouche de bien des hommes. Déjà alors il pensait, contrairement aux préceptes de l'apôtre Paul, à faire injure aux puissants et aux rois, pour lesquels, s'il avait écouté l'Apôtre, il aurait dû prier chaque jour; car tel est l'enseignement du bienheureux apôtre Paul : «Priez pour les rois et pour les puissants, afin que nous vivions avec eux dans le repos et dans la tranquillité.» En effet, l'État n'est pas dans l'Église, mais c'est l'Église qui est dans l'État, c'est-à-dire dans l'Empire romain, que le Christ appelle «Liban» dans le *Cantique des Cantiques*, lorsqu'il dit : «Viens, ma fiancée, viens du Liban», c'est-à-dire de l'Empire romain, où se trouvent le saint sacerdoce, la chasteté et la virginité, qui n'existent pas chez les nations barbares et qui, s'ils s'y trouvaient, ne pourraient y être en sûreté. Paul enseigne avec raison qu'il faudrait prier pour les rois et les puissants même si l'empereur vivait en païen; à plus forte raison quand il est chrétien, quand il craint Dieu, quand il est religieux, quand il est miséricordieux, comme le prouvent les faits mêmes ! En effet, il avait envoyé des ornements pour les demeures de Dieu, il avait envoyé des aumônes pour les pauvres, mais rien pour Donat ! Pourquoi donc ce dernier a-t-il perdu la tête ? Pourquoi s'est-il mis en colère ? Pourquoi a-t-il refusé ce qui avait été envoyé ? Et comme ceux qui avaient été envoyés lui disaient qu'ils allaient à travers chaque province et qu'ils donneraient à ceux qui voudraient bien recevoir, Donat affirma qu'il avait déjà expédié partout des lettres afin que nulle part ce qui avait été apporté ne fût distribué aux pauvres. Ô s'occuper des malheureux ! Ô pourvoir aux besoins des pauvres ! Ô aider les pécheurs ! Dieu s'écrie : «C'est moi qui ai fait le pauvre et le riche.» Ce n'est pas parce qu'il n'a pas pu donner aussi au pauvre, mais s'il donnait aux deux, le pécheur ne pourrait pas trouver le moyen de se racheter. Car il est écrit : «De même que l'eau détruit le feu, ainsi l'aumône détruit le péchés.» Il est bien certain, dès lors, qu'en Dieu se trouve à la fois celui qui a voulu donner et celui qui s'est opposé à tout don. Eh quoi ? Si maintenant Dieu disait à Donat : «Évêque, qu'a été, d'après toi, Constant ? Si tu considères qu'il était innocent, pourquoi as-tu refusé des présents venant d'un innocent ? Et si tu penses qu'il était pécheur, pourquoi l'as-tu empêché de faire des dons, lui pour qui j'ai fait le pauvre ?» A cette question, que va-t-il répondre ? Pourquoi dans son inconscience et dans sa folie, s'est-il efforcé d'empêcher que l'on fit des dons à tant de pauvres ? Il avait cru détenir le principat de Carthage; et puisque, au-dessus de l'empereur, il n'y a personne, si ce n'est Dieu seul qui a fait l'empereur, Donat, en s'élevant au-dessus de l'empereur, avait désormais dépassé pour ainsi dire les limites de l'homme, si bien qu'il se prenait à peu près pour un dieu et non pour un homme, refusant de révéler celui que les hommes craignaient après Dieu. Ainsi, l'Esprit saint, par la bouche d'Ézéchiël, admoneste le prince de Tyr, c'est-à-dire le prince de Carthage, lorsqu'il dit par la bouche du prophète ces paroles : «Fils d'homme, dis contre le prince de Tyr : Ainsi parle le Seigneur : tu as enflé ton cœur d'orgueil et tu as dit : Moi, je suis un dieu.» Isaïe, d'abord, prouve que Tyr, dans ses livres représente Carthage, car on peut lire : «Vision sur Tyr», et ensuite : «Hurlez, navires de Carthage !» D'autre part, les écrits profanes eux-mêmes attestent que Tyr représente Carthage; et même s'il existait une autre cité qui fût désignée par ce nom, on voit passé ailleurs de ce qui a été manifestement commis à Carthage. «Parle, dit Dieu, contre le prince de Tyr.» Il ne dit pas qu'il faut parler contre un roi profane ni contre un grand nombre d'hommes, mais contre l'évêque Donat. En effet, le prophète

Ézéchiel, que je viens tout juste de citer, en pouvait qu'établir cette comparaison avec un évêque qui, comme nous l'avons dit, revendiquait pour lui-même le principat de Carthage, qui a enflé son cœur d'orgueil, qui se croyait au-dessus des hommes et qui aurait voulu les placer tous au-dessous de lui, même ses collègues. Il n'a jamais daigné accepter aucune offrande de ces derniers, comme en témoignent Dieu et son Christ, et les plaintes de beaucoup, à qui il faisait cette injure – alors qu'ils étaient réunis dans la même communion –, d'accomplir seul, en secret, je ne sais quel acte et de venir ensuite se mêler aux autres pour la forme. Il a si bien enflé son cœur d'orgueil qu'il se prenait non plus pour un homme mais pour un dieu. Enfin, il fut rarement appelé évêque par le peuple, mais on disait : «Donat de Carthage», et c'est à juste titre qu'il a mérité d'être appelé péjorativement le «prince de Tyr», c'est-à-dire de Carthage, parce qu'il se croyait le premier des évêques, comme s'il était lui-même plus que les autres ! Et ne voulant avoir rien d'humain, il a enflé son cœur d'orgueil, non comme le cœur d'un homme mais comme le cœur d'un dieu, dans son désir d'être. Contre lui Dieu poursuit en disant : «Tu as dit : Moi, je suis un dieu.» En effet, bien qu'il n'ait pas usé de cette formule, il a cependant accompli ou permis des actes qui n'étaient que le résultat de cette déclaration. Il a gonflé son cœur d'orgueil au point de penser qu'aucun homme ne pouvait lui être comparé, et son orgueil lui a fait croire qu'il était supérieur. Tout ce qui est au-dessus des hommes est, dès lors, pour ainsi dire divin; ainsi, alors que les évêques doivent servir Dieu, il est allé jusqu'à exiger de ses évêques que tous le vénèrent comme un dieu, avec la même crainte; voilà pourquoi il s'est pris pour un dieu. Alors que les hommes ont coutume de ne jurer qu'au nom de Dieu, il a permis que de hommes jurent en son propre nom, tout comme s'il était un dieu ! Or, même si chacun des hommes avait commis cette erreur, il aurait dû interdire de la commettre ! Mais il ne l'a pas interdit, c'est donc qu'il s'est pris pour un dieu. Avant que son orgueil ne se manifestât, tous ceux qui avaient mis leur confiance en Jésus Christ étaient appelés chrétiens, mais il a osé partager le peuple avec Dieu, si bien que ceux qui l'ont suivi ne portaient plus le nom de chrétiens mais celui de donatistes ! Et si parfois des hommes de quelque province africaine venaient chez lui, il ne leur posait pas les questions d'usage sur les pluies, la paix, la récolte de l'année, mais il adressait à chaque visiteur les paroles que voici : «Comment va mon parti chez vous ?» Comme si vraiment il s'était déjà partagé le peuple avec Dieu, au point de pouvoir parler avec arrogance de son parti ! Et en effet, à son époque et jusqu'à nos jours, chaque fois qu'une action concernant les questions religieuses a été intentée en justice, tous les témoins ont répondu dans les actes en disant qu'ils étaient du parti de Donat. Ils ont gardé le silence sur le Christ ! Et à quoi bon parler des membres du clergé, puisqu'on peut lire les prières dont j'ai fait mention dans le premier livre, qui ont été jadis envoyées à Constantin et qui contenaient les noms des évêques qui ont signé ainsi : «Donnée par Capiton, Nasutius, Dignus et les autres évêques du parti de Donat.» Et, évidemment, ils présentaient une requête contre des évêques qui, n'étant pas du parti de Donat, se trouvaient dans l'Église catholique du Christ. Et puisque Donat n'a pas été un évêque parmi ses collègues, puisqu'il n'a pas voulu être un homme parmi les hommes, il est clair qu'il a gonflé son cœur d'orgueil et qu'il se prenait pour un dieu. Et ceux qui t'ont ordonné – tu connais bien leurs noms, frère Parménien, et tu n'ignores pas où ils se trouvaient, tu sais quels hommes ont fait une requête et à qui ils l'ont adressée, à quel homme ils ont demandé la permission de s'en retourner, et de revenir avec toi; et nous l'avons appris nous-mêmes puisqu'ils produisaient devant les juges africains les mêmes prières qu'ils avaient adressées et dans lesquelles il est écrit : «Donnée par les évêques du parti de Donat» –, que vont-ils répondre au moment du jugement divin qui est imminent, eux qui, sur cette terre, ont confessé d'une autre manière qu'ils n'étaient pas de l'Église du Christ, puisqu'ils ont volontiers déclaré qu'ils étaient du parti de Donat, alors que, dans l'Évangile, le Christ a dit : «Quiconque se sera déclaré pour moi devant les hommes, à mon tour je me déclarerai pour lui devant mon Père.» Ces hommes se sont déclarés pour Donat, non pour le Christ. Mais de peur que cette preuve, qui se rapporte manifestement à la personne de Donat, ne soit trop faible, il existe en outre

le témoignage par lequel se termine l'invective que j'ai rappelée plus haut. Dieu a affirmé en effet, que cet homme ne mourrait pas sur terre. Or, tout le monde sait qu'il en fut ainsi. Il habitait dans la maison de Dieu et il était au cœur de la mer. Nous lisons partout que la mer représente le siècle, et puisque lui-même ne se contentait pas de l'amour de quelques auteurs chrétiens, mais qu'il connaissait la littérature profane, il était aussi au cœur de la mer, c'est-à-dire dans l'amour du siècle. Et parce qu'il était savant, il s'est cru sage. Mais cette sagesse, Dieu l'a rendue vaine puisqu'il dit : «Serais-tu plus sage que Daniel ?» Comme elle a été humiliée à juste titre et avec raison, sa sagesse ! Par elle, il s'est cru plus sage que Daniel, pour refuser les présents d'un roi, puisqu'il n'a pas voulu accepter les dons d'un empereur chrétien. Et il s'est cru un nouveau Daniel, ou supérieur même à Daniel en sagesse. Un jour, en effet, comme le roi Balthasar pressait Daniel d'accepter ses présents, c'est-à-dire un anneau, un collier et d'autres objets, celui-ci répondit, comme on peut le lire : «Que tes dons et soient retournés, roi !» Il parla avec sagesse, il ne lança pas d'injures au roi et il ne réprouva pas ses dons, mais il en différa l'acceptation contrairement à Donat qui lança à Constant autant d'injures qu'il le put et qui refusa les dons envoyés pour les pauvres. Mais Daniel, qui était saint, fut sage de ne pas accepter ce jour-là les présents qu'on lui offrait, car ce qu'on lui demandait était encore dans le ciel, et c'eût été le fait d'un homme déraisonnable d'accepter pour ainsi dire un salaire pour une prophétie qu'il ne connaissait pas encore. C'est pour cette raison que, ce jour-là, il a momentanément refusé les présents qu'on lui offrait. Enfin, lorsque Dieu lui indiqua ce qu'il devait révéler au roi susnommé, il rapporta cette prophétie à Balthasar et, ce qu'il avait refusé auparavant, il l'accepta volontiers par la suite. C'est à juste titre que Dieu admoneste le prince de Tyr, Donat, quand il dit : «Serais-tu plus sage que Daniel ?» Mais comme il y a loin de l'impudence de Donat à la personne de Daniel ! Car les dons que faisaient Balthasar s'adressaient à Daniel, non aux pauvres ! Les présents que Constant, l'empereur chrétien, avait envoyés alors, c'est aux pauvres qu'il les avait adressés, non à Donat. Il dit enfin : «Les sages ne t'ont pas enseigné leur sagesse», car tu n'as pas voulu apprendre cette vérité de Salomon qui dit : «Cache le pain dans le cœur du pauvre, et il priera pour toi.» Car il n'a pas voulu, non plus, suivre le conseil que Daniel lui-même donna à Nabuchodonosor pour qu'il s'acquittât de ses offenses envers Dieu : «Et toi, dit-il, ô roi, écoute mon conseil et agrée-le. Rachète tes péchés par des aumônes et tes iniquités par des actes de charité envers les pauvres.» Daniel persuade un roi pécheur et sacrilège de distribuer des aumônes; Donat, qui a mérité d'être admonesté, a empêché Constant, un empereur chrétien, d'être miséricordieux. Il est admonesté parce que les sages ne lui ont pas enseigné leur sagesse, lui qui n'a pas permis que les présents d'un roi fussent distribués par son intermédiaire. Il ressort clairement de tout cela que Donat a été la source de tous les maux.

4. Tous les actes de violence qui ont pu être commis pour le rétablissement de l'unité, tu vois donc, frère Parménien, à qui il faut les imputer. Vous dites que nous, catholiques, nous avons demandé l'intervention de l'armée. S'il en est ainsi, pourquoi, dans la province proconsulaire, personne n'a-t-il vu alors de soldats ? Paul et Macaire venaient pour soulager partout les pauvres et pour exhorter chacun à l'unité; et comme ils approchaient de la cité de Bagaï, l'autre Donat, qui était, comme nous l'avons dit plus haut, évêque de cette cité, dans son désir de faire obstacle à l'unité et de s'opposer aux hommes déjà nommés, envoya des messagers dans le voisinage et dans tous les marchés et, faisant appel aux circoncellions belliqueux, il les invita à se rassembler au lieu indiqué. A cette époque-là, on exigea le rassemblement d'hommes dont la folie, peu de temps auparavant, avait été enflammée de façon impie par les évêques eux-mêmes. En effet, comme des hommes de ce genre erraient partout, avant le rétablissement de l'unité, comme Axido et Fasir appelés chefs des saints par ces insensés, personne ne put vivre en sécurité sur ses propres terre. Les engagements écrits des débiteurs avaient perdu toute valeur, aucun créancier, à cette époque-là, n'eut la liberté de se faire payer, tous étaient terrifiés par les lettres de ces hommes qui se vantaient d'avoir été nommés chefs des saints, et si l'on tardait à

obtempérer à leurs ordres, une foule en folie accourait soudain, et, la terreur l'emportant, les créanciers étaient cernés par les dangers, si bien que ceux qu'on avait dû solliciter pour les prêts qu'ils avaient accordés étaient obligés, par crainte de la mort, de s'humilier et de supplier. Chacun se hâtait de perdre les sommes qu'on lui devait, même si elles étaient très élevées, et considérait comme un bénéfice d'avoir pu échapper à la violence de ces hommes. Même les routes ne pouvaient être très sûres, car des maîtres, jetés hors de leur voiture, durent courir servilement devant leurs esclaves, assis à la place des maîtres. Par le jugement et le pouvoir de ces hommes, la condition des maîtres et des esclaves était changée, si bien que, lorsque la haine s'empara des évêques de votre parti, ils écrivirent, dit-on, au comte Taurinus que des hommes de ce genre ne pouvaient être châtiés dans l'Eglise. Ils demandèrent au comte déjà nommé de leur infliger un châtiment. Alors Taurinus, en réponse à leur lettre, ordonna à l'armée d'aller dans les marchés, là où la fureur des circoncellions avait coutume de se manifester. A Octava, un très grand nombre d'hommes furent tués, et beaucoup furent décapités; leurs corps jusqu'à ce jour ont pu être dénombrés d'après les autels ou les pierres blanchies. Comme on avait commencé à ensevelir certaines de ces victimes dans les basiliques, le prêtre Clarus, à Subbulla, fut contraint par son évêque de ne pas leur accorder de sépulture rituelle. On rapporte qu'à la suite de cela, on donna l'ordre d'agir ainsi, ce qui fut fait, puisqu'il ne fut pas permis de célébrer des funérailles dans la maison de Dieu. Par la suite, la foule de ces hommes s'était accrue. C'est ainsi que Donat de Bagaï trouva le moyen de conduire une foule en folie contre Macaire. De cette race même étaient les hommes qui, poussés par le désir d'un faux martyre, engageaient des assassins pour eux-mêmes, pour leur propre perte. De cette race aussi étaient ces hommes à l'âme vile qui se précipitaient du sommet d'une haute montagne, la tête la première. Voilà de quelle troupe l'autre évêque Donat avait formé ses cohortes ! Retenus par la crainte de ces hommes, ceux qui portaient les trésors qu'ils devaient distribuer aux pauvres décidèrent, dans une si grande nécessité, de demander au comte Silvestre l'intervention de l'armée, non pour faire violence à quiconque par son intermédiaire, mais afin d'empêcher les manifestations de violence organisées par Donat, l'évêque mentionné plus haut. C'est pour cette raison qu'on vit l'armée intervenir. Ce qui s'en est alors suivi, voyez à qui on doit ou on peut en attribuer la responsabilité. Ils avaient rassemblé là-bas une foule infinie d'hommes, et il est établi que l'approvisionnement nécessaire avait été préparé. D'une basilique pour ainsi dire publique, ils avaient fait un grenier, attendant la venue de ceux contre lesquels ils auraient pu exercer leur fureur et l'occasion de faire ce que leur aurait dicté leur folie, si la présence de l'armée ne les en avait empêchés. En effet, les éclaireurs qui, comme c'est l'usage, précédaient l'arrivée des soldats, ne furent pas reçus comme il convient, contrairement aux préceptes de l'Apôtre qui dit : «A qui l'honneur, l'honneur, à qui l'impôt, l'impôt, à qui le tribut, le tribut. N'ayez de dettes envers personne.» Mais ceux qui avaient été envoyés avec leurs chevaux furent roués de coups par ces hommes dont vous faites flamber les noms avec le soufflet de la haine; ils ont eux-mêmes enseigné la violence dont ils seraient les victimes et ils ont eux-mêmes montré ce qu'ils pourraient subir, par les violences qu'ils ont distribuées. Les soldats maltraités retournèrent vers leurs unités, et ce que deux ou trois avaient subi devint un sujet de ressentiment pour tous; tous s'emportèrent, et les chefs eux-mêmes furent incapables de retenir leurs soldats en colère. Ainsi furent commis les actes dont tu as rappelé qu'ils avaient été accomplis dans la haine pour le rétablissement de l'unité. Ces actes, et d'autres encore, qui vous concernent, ont leurs propres causes, et j'ai montré quels en sont les responsables. Cela, certes, nous ne l'avons pas vu nous-mêmes, mais nous l'avons entendu dire, tout comme vous. Si le fait d'avoir appris par oui-dire fait de nous des coupables, alors nous vous tenons pour complices, vous qui avez appris de la même façon. Si le fait d'avoir appris par oui-dire est irrépréhensible, alors, ce que d'autres ont commis sous vos provocations, ce n'est pas à nous que l'on doit l'imputer. Vous vous plaignez successivement de ce qu'un très grand nombre d'hommes ont été malmenés sous Léonce et sous Ursace, quelques-uns tués sous

Paul et Macaire, et je ne sais combien proscrits pour un temps par leurs successeurs. En quoi cela nous concerne-t-il, en quoi cela regarde-t-il l'Eglise catholique ? Ce que vous avez reproché, c'est vous qui l'avez commis, vous qui n'avez pas voulu accueillir de bon gré la paix recommandée par Dieu et qui avez préféré l'héritage du schisme aux préceptes donnés par le Sauveur. Vous avez accusé les artisans de l'unité : condamnez l'unité elle-même, si vous le pouvez ! Car vous ne niez pas, je pense, que l'unité est le plus grand des biens ! Que nous importe ce qu'ont été les artisans, pourvu qu'il soit établi que ce qui a été fait est bien ? En effet, le vin est pressé et foulé par des ouvriers pécheurs, et c'est avec ce vin que le sacrifice est offert à Dieu; l'huile, elle aussi, est fabriquée par des hommes vils dont certains vivent dans le péché et tiennent des propos immondes, et pourtant elle est tout bonnement utilisée pour sa saveur, pour la lumière qu'elle procure et même pour le saint chrême.

5. Vous dites que les artisans de l'unité ont fait le mal. Peut-être est-ce avec l'assentiment de Dieu, qui parfois approuve même des actes qu'il a pu interdire. En effet, parfois le mal est commis à tort, parfois le mal est commis avec raison. Le bandit a tort de faire le mal, mais le juge a raison de faire le mal quand il punit le bandit d'avoir péché. Car Dieu a dit : «Tu ne tueras pas», mais il a dit aussi : «Si l'on prend sur le fait un homme couchant avec une femme mariée, vous les tuerez tous les deux.» Un seul Dieu et deux paroles opposées ! Ainsi, comme Pinhas, le fils du prêtre, venait de trouver un homme adultère avec une femme adultère, il brandit son épée et il s'arrêta, hésitant entre les deux paroles de Dieu. D'un côté résonnait à ses oreilles : «Tu ne tueras pas», de l'autre résonnait : «Vous les tuerez tous les deux.» S'il frappait, il commettrait une faute; s'il ne frappait pas, il manquerait à son devoir. Il choisit la faute qu'il jugea préférable : il frappa. Et peut-être n'avait-il pas manqué d'hommes pour souhaiter accuser d'homicide le vengeur de ce crime. Mais, pour montrer que parfois on commet le mal avec raison, Dieu a dit : «Pinhas a apaisé ma colère», et Dieu a approuvé l'homicide parce que l'adultère a été châtié. Que dire à cela, si Dieu a approuvé de la même façon ce que vous dites avoir subi, vous qui n'avez pas voulu accepter de vivre dans l'unité avec toute la terre et avec les tombeaux des apôtres, comme il plaît à Dieu ?

6. Malgré moi, je suis obligé de faire ici mention de ces hommes dont je ne veux pas parler, que vous avez mis au rang des martyrs et par qui les hommes de votre communauté jurèrent, comme s'ils étaient leur unique objet de culte ! Ces hommes, certes, je voudrais les passer sous silence, mais la défense de la vérité ne souffre pas le silence, et c'est précisément à cause de ces individus qu'une haine furieuse gronde inconsidérément contre l'unité, et que certains, rejetant cette unité, pensent qu'il faut l'incriminer ou la fuir, sous prétexte que Marculus et Donat ont mérité d'être tué pour que s'accomplisse le châtiment de Dieu ! Personne ne devait être blessé par les artisans de l'unité, mais les évêques n'auraient pas dû non plus mépriser les commandements divins, qui ordonnent : «Recherche la paix et poursuis-la», et encore : «Qu'il est bon et qu'il est agréable d'habiter en frères tous ensemble», et encore : «Heureux les pacifiques car ils seront appelés fils de Dieu !» Ces hommes, qui en voulaient pas écouter de bon gré ces préceptes et qui n'ont pas voulu les suivre fidèlement, quel qu'ait pu être leur sort, si c'est un mal d'être tué, sont eux-mêmes la cause de leur mal.

7. Mais il vous semble, comme vous le dites, qu'il faut inculper Macaire; vous pensez qu'il a pu agir ainsi sans l'assentiment de Dieu. Vous connaissez des coupables de ce genre dans l'Antiquité : accusez d'abord Moïse lui-même, le législateur, qui, alors qu'il descendait du mont Sinaï et que les tables de la Loi, sur lesquelles il était écrit : «Tu ne tueras pas», venaient juste de lui être remises, ordonna la mort de trois mille hommes en un seul instant. Oubliez un instant Macaire, faites d'abord passer en jugement Pinhas, le fils du prêtre, dont j'ai parlé peu auparavant, si du moins vous avez trouvé un autre juge que Dieu ! Car le crime dont vous accusez cet homme a été précisément loué par Dieu, parce qu'il a été commis pour apaiser la colère de Dieu. Etouffez pour un temps les paroles que vous dicte votre haine contre Macaire. Référez-vous d'abord au prophète Élie qui, dans le fleuve du Qishôn, obéissant à la

volonté de Dieu, tua quatre cent cinquante hommes. Mais peut-être allez-vous dire que les uns ont été tués à juste titre et les autres injustement ! Jamais la punition n'intervient sans que sa cause ne l'ait précédée. Moïse a puni, comme nous l'avons dit, Élie a puni, Pinhas a puni, et vous ne voulez pas que Macaire ait puni ! S'il est vrai que ceux dont on dit qu'ils ont été tués n'avaient commis aucune faute, admettons que Macaire soit coupable d'un acte qu'il a accompli seul, sans notre complicité, mais poussé par vos provocations; pourquoi alors cette haine contre nous, puisque ces faits nous sont étrangers ? C'est même vous qui êtes responsables, puisque c'est à cause de vous que ces événements ont eu lieu, vous qui êtes sortis de l'Église – et d'ailleurs, maintenant encore vous êtes au-dehors – et non à cause de nous qui habitons à l'intérieur et qui ne nous sommes jamais séparés de la racine. Mais successivement en exemple les hommes cités plus haut, voyons pourquoi Moïse a ordonné la mort de trois mille hommes, pourquoi Pinhas en a tué deux et Élie quatre cent cinquante, pourquoi Macaire a fait tuer les deux hommes dont, chaque jour, comme je l'ai dit plus haut, vous enflammez les noms avec le soufflet de la haine. Il est évident qu'ils ont châtié ceux qui ont méprisé les commandements de Dieu. En effet, «Tu ne feras pas d'image sculptée» est une parole de Dieu, et «Tu ne commettras pas l'adultère» est une parole de ce même Dieu. «Tu ne sacrifieras pas aux idoles», a dit le même Dieu, et : «Tu en feras pas de schisme.» Et : «Recherche la paix et poursuis-la», voilà encore un précepte de ce même Dieu. Au temps de Moïse, le peuple d'Israël adora la tête d'un veau, que fondit pour eux une flamme sacrilège. Ainsi, trois mille hommes ont mérité la mort pour avoir manifestement méprisé la parole de Dieu. Pinhas frappa d'un même coup les adultères : il mérita les louanges de Dieu pour avoir tué les contempteurs des préceptes divins. Et les quatre cent cinquante hommes qu'Élie fit tuer, comme on peut le lire, furent tués pour avoir, contre le commandement de Dieu, méprisé les préceptes de Dieu, car ils étaient de faux prophètes. Et ces hommes, au nom desquels vous incriminez Macaire, ne sont pas éloignés non plus de ces faux prophètes, car Dieu a dit que vous seriez de faux prophètes, et nous allons bientôt le prouver. En refusant de respecter la paix et d'habiter dans un même lieu avec leurs frères, ils se sont obstinément opposés aux préceptes et à la volonté de Dieu. Vous voyez donc que des actes semblables ont été accomplis par Moïse, Pinhas, Élie et Macaire, puisque tous ont châtié ceux qui avaient désobéi aux préceptes d'un seul et même Dieu. Mais je vois que vous faites ici une différence entre les époques : autres auraient été les temps d'avant l'Évangile, autres ceux d'après l'Évangile, dans lequel vous pouvez montrer, puisque cela est écrit, comment Pierre a remis au fourreau l'épée qui lui avait servi à trancher l'oreille du serviteur du prêtre; Pierre aurait pu, comme par dévotion, tuer le serviteur, mais le Christ était venu pour souffrir et non pour être défendu; et si Pierre avait réalisé son projet, on aurait pu voir dans la passion du Christ la vengeance du serviteur et non la libération du peuple.

8. Mais Macaire n'a pas sorti du fourreau l'épée rengainée par Pierre. Cela, Dieu le prouve lorsqu'il s'adresse à la vallée de Sion en disant : «Tes blessés n'ont pas été blessés par l'épée.» Ou alors apportez la preuve que quelqu'un a été frappé par l'épée à cette époque-là ! Il dit ensuite : «Les morts chez toi ne sont pas morts à la guerre.» C'est pourquoi vous devez prendre garde qu'il ne soit téméraire d'appeler martyrs des hommes qui n'ont affronté aucune guerre menée contre les chrétiens. En effet, rien n'a été fait, rien n'a été entendu de ce que l'on a coutume de dire ou de faire dans une guerre menée contre les chrétiens, cette guerre que l'on appelle persécution et qui se produit sous deux de ces quatre bêtes que Daniel vit sortir de la mer. La première était pareille à un lion : c'était la persécution de Dèce et de Valérien; la seconde était semblable à un ours : c'était l'autre persécution, celle de Dioclétien et de Maximien. A cette époque, il y eut des juges impies qui portèrent la guerre contre le nom de chrétien, et parmi eux, dans la province proconsulaire, il y a plus de soixante ans, se trouvait Anullinus, et, en Numidie, Florus. Tout le monde sait bien que leur cruauté ingénieuse a produit. La guerre déclarée aux chrétiens faisait rage, dans les temples des démons le diable triomphait, les autels fumaient de vapeurs immondes, et celui qui ne pouvait venir assister à des sacrifices sacrilèges était

contraint à offrir de l'encens en quelque endroit que ce soit. Tout lieu était un temple pour le crime, les vieillards presque mourants étaient déshonorés, les enfants innocents étaient souillés, les tout-petits étaient portés par leur mère pour accomplir ce crime impie, les parents étaient contraints à commettre des meurtres non sanglants, les uns étaient contraints à détruire les temples du Dieu vivant, d'autres à renier le Christ, d'autre à brûler les lois divines, d'autres à offrir de l'encens ! Que Macaire ait commis l'un de ces actes, cela, même vous vous ne pouvez l'imaginer. Sous le persécuteur Florus, les chrétiens étaient contraints à fréquenter les temples des idoles; sous Macaire, on poussait les indolents vers les basiliques ! Sous Florus, on demandait de renier le Christ et de prier les idoles; sous Macaire, au contraire, on conseillait à tous de prier un seul et même Dieu, tous ensemble, dans l'Église ! Ainsi, puisque vous voyez qu'aucune guerre n'a été faite contre les chrétiens – et Dieu rappelle que certains sont morts sans qu'il y eût de guerre lorsqu'il dit : «Les morts chez toi en sont pas morts à la guerre y», – puisque vous voyez que l'on peut douter du martyre d'hommes qui n'ont pas été poussés à accomplir des sacrifices sacrilèges, ni à brûler de l'encens immonde, ni à renier le nom de Dieu, et puisqu'on ne peut accéder au martyre que par la confession de la foi, comment pouvez-vous appeler martyrs des hommes qui n'ont pas été confesseurs de la foi ? Car lequel d'entre eux a-t-il été contraint à renier et a-t-il confessé le Christ ? Ainsi, s'il est vrai que sans la confession du nom du Christ il ne peut y avoir de martyre, et si personne ne l'a confessé, si c'est pour punir la désobéissance aux préceptes de Dieu que les actes dont vous parlez ont été commis, alors vous n'apportez aucune preuve de notre responsabilité dans cette affaire, puisque Dieu a déclaré que ces actes seraient accomplis et puisque c'est la désobéissance à ses préceptes qui a été punie. Prenez garde qu'il ne soit pas seulement vain mais aussi impie de placer des hommes qui ne sont pas morts dans la persécution au rang de ceux qui, ayant confessé le Christ, ont pu mourir pour le nom de Dieu. Ou alors, si vous voulez qu'ils soient des martyrs, apportez la preuve qu'ils ont aimé la paix, dans laquelle résident d'abord les fondements du martyre, ou qu'ils ont honoré l'unité qui plaît à Dieu, ou encore qu'ils ont été charitables envers leurs frères. Nous avons montré dans le premier livre que tous les chrétiens sont des frères et nous allons encore en apporter la preuve incontestable dans le quatrième. Ces hommes, qu'il faut, d'après vous, appeler martyrs, n'ont pas voulu reconnaître leurs frères, ils n'ont eu aucune charité. Et qu'on ne dise pas pour les excuser qu'ils n'ont pas voulu être en communion avec des traditeurs, puisqu'il a été prouvé de façon très manifeste que ces mêmes hommes furent eux-mêmes les fils des traditeurs. Rien ne peut donc excuser leur manque de charité, qui est très manifeste. Or, sans la charité on ne peut pas parler de martyre, sans elle le martyre ne peut exister, sans elle le plus grand et le plus absolu des pouvoirs manque d'efficacité, sans elle la connaissance de toutes les langues ne sert à rien, sans elle même la communion des anges ne peut rien, comme le dit l'apôtre Paul : «Si j'avais le pouvoir de commander aux montagnes de se déplacer d'un lieu à un autre, et si je parlais les langues de tous les peuples, même celle des anges, et si je livrais mon corps aux flammes, même ainsi, si je n'ai pas la charité en moi, je ne suis rien. Mais je serai un objet d'airain qui sonne dans le désert, dont le bruit n'est que peine perdue quand personne n'écoute !» Si une telle chose est possible, si le bienheureux Paul, ce vase d'élection, proclame que même s'il possède un pouvoir absolu et s'il se trouve dans la communion des anges, il n'est rien s'il n'a pas la charité, examinez bien ceci : il ne s'agit pas de savoir s'ils doivent être appelés martyrs, mais s'ils méritent même de porter un nom, ces hommes qui, ayant abandonné la charité, ont enduré quelque souffrance pour avoir précisément commis cet abandon.

9. Toute le terre se réjouit de l'unité catholique, excepté une partie de l'Afrique, qu'une étincelle a embrasée. Vous vous plaignez de ce que les artisans de l'unité ont commis je ne sais quels actes. De cela, l'Italie ne se plaint pas, ni la Gaule, ni l'Espagne, ni la Pannonie, ni la Galatie, ni la Grèce, ni l'Asie avec toutes ses provinces. Puisque aucun acte, là-bas, n'avait mérité de châtement, on n'a envoyé personne pour

châtier. Puisque rien, là-bas, n'avait été déchiré, on n'a envoyé, j'oserais dire, aucun raccommodeur. Ici aussi, en Afrique, tant que le peuple était demeuré dans l'unité, le vêtement était resté intact, mais il fut déchiré par la main jalouse de l'Ennemi. Des lambeaux pendaient, en quelque sorte, issus du même vêtement et, partis d'une même racine, des rameaux se sont séparés, chacun de son côté. Mais pourquoi une partie se préfère-t-elle à l'autre partie ? Pourquoi un lambeau s'élève-t-il au-dessus de l'autre lambeau, alors qu'il en pourra prouver qu'il est meilleur ? Et si en effet le lambeau méprisé disait : «Pourquoi t'élèves-tu si haut ? N'avons-nous pas grandi pareillement ? N'avons-nous pas été ensemble entre les mains de ceux qui nous ont fabriqués ? N'avons-nous pas été lavés dans la même eau ? L'Ennemi a voulu nous mettre en pièces, l'adversaire a voulu détruire notre beauté. Dans une partie du vêtement, nous sommes encore unis, mais nous pendons chacun de notre côté.» Car ce qui a été déchiré n'a été séparé qu'en partie et non dans sa totalité; et cela, on peut le voir très clairement, puisque nous avons, vous et nous, mêmes usages religieux. Et si les esprits des hommes sont dans la discorde, les sacrements en connaissent pas la discorde. Enfin, nous pouvons dire nous aussi : «Nous avons la même foi, nous avons été marqués du même sceau et nous n'avons pas été baptisés autrement que vous, nous lisons de la même façon le Testament divin, nous prions de la même façon un seul et même Dieu, la prière dominicale est la même chez nous que chez vous.» Mais, comme nous l'avons dit plus haut, une déchirure ayant eu lieu, des morceaux pendaient de-ci, de-là, si bien qu'un raccommodage avait été nécessaire. Mais voilà, quand l'artisan ou l'ouvrier qui accomplit ce travail veut rendre au vêtement son ancien aspect, il pique les fils qui sont proches. Le raccommodeur te déplaît parce que, en réparant le vêtement déchiré, il le blesse. Mais alors, que celui qui a rendu possible la faute du raccommodeur et déplaît plutôt ! Or, ces actes, dont vous dites qu'ils ont été commis contre vous par les artisans de l'unité, concernent vos pères qui en ont été la cause, ou résultent de la volonté de Dieu. Mais nous, nous sommes étrangers à tout cela.

10. Et que dire, si ces actes, quoique violents, ont été commis, comme nous l'avons dit, avec l'assentiment de Dieu ? Nous lisons en effet dans les livres du prophète Ézéchiel qu'un mur a été blanchi, et Dieu l'a menacé de la tempête, de la pluie, des projectiles de pierre, et il l'a accablé de malédictions : «Il y aura, dit-il, des faux prophètes qui construiront un mur qui menace ruine, en disant : Paix, paix ! Et où donc la paix ?» Souvenez-vous de la façon dont jadis avez séparé les uns des autres les membres de notre mère l'Eglise. Car vous n'avez pu vous séduire toute une maison à la fois. Ou bien l'épouse partit et le mari demeura, ou bien les parents furent séduits et les fils ne voulurent pas les suivre, ou encore le frère resta alors que la sœur s'en allait. Par vos arguments, vous avez divisé à la fois les personnes et les titres de la piété, et vous n'avez pu omettre la prière canonique; ainsi, vous avez dit : «La paix soit avec vous, alors que Dieu dit au contraire : «La paix, et où donc la paix ?», c'est-à-dire : «Pourquoi donnes-tu le salut au nom de ce que tu ne possèdes pas ? Pourquoi parles-tu de ce que tu as fait périr ? Tu donnes le salut au nom de la paix, toi qui n'aimes pas la paix !» «Ces hommes, dit-il, construisent un mur qui menace ruine.» La maison de Dieu est unique ! Ceux qui en sont sortis et ont voulu former un parti ont bâti un mur, non une maison, parce qu'il n'existe pas un autre Dieu qui puisse habiter une autre maison. C'est pourquoi il dit que les faux prophètes ont construit un mur. Et si dans ce mur on a placé une porte, quiconque l'a franchie se trouve dehors ! Un seul mur ne peut posséder de pierre angulaire. Or cette pierre est le Christ, qui soutient lui-même deux peuples, celui des païens et celui des juifs, et qui unit ces deux murs par le lien de la paix ! Car une maison présente autant d'avantages qu'un mur de désavantages: la maison préserve ce qu'elle renferme, elle repousse la tempête, disperse la pluie, ne laisse entrer ni le voleur ni le bandit, ni la bête sauvage; de même l'Église catholique, dans le sein de la paix et dans son giron, embrasse tous ses fils. Au contraire, le mur qu'on a construit et qui menace ruine ne comporte pas de pierre angulaire, la porte qu'il possède est inutile, il n'abrite pas, il est inondé par la pluie, il est battu par les tempêtes et il ne peut écarter le bandit ni

empêcher le voleur de pénétrer. Le mur fait partie de la maison, mais il n'est pas la maison. Et votre parti ressemble à une Église, mais ce n'est pas l'Église catholique ! Et «ils le blanchissent», dit-il, c'est-à-dire : vous croyez que vous seuls êtes des saints. Vous vous plaignez d'avoir enduré certaines souffrances sans nous; il est clair que vous avez enduré seuls certains malheurs, parce que le temps de la paix est autre, autre celui de la persécution. Si vous pensez qu'il s'agissait d'une persécution, dites-nous quelles souffrances ont endurées avec vous toutes les provinces dans lesquelles l'Église catholique est établie. Mais puisque ce fut un châtement et non une persécution, seul le mur a souffert, ce mur que Dieu a menacé de la tempête, de la pluie, des projectiles, et qu'il a accablé de malédictions. En effet, il a parlé ainsi : «Pourquoi avez-vous construit une ruine ? Pourquoi l'avez-vous blanchie ? Pourquoi l'avez-vous enduite ? Cela est contraire à ma volonté», dit le Seigneur. Vous n'aimez pas les temps de je ne sais quels Léonce, Ursace, Macaire et autres. Opposez-vous, si vous le pouvez, à la volonté de Dieu qui a dit : «Contre leur mur je me dresserai dans ma colère et j'enverrai une énorme tempête, la pluie, le déluge et des projectiles de pierre, et je frapperai le mur qui menace ruine et ses liens seront rompu .» Mais que personne parmi vous ne dise : «Si l'unité est un bien, pourquoi, tant de fois réalisée, n'a-t-elle pu durer ?» C'est parce que cela même a été organisé par Dieu, qui a menacé de la tempête, de la pluie, des pierres, et des malédictions. Or, ces quatre prophéties ne pouvaient s'accomplir en même temps. Il y eut d'abord la tempête sous Ursace : le mur fut ébranlé mais il ne tomba pas afin qu'il y eût pour la pluie matière à agir. La pluie vint sous Grégoire : le mur fut mouillé mais il ne s'écroula pas sous l'humidité, afin qu'il y eût pour les pierres matière à frapper. Après la pluie vinrent les pierres sous les artisans de l'unité : le mur fut abattu mais il se dressa de nouveau sur ses fondations. Déjà trois prophéties se sont accomplies : les malédictions vous attendent dans l'avenir, mais comment et à quel moment elles se réaliseront, celui-là seul le sait à qui il a plu de les prédire contre vous.

11. Et pour que personne n'hésite sur le sens de ses paroles, Dieu a ajouté ces mots : «Je ne parle pas de l'argile ni d'un mur, mais des faux prophètes qui séduisent mon peuple.» Ce mot «séduisent», voyez à quel parti il s'adresse ! Ils étaient tous avec nous, vous vous êtes précipités sur des hommes qui étaient éloignés de vous. Mais pour posséder ceux que vous avez désiré posséder, vous n'avez pu que les séduire, et tout le monde sait bien quelles sont vos paroles de séduction. Vous avez l'habitude de dire : «Regardez en arrière.» Vous avez l'habitude de dire : «Rachetez vos âmes.» Vous avez l'habitude de dire aux fidèles et aux membres du clergé : «Soyez chrétiens.» Mais lorsque vous dites : «Regardez en arrière», vous agissez contre l'Évangile où il est dit : «Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'entrera pas dans le royaume des cieux.» Et vous voulez savoir quel a été le sort de celui qui a regardé en arrière et de celui qui a regardé en avant ? Souvenez-vous des fugitifs de Sodome, Lot et son épouse: celle-ci, qui regarda en arrière, fut changée en statue de sel, celui-là, qui regarda en avant, s'échappa. Pourquoi dites-vous : «Regardez en arrière ?» Et lorsque vous dites : «Rachetez vos âmes», où les avez-vous achetées pour pouvoir les vendre ? Quel est donc cet ange qui fait le trafic des âmes ? Lorsque vous dites : «Rachetez vos âmes», vous reniez le rédempteur, alors que seul le Christ est le rédempteur des âmes, que le diable possédait avant sa venue. Ces âmes, le Christ, notre Sauveur, les a rachetées par son sang, comme le dit l'Apôtre : «Vous avez été achetés à un prix élevé.» En effet, tous les hommes, on le sait bien, ont été rachetés par le sang du Christ. Le Christ n'a pas vendu ceux qu'il a rachetés, le Christ n'a pas pu vendre les âmes qu'il a achetées, pour que vous puissiez, comme vous le voulez, les racheter de nouveau ! Ou encore, comment une seule âme peut-elle avoir deux maîtres ? Existerait-il par hasard un autre rédempteur ? Quels prophètes ont annoncé la venue d'un autre rédempteur ? Quel Gabriel s'est de nouveau adressé à une autre Marie ? Quelle vierge a enfanté de nouveau ? Qui a créé des signes de puissance nouveaux ou différents ? S'il n'existe qu'un rédempteur des âmes de tous les croyants, pourquoi dites-vous «Rachetez vos âmes ?» De même, pourquoi dites-vous à des chrétiens et même à des membres du

clergé : «Soyez chrétiens ?» Et, par je ne sais quel miracle, vous osez dire à chacun : «Gaius Seius – ou Gaia Seia –, es-tu encore païen ou païenne ?» Cet homme qui a déclaré s'être tourné vers Dieu, tu l'appelles païen ! Cet homme qui a été plongé dans l'eau du baptême par nous ou par vous, non en notre nom ni en votre nom mais au nom du Christ, tu l'appelles païen ! Il en est, en effet, qui ont été baptisés par vous et qui ensuite sont passés dans notre communion. Cet homme qui a prié Dieu le Père par son Fils devant l'autel, tu l'appelles païen ! Quiconque a cru, c'est au nom du Père et du Fils et du saint Esprit qu'il a cru, et toi, tu l'appelles païen après sa profession de foi ! Si un chrétien – à Dieu ne plaise! – a commis une faute, il peut être appelé pécheur, mais il ne peut redevenir païen ! Mais à tout cela vous ne voulez accorder aucune importance. Et si celui que tu séduis t'a donné son consentement, son seul consentement, ta main tendue et quelques paroles font pour toi un chrétien d'un chrétien, et vous considérez comme chrétien celui qui a fait ce que vous voulez, non celui qui a été guidé par la foi.

12. Et si l'on tarde un peu trop à céder à votre séduction, les arguments ne vous manquent pas : ils vous permettent de persuader presque facilement même ceux qui ne le veulent pas d'accomplir votre volonté. Ainsi, vous dites que l'on a entendu de la bouche d'hommes qui, auparavant, avaient fait partie de votre collège, que quiconque goûterait ou participerait au sacrifice célébré pour l'avènement de l'unité goûterait à un sacrifice païen. Nous ne nions pas que ces paroles aient été prononcées par des hommes qui, on le sait, ont accompli par la suite en toute tranquillité des actes dont ils détournaient le peuple des fidèles peu auparavant. Mais autre est le motif qui a provoqué ces paroles, autre celui qui a poussé à ces actes. Car s'ils parlaient ainsi, ceux dont on rapporte les propos, c'est qu'une fausse rumeur avait rempli leurs oreilles et celles de tous les fidèles. On disait en effet en ce temps-là que Paul et Macaire allaient venir pour assister au sacrifice. On préparerait l'autel comme à l'habitude, mais ils exposeraient une image qu'ils déposeraient sur l'autel au début de la cérémonie, et c'est ainsi que le sacrifice serait offert. Quand elle parvint aux oreilles, cette rumeur jeta le trouble dans les esprits, et chacun se mit à divulguer cette nouvelle, si bien que tous ceux qui l'avaient apprise disaient : «Celui qui goûte à ce sacrifice goûte à un sacrifice païen.» Et ils auraient eu raison de parler ainsi si la vérité avait, par la suite, confirmé un tel bruit. Mais lorsque les hommes sus-nommés arrivèrent, on ne vit rien de ce qui peu auparavant n'avait été qu'un mensonge diffusé par la rumeur. Les chrétiens ne virent rien qui pût les faire frémir d'horreur, en aucune façon ce qui fut présenté aux regards ne vint confirmer la rumeur qui avait troublé l'ouïe. On ne vit rien que de pur et on reconnut bien la cérémonie habituelle, célébrée selon le rite coutumier, car rien n'avait été changé aux sacrifices divins, ni ajouté, ni retranché. La paix recommandée par Dieu a plu à ceux qui l'ont voulue. C'est pourquoi nul ne doit être blâmé parmi ceux qui, de votre collège, sont passés à la paix. Ces hommes, qui avaient été bouleversés par une fausse rumeur, furent réconfortés par la vérité pure et simple. Et qu'on ne dise pas qu'ils ont fait doux ce qui était amer, ou amer ce qui était doux ! L'amertume que le mensonge avait répandue est restée attachée à la rumeur, la vérité qui s'est offerte à la vue, possédant en elle-même sa propre douceur, s'est séparée du domaine de la fausse rumeur. Ainsi, l'amer n'est pas devenu doux, ni le doux amer, puisque autre et bien différent a été le spectacle, et bien éloignée en avait été la rumeur ! C'est pourquoi tu vois bien que c'est à tort que tu as porté des accusations, imaginant ce que tu as voulu, à ton gré, pour déchirer Macaire et Taurinus. Tu as ruiné ta réputation d'homme sage car la jalousie a dépravé tes sens et elle t'a ôté la faculté de comprendre.

1. C'est en vain, frère Parménien, que tu nous sa calomniés en nous accusant d'avoir demandé l'intervention de l'armée : cela a été démontré de façon claire et nette. Apprends encore ceci : ce que tu as dit au sujet de l'huile et du sacrifice du pécheur vous concerne plutôt. En effet, le pécheur n'est pas nécessairement celui que vous aurez désigné, car nous pouvons, nous aussi, imiter votre impudence et dire que vous êtes pécheurs ! Mais que l'impudence abandonne chacun des deux partis; que nul d'entre nous en condamne l'autre par un jugement humain. C'est à Dieu qu'il appartient de reconnaître le coupable, à lui de prononcer la sentence. Gardons le silence, nous tous, les hommes ! Que Dieu seul révèle qui est le pécheur dont le sacrifice est un chien immolé et dont l'huile inspire la crainte à celui qui désire recevoir l'onction.

2. Reconnais, frère Parménien, cette vérité très évidente, si cependant tu daignes entendre de bon gré ce nom de frère que j'emploie fréquemment ! Supposons qu'il te soit désagréable, il nous est cependant nécessaire car, puisqu'il est prouvé que ce nom est applicable, en cessant de l'employer nous risquerions de nous rendre coupables. En effet, si toi, tu ne veux pas être mon frère, moi, je vais être un impie si je cesse d'employer ce nom. Car vous êtes nos frères, et nous sommes les vôtres, comme le dit le prophète : «Un même Dieu ne nous a-t-il pas créés ? Un même Père ne nous a-t-il pas engendrés ?» Car vous ne pouvez pas ne pas être nos frères, puisqu'il a été dit à tous : «Vous êtes tous des dieux et des fils du Très-Haut !» Nous avons reçu, vous et nous, le même commandement où il est dit : «N'appellez personne votre père sur la terre car vous n'avez qu'un Père, dans les cieux.» Le Christ, notre Sauveur, est le seul fils qui soit né de Dieu, mais nous sommes devenus, de la même manière, les fils de Dieu, vous et nous, comme il est écrit dans l'Évangile : «Le Fils de Dieu est venu; à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu, à ceux qui croient en son noms.» Nous, nous sommes devenus fils de Dieu et nous en portons le nom; vous, vous l'êtes devenus et vous n'en portez pas le nom car vous ne voulez pas être pacifiques ni écouter le Fils de Dieu lui-même qui dit : «Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu.» Le Christ, en venant, a ramené Dieu et l'homme à la paix et «de deux il fait un seul corps, détruisant la barrière qui les séparait.» Mais vous, vous ne voulez pas vivre dans la paix avec nous, c'est-à-dire avec vos frères. Car vous ne pouvez pas ne pas être nos frères, vous qu'une même mère, l'Église, a engendrés d'une même chair, les sacrements, et que Dieu le Père a accueillis, de la même façon, comme ses fils adoptifs. Et le Christ, qui connaissait à l'avance notre époque et qui savait que la discorde nous séparerait aujourd'hui, nous a recommandé de prier, afin que l'unité fût préservée, du moins dans l'oraison, et que les prières réunissent ceux que les partis auraient séparés. Nous prions pour vous parce que nous le voulons, et vous, vous priez pour nous, même si vous ne le voulez pas. Ou alors, que chacun d'entre vous dise : «Mon père, qui es aux cieux», et : «Donne-moi aujourd'hui mon pain quotidien», et : «Pardonne-moi mes péchés comme je pardonne aussi à celui qui m'a offensé.» Ainsi, s'il est vrai que les commandements qui ont été donnés sont immuables, vous voyez que nous n'avons pas été totalement séparés les uns des autres puisque nous prions pour vous de bon gré et que vous priez pour nous, même contre votre gré ! Tu vois, frère Parménien, que les liens de la sainte fraternité, entre vous et nous, ne peuvent être totalement rompus.

3. Il faut rechercher maintenant quel est le pécheur dont on a pu craindre l'huile ou repousser le sacrifice. Que les hommes cessent de se livrer à des conjectures, que chaque parti fasse taire son impudence, que Dieu seul révèle qui est le pécheur. Nous lisons dans le Psaume 49, après la seconde pause, que l'Esprit saint a dit : «Mais au pécheur Dieu a dit.» C'est ici qu'il faut porter toute notre attention et qu'il faut voir qui est le pécheur. En effet, si après ce que l'on vient de lire : «Mais au pécheur Dieu a dit», on trouvait des paroles de ce genre : «Tu as porté les armes, tu t'es élançé hors du camp, tu t'es dressé contre tes ennemis sur la ligne de bataille», c'est le soldat qui devrait redouter de s'être montré pécheur ! Ou alors, s'il disait : «Tu

as acquis des revenus, tu as voyagé à l'étranger, tu as fait du commerce, tu as vendu ce que tu avais acheté pour en tirer un profit», c'est le marchand qui devrait redouter de s'être montré pécheur ! Ou encore s'il disait : «Tu as fabriqué un navire, tu l'as muni de câbles, tu l'as paré de voiles, tu as recherché les vents favorables pour naviguer», c'est le marin qui devrait redouter de s'être montré pécheur ! Ou encore, si après ce que l'on a le : «Mais au pécheur Dieu a dit», ces paroles venaient ensuite : «Tu as désapprouvé la discorde et le schisme, tu es resté en union avec ton frère et avec l'Église unique, qui est répandue dans tout l'univers, tu es resté en communion avec les sept Églises et avec les tombeaux des apôtres, tu es resté attaché à l'unité», si les lignes qui suivent contenaient ces paroles, c'est nous qui devrions redouter de nous être montrés pécheurs ! Mais Dieu a dit : «Pourquoi exposes-tu mes préceptes et pourquoi as-tu mon Testament à la bouche ? Tu as méprisé la discipline et tu as rejeté mes paroles; tu siégeais contre ton frère et tu l'injurais, et tu déshonorais le fils de ta mère; tu voyais un voleur et tu te mettais avec lui, et tu étais de connivence avec les adultères.» Tout cela a été dit contre vous. Justifiez-vous de tout cela, si vous le pouvez !

4. En effet, vous avez méprisé la discipline. Alors, pourquoi lis-tu le Testament, toi qui ne respectes pas le Testament où figure la discipline, que vous ne voulez pas observer ? Car vous ne pouvez pas dire que vous observez celle que vous combattez. Dieu dit : «Recherche la paix et poursuis-la.» Toi, tu as rejeté la paix : n'est-ce pas mépriser la discipline ? On lit dans l'Évangile : «Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !» Toi, tu refuses à la fois d'être un homme de bonne volonté et de vivre dans la paix : n'est-ce pas mépriser la discipline ? De même, on lit dans le psaume 132 : «Qu'il est bon et qu'il est agréable d'habiter en frères tous ensemble !» Tu refuses d'habiter avec tes frères, tous ensemble : n'est-ce pas mépriser la discipline ? Le Christ dit dans l'Évangile : «Celui qui a été lavé une fois n'a pas besoin d'être lavé une seconde fois.» Toi, en rebaptisant, tu laves une seconde fois : n'est-ce pas mépriser la discipline ? Dieu dit : «Ne touchez pas à ceux qui me sont consacrés, à mes prophètes ne faites pas de mal !» Mais, vous, combien de prêtres de Dieu n'avez-vous pas privés de leur dignité ? N'est-ce pas mépriser la discipline ? Le Christ dit : «Je sais que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres.» Vous nous haïssez, nous qui sommes assurément vos frères, et vous n'avez pas voulu suivre l'exemple des apôtres, qui ont aimé Pierre malgré son reniement : n'est-ce pas mépriser la discipline ? Tu exposes les préceptes de Dieu et tu as son Testament à la bouche. Comment peux-tu expliquer : «Recherche la paix», alors que tu ne vis pas dans la paix ? Tu lis le Testament et tu n'observes pas le Testament où figure la discipline !

5. Vous avez été élus pour siéger et pour instruire le peuple et vous nous calomniez, nous qui sommes assurément vos frères, puisque, comme je l'ai dit plus haut, une même mère, l'Église nous a engendrés, un même Père, Dieu, nous a accueillis. Et cependant vous nous déshonorez en demandant à chacun de ne pas nous saluer, de ne pas accepter de marques d'estime de notre part. Considérez les paroles que vous dicte votre orgueil, considérez vos sermons, considérez les ordres que vous donnez, rappelez-vous aussi vos actes et vous découvrirez que c'est votre huile que celui qui priait a redoutée. Il n'est personne parmi vous qui ne mêle à ses sermons des accusations contre nous, qui n'en prononce une au début ou une autre à la fin. Vous commencez par lire un passage de l'Écriture et vous achevez votre sermon par des injures adressées contre nous. Vous proclamez l'Évangile et vous portez des accusations contre votre frère absent. Vous versez la haine dans le cœur de vos auditeurs, vous persuadez ceux que vous instruisez de nous haïr. Et en disant tout cela, vous nous déshonorez. C'est donc pour chacun de vous qu'il a été dit : «Tu siégeais contre ton frère et tu l'injurais, et tu déshonorais le fils de ta mère.» Puisque Dieu accuse le pécheur et qu'il admoneste celui qui siège, il est clair que ces paroles ont été prononcées tout particulièrement contre vous, et non contre le peuple qui, lui, n'a pas la permission de s'asseoir dans l'église ! Tu vois donc qu'il ne peut y avoir de doute : c'est bien à vous que doivent être appliquées les paroles de Dieu : «Tu

siégeais et tu déshonorais le fils de ta mère.» J'ai prouvé plus d'une fois déjà que nous avons une même mère, et vous ne pouvez le nier, vous qui nous déshonorez. Certains d'entre vous citent même des passages de l'Écriture qu'ils n'ont pas compris, si bien qu'ils vont jusqu'à supprimer ce que nous avons l'habitude d'avoir tous en commun, c'est-à-dire le devoir de nous saluer. Car certains d'entre vous refusent, pour s'acquitter de ce salut, de nous donner le baiser coutumier, et nombreux sont ceux qui apprennent à ne dire bonjour à aucun d'entre nous; et ils semblent tirer cet enseignement d'un passage qu'ils n'ont pas compris, car ils ignorent au sujet de qui l'Apôtre a prononcé ces paroles : «Ne prenez pas de nourriture avec eux, ne leur dites pas bonjour, car leur parole s'insinue comme un chancre !» Il a dit cela au sujet des hérétiques, dont la doctrine malsaine avait commencé à se répandre à cette époque-là, et qui, par une sournoise séduction, en faisant sourdement circuler leurs paroles mauvaises, altéraient la santé de la foi. Ainsi Marcion, qui, d'évêque devenu apostat, introduisait deux dieux et deux christes; ainsi Ébion, qui soutenait que le Père avait souffert, non le Fils; ainsi Valentin, qui s'efforçait de retirer au Fils son humanité. C'est la parole de ces hommes qui fut un chancre destiné à tourmenter les membres de la foi. Telle est aussi la parole de l'hérétique Scorpionius qui affirmait qu'il en devait pas y avoir de martyr. Mais qu'ils gardent pour eux leurs poisons, que leurs discours ne viennent pas tourmenter les esprits innocents de leurs auditeurs, ne fût-ce que légèrement ! C'est on le discours de cet homme qu'il faut éviter, afin qu'il ne s'insinue pas comme un chancre. Cela a été dit également au sujet d'Arius, qui s'efforçait de démontrer que le Fils de Dieu avait été créé à partir de rien et qu'il n'était pas né de Dieu. Et si la doctrine de cet homme n'avait pas été mise en pièces au concile de Nicée par trois cent dix-huit évêques, elle aurait pénétré comme un chancre dans le cœur de bien des hommes. Cela a été dit également au sujet de Photin, un hérétique de notre temps qui a osé dire que le Fils de Dieu avait été seulement homme et non Dieu. Cela a pu également être dit à votre sujet, puisque, par vos paroles, vous avez répandu dans les esprits et dans les oreilles de certains un chancre qui n'est pas sans gravité. Car telle est bien la parole que vous adressez aux fils de la paix quand vous dites : «Vous êtes perdus, regardez en arrière, vous allez perdre votre âme, depuis combien de temps tardez-vous ?» Ainsi, de fidèles vous avez fait des pénitents; ainsi, vous avez tué la dignité des prêtres. C'est donc votre parole qui s'insinue comme un chancre aujourd'hui pour interdire de nous saluer et d'avoir commerce avec nous. Comment notre parole aurait-elle pu avoir de telles conséquences ? Car nous retenons les fils de la paix par une doctrine innocente, nous ne séduisons pas ceux qui nous sont étrangers, et nous ne faisons périr personne. Il est donc manifeste que vous nous déshonorez chaque jour, et il serait trop long de passer en revue tous les moyens par lesquels vous nous calomniez et toutes les manières dont vous nous déshonorez.

6. Et lorsqu'il dit : «Tu voyais un voleur et tu te mettais avec lui,» à quel sujet pensez-vous qu'aient été prononcées ces paroles ? Est-ce au sujet d'un vêtement dérobé ou d'un manteau volé, ou de ces objets dont le vol représente un gain ou un dommage pour les hommes ? Certes, ces actes, eux aussi, sont interdits, mais dans ce passage Dieu blâme les vols qui ont été commis contre lui-même. Vous demandez quels sont les vols qui ont été commis contre Dieu ? On les trouve chez vous ! C'est à Dieu qu'appartient la foule des fidèles contre laquelle, chaque jour, le diable, ce voleur, désire commettre un vol. Il veut du moins corrompre en partie les mœurs du chrétien ou de la chrétienne et emporter, sinon l'homme tout entier, du moins une part de l'homme. Vous voyez un tel voleur nous faire violence et pourtant vous l'avez aidé par vos actes. Et il n'échappe à personne que tout homme qui naît, même s'il naît de parents chrétiens, possède nécessairement un esprit impur, qu'il faut chasser et écarter de l'homme avant le bain qui procure le salut. On pratique alors l'exorcisme, grâce auquel l'esprit impur, une fois repoussé, se réfugie dans des lieux déserts. La maison devient libre dans le cœur du croyant, la maison devient pure; Dieu entre et l'habite, comme le dit l'Apôtre : «Vous êtes le temple de Dieu, et Dieu habite en vous». Et alors que chaque homme contre lequel le diable, ce voleur, cherche à

commettre un vol est rempli de Dieu, vous, en rebaptisant, vous exorcisez le fidèle et vous dites au Dieu qui l'habite : «Maudit, sors d'ici !» Ainsi s'accomplit ce que Dieu a dit par la bouche du prophète Ézéchiël : «Et ils médisaient de moi devant mon peuple pour une poignée d'orge et une bouchée de pain, en tuant des âmes qui ne devaient pas mourir et en disant à mon peuple de vains mensonges.» Dieu entend donc des injures qui ne lui sont pas dues, et il abandonne une demeure de ce genre ! Et l'homme, qui était entré dans l'Église rempli de Dieu, en sort comme un vase vide. Le diable qui, tel un voleur, voulait commettre un vol, aidé par vos actes, voit l'homme tout entier devenir sien, alors qu'il voulait en prendre seulement une petite partie. C'est donc à votre sujet que Dieu a dit : «Tu voyais un voleur et tu te mettais avec lui.» Enfin, il est écrit dans l'Évangile : «Mais lorsque Dieu a quitté l'homme, le vase reste vide, mais l'esprit impur, errant dans des lieux déserts, privé d'abri, dit : Ma maison est libre – c'est-à-dire : celui qui m'avait chassé a été chassé –, je retournerai là-bas et je l'habiterai. Et il amène avec lui sept autres esprits plus cruels et il habitera là-bas, et le dernier état de cet homme sera pire que le premier.» Tel est le sens de ces paroles : «Tu voyais un voleur et tu te mettais avec lui et tu étais de connivence avec les adultères.» Il appelle «adultère» les hérétiques et «adultère» leurs églises, que le Christ rejette et repousse dans le *Cantique des Cantiques*, comme s'il disait : «Pourquoi rassemblez-vous pour moi des églises qui ne me sont pas alliées ?» «Unique est ma bien-aimée, unique ma fiancée, unique ma colombe», c'est-à-dire l'Eglise catholique, dans laquelle vous pourriez être vous aussi. Mais, en rebaptisant, vous avez voulu être de connivence avec les adultères. Et puisqu'il a été prouvé de façon très manifeste par le témoignage divin que vous êtes des pécheurs, il a été montré aussi que ceux que tu as appelés à ton secours ont combattu contre toi. En effet, tu avais appelé à ton secours le prophète dans les livres duquel on peut lire : «Le sacrifice du pécheur est comme l'immolation d'un chien.» Apprends donc avec douleur, si tu as quelque sentiment de l'honneur, que vous êtes des pécheurs !

7. Apprends encore quel est l'auteur de ces paroles : «Que l'huile du pécheur ne couvre pas ma tête !» Toi, en effet, tu n'as pas compris quel était l'auteur de ces paroles. C'est assurément le Christ, qui n'avait pas encore reçu l'onction et qui demandait que l'huile du pécheur ne vînt pas souiller sa tête. Toi, tu n'as pas compris cela et tu as dit : «C'est le prophète David qui a redouté l'huile du pécheur.» Mais le psalmiste avait reçu auparavant l'onction de Samuel ! Il n'y avait pas de raison pour qu'il la reçût une seconde fois ! L'auteur de ces paroles est donc le Christ, qui dit : «Que l'huile du pécheur ne couvre pas ma tête !» C'est une prière, non un ordre, c'est un désir, non un commandement; car si c'était un ordre, il dirait : «L'huile du pécheur ne couvrira pas ma tête.» L'auteur de ces paroles est donc le Fils de Dieu qui, déjà, craignait de recevoir l'huile du pécheur, c'est-à-dire de n'importe quel homme, car personne n'est sans péché si ce n'est Dieu seul. Son Fils a redouté l'huile de l'homme, parce qu'il eût été indigne que Dieu reçût l'onction de l'homme. C'est pourquoi il prie son Père et il lui demande de ne pas recevoir l'onction de l'homme, mais de Dieu lui-même, son Père. C'est donc une demande du Fils. Voyons si le Père l'a satisfaite. L'Esprit saint l'indique clairement dans le Psaume 44, où il dit au Fils lui-même : «Le Seigneur, ton Dieu, te donnera l'onction d'une huile d'allégresse, comme à aucun de tes rivaux.» Ses rivaux étaient les prêtres et les rois des juifs qui, tous – cela est établi, – avaient reçu l'onction de l'homme. Mais puisque le Fils devait recevoir l'onction du Père, et Dieu la recevoir de Dieu, ce que le Fils a demandé et ce que l'Esprit a promis et annoncé, le Père l'a réalisé dans le Jourdain. Comme le Fils de Dieu, notre Sauveur, arrivait là, il fut désigné par Jean en ces termes : «Voici l'Agneau de Dieu, celui qui enlève les péchés du monde.» Il descendit dans l'eau, non qu'il y eût en Dieu quelque chose à purifier, mais parce que l'eau devait précéder l'huile à venir, pour l'établissement, l'institution et l'accomplissement du mystère du baptême. Et comme, une fois baptisé, il se trouvait entre les mains de Jean, le rite du mystère s'accomplit alors, et le Père réalisa ce que le Fils avait demandé et ce que l'Esprit saint avait annoncé. Le ciel s'ouvrit, et Dieu le Père donna l'onction. L'huile spirituelle descendit aussitôt sous la forme d'une colombe, se posa sur sa tête et le recouvrit.

L'huile fut répandue, et dès lors, il fut appelé Christ, puisqu'il avait reçu l'onction de Dieu le Père. Et de peur que l'imposition des mains ne parût avoir manqué, on entendit la voix de Dieu, venue d'un nuage, qui disait : «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a eu toute ma faveur, écoutez-le !» Tel est donc le sens de ces paroles : «Que l'huile du pécheur ne couvre pas ma tête !» L'essence de la vérité, frère Parménien, apprends-la, même tard, puisque maintenant c'est le moment d'apprendre à la découvrir.

8. Tu as lu, as-tu dit, dans les livres du prophète Salomon : «Les fils des adultères sont imparfaits, et la prolifération de rejetons bâtards ne peut donner des racines profondes !» On peut comprendre ce passage au sens propre, et en l'interprétant comme une allégorie, tu as disculpé les véritables adultères. Mais supposons que ces paroles soient allégoriques : c'est contre les hérétiques qu'elles ont été prononcées, car chez eux se trouve l'union illégitime des sacrements, dans leurs couches se trouve l'iniquité, et leur postérité a été corrompue pour l'extermination de la foi. Quand Valentin a soutenu que le Fils de Dieu était une apparence et non un homme de chair, il a corrompu sa propre foi et celle des siens. Elle a été exterminée, la postérité de ceux qui n'ont pas cru que le Fils de Dieu a pris chair de la Vierge Marie et qu'il a souffert dans la chair.

9. Tu rappelles aussi ce que tu as lu dans les livres du prophète Jérémie, que le ciel a frémi d'horreur en voyant le peuple de Dieu commettre un double méfait : «Ils abandonnaient la source d'eau vive pour en creuser des citernes lézardées qui ne pouvaient retenir l'eau m.» Tu as lu, certes, mais, en réalité, tu n'as pas voulu comprendre. Dans ton désir de nous incriminer, tu as tout arrangé dans le dessein d'accuser les catholiques et tu t'es efforcé bien souvent d'interpréter les textes à ton gré. En effet, si tu penses que tout ce qui a été dit par les prophètes concerne notre époque, alors tu as disculpé les juifs ! Car il est clair que ces paroles ont été prononcées au sujet de ces hommes qui ont abandonné le Dieu vivant, le Dieu vrai, le Dieu qui leur a prodigué ses bienfaits, et qui se sont fabriqués des idoles, que désignent les citernes lézardées qui en peuvent retenir l'eau. La majesté éternelle abonde en Dieu, comme dans une source l'eau jaillit abondamment, à larges flots. Quant aux idoles, si on ne les fabrique pas, elles n'existent pas, et si on ne les creuse pas, les citernes ne peuvent posséder de cavité capable de contenir l'eau ! Une citerne ne peut être creusée sans une technique et des outils, et une idole ne peut être fabriquée sans un artisan. Les idoles ne possèdent aucune puissance naturelle, mais cette puissance leur est assignée et attribuée par la folie des hommes. On imagine dans l'idole une puissance qui n'est pas naturellement en elle. La citerne lézardée a été construite grâce à la technique, mais la construction est si mauvaise qu'elle ne possède pas d'eau par elle-même et qu'elle ne peut retenir celle qu'elle a reçue. De même, l'idole n'est rien par elle-même, et quand on l'adore, elle n'est rien non plus ! Ainsi que Dieu l'a dit, son peuple a commis un double méfait, puisqu'il a abandonné la source d'eau vive et qu'il s'est creusé des citernes lézardées. En effet, le peuple des juifs avait abandonné l'eau véritable, il n'avait pas reconnu la majesté de Dieu et il avait pratiqué l'immonde culte des idoles. Voilà ce que Dieu déplore, voilà pourquoi il dit que le ciel a frémi d'horreur ! En effet, dans les livres du prophète Isaïe, la douleur de Dieu est la même, car il en donne deux témoignages lorsqu'il dit : «Écoute, ciel, et ouvre tes oreilles, terre ! J'ai engendré des fils et je les ai glorifiés, mais eux, ils m'ont abandonné !» Pourquoi n'as-tu rien dit de ce passage, frère Parménien ? Est-ce parce que l'eau n'a pas été nommée ici ? Je vois bien, en effet, que dans ton désir de nous incriminer, tu as maltraité à ce point la Loi que tu as rassemblé tous les textes où figurait le mot eau, par je ne sais quelles jongleries, pour satisfaire ta haine, et ainsi, par je ne sais quel filet tu as tissé des arguments de la méchanceté, tu a tiré à toi tout ce qui te semblait bon ! Et quelle est ton interprétation de ce chapitre de Jérémie où Dieu proclame qu'il a été abandonné et que des citernes ont été creusées ? C'est pour lui-même qu'il est en colère, non pour ce qui lui appartient, car l'eau du baptême est un bien de Dieu mais elle n'est pas Dieu ! Et pensez-vous avoir été abandonnés sous prétexte qu'il y eut chez vous des hommes qui avaient été baptisés chez nous, si bien

Optat de Milève

que vos déserteurs semblaient avoir raison de revenir chez nous ? Il a donc été prouvé que tu n'as pas parlé contre nous mais contre vous lorsque tu as parlé de l'huile et du sacrifice du pécheur.

1. Dans le premier livre, nous avons montré par des preuves très manifestes quels ont été les traditeurs de la Loi et les auteurs du schisme, et nous avons démontré dans un second temps que l'Église catholique unique et véritable se trouve chez nous. En troisième lieu, nous avons prouvé que nous ne sommes absolument pas responsables des actes de violence dont on parle, et nous avons apporté la preuve, grâce au témoignage divin, que c'est plutôt vous qui êtes pécheurs. Il faut à présent parler ici du baptême. Dans la question qu'il s'agit maintenant de traiter, tout le problème réside dans le fait que vous avez, dans votre audace, porté atteinte au baptême, puisque vous avez voulu réitérer ce que le Christ a ordonné de ne conférer qu'une fois. Et cela, tu ne le nies pas, frère Parménien, puisque, au début de ton traité, tu as fait, contre vous et en notre faveur, bien des déclarations que nous faisons nous-mêmes. Tu as rappelé en effet, dans une comparaison avec le baptême, que le déluge n'avait eu lieu qu'une fois et qu'une seule circoncision avait été pratiquée chez le peuple des juifs. Et bien que tu aies expliqué cela au début de ton exposé, tu l'as cependant oublié dans la suite de ton traité, quand tu t'es mis à parler de deux eaux, et alors que tu avais l'intention d'argumenter sur l'eau fausse et sur l'eau véritable, tu as établi bien sottement les fondements de ton discours. Tu prouves, tout en la réfutant, l'unicité du saint baptême ! En ce qui concerne la circoncision juive, tu as voulu en quelque sorte apporter la preuve que le baptême des chrétiens avait été préfiguré par la circoncision des Hébreux. Tu as défendu l'Église catholique tandis que tu l'attaquais ! En effet, dans le cours de ton traité, tu as déclaré ouvertement que tu démontrais la vanité de l'un des baptêmes pour prouver la validité de l'autre. Puisque, en dehors du baptême des hérétiques, tu parles de l'un et de l'autre baptême, même si tu t'es efforcé de montrer qu'ils sont différents, tu ne peux nier qu'ils sont deux ! Tu t'es efforcé de détruire l'un de ces baptêmes et tu as travaillé à faire, pour ainsi dire, du second le premier. Or, la circoncision a été instaurée avant l'établissement du baptême pour le préfigurer, et toi, tu as expliqué qu'il existait deux eaux chez les chrétiens ! Montre donc qu'il existe également deux circoncisions chez les juifs, l'une meilleure que l'autre ! Si tu cherches cette preuve, tu ne pourras pas la trouver ! La race d'Abraham, à qui appartiennent les juifs, se glorifie d'être marquée de ce sceau. Ainsi, la réalité qui suit doit être conforme à la figure qui l'a précédée. Et Dieu, qui a voulu montrer le caractère unique de la réalité qui doit suivre la préfiguration, n'a pas voulu qu'un morceau d'oreille ou de doigt fût sectionné, mais il a choisi cette partie du corps pour faire de l'excision pratiquée une seule fois sur ces hommes le symbole du salut, qui ne peut être conféré une seconde fois. En effet, pratiquée une seule fois, elle assure le salut; si elle est réitérée, elle peut entraîner la mort. De même, le baptême des chrétiens conféré au nom de la Trinité procure la grâce; s'il est renouvelé, il provoque la perte de la vie. Pourquoi as-tu cru bon, frère Parménien, de présenter une réalité unique et, contredisant cette unicité, d'établir une comparaison entre deux baptêmes, même si tu prétends qu'ils sont différents, l'un étant vrai, l'autre faux ? En effet, tu as soutenu ensuite qu'il existait deux eaux lorsque, revendiquant l'une pour vous, la véritable, tu as voulu nous attribuer l'autre, la fausse. Après cela, tu as fait également mention du déluge. C'était assurément une préfiguration du baptême, qui montrait que toute la terre, corrompue, était purifiée et retrouvait son aspect originel par l'immersion des pécheurs dans le bain spirituel. Mais puisque tu devais dire par la suite que, en dehors des sources malsaines des hérétiques, il existait également une autre eau, c'est-à-dire une eau fausse s'opposant à la véritable, pourquoi as-tu jugé bon de rappeler le déluge, qui n'a eu lieu qu'une fois ? S'il en est ainsi, démontre d'abord qu'il a existé deux arches, même dissemblables, et que deux colombes différentes ont apporté dans leur bec deux rameaux distincts, si tu veux prouver qu'il existe une eau véritable et une eau fausse ! L'eau unique et véritable est donc celle qui ne dépend ni du lieu ni de la personne, mais de la Trinité. Et puisque tu as dit qu'il existait aussi une eau fausse, apprends également où tu pourras la trouver : chez le patripassien Praxéas, qui nie

totallement la personne du Fils et qui prétend que c'est le Père qui a souffert. Et puisque le Fils de Dieu est vérité – comme il l'atteste lui-même en disant : «Je suis la porte, le chemin et la vérité», – ainsi, si le Fils de Dieu est vérité, le mensonge se trouve où il n'est pas ! Puisque le Fils ne se trouve pas chez le patripassien, la vérité ne s'y trouve pas non plus ! Et où n'est pas la vérité, là se trouve l'eau fausse. C'est pourquoi, cesse à présent, même tard, d'inventer des griefs et n'applique pas aux catholiques ce qui a été dit contre les patripassiens ! A présent, puisqu'il a été démontré de façon manifeste que les paroles que tu as prononcées au sujet du déluge et de la circoncision auraient pu être dites par nous et en notre faveur, il est logique de montrer comment, dans ta louange du baptême, tu as très souvent parlé à la fois en votre faveur et en notre faveur, et comment, cependant, tu as prononcé certaines paroles contre vous. Ce qui a été dit en faveur de chacun de nous, c'est ce qui nous est commun, à vous et à nous – à vous aussi parce que vous êtes issus de nous. Ainsi, par exemple, on trouve à la fois chez vous et chez nous les mêmes règles ecclésiastiques, des lectures communes, la même foi, les mêmes sacrements de la foi, les mêmes mystères. C'est donc avec raison que tu as loué le baptême. Qui, en effet, parmi les fidèles, ignore que le baptême unique représente la vie des vertus, la mort des péchés, la naissance éternelle, l'acquisition du royaume céleste, le havre de l'innocence et, comme tu l'as dit toi-même, le naufrage des péchés ? Ce n'est pas l'artisan de cet acte qui confère tout cela à chaque croyant, mais la foi du croyant et la Trinité.

II.

1. Tu cherches, à présent, ce que tu as pu dire contre vous dans ta louange du baptême ! Écoute ! Mais il faut d'abord que tu avoues ce qu'il est tout à fait impossible à quiconque de nier. Vous dites en effet que la Trinité ne sert à rien là où vous n'êtes pas intervenus personnellement. Si vous nous outragez, respectez du moins Dieu¹, qui est la première personne de la Trinité et qui, avec son Fils et le saint Esprit, opère et accomplit toute chose, même en l'absence de toute personne humaine. Mais toi-même, frère Parménien, dans ta louange de l'eau, tu as dit, d'après un passage de la Genèse, que les eaux avaient d'abord produit des êtres vivants. Est-ce que par hasard elles ont pu les engendrer de leur propre initiative ? La Trinité tout entière n'était-elle pas également présente dans cette œuvre ? Assurément, Dieu le Père était présent, lui qui a jugé bon de donner cet ordre et qui a dit : «Que les eaux fassent éclore des êtres qui nagent, qui volent», etc. Et si vraiment ce qui a été accompli l'avait été sans ministre, Dieu dirait : Faites éclore, eaux ! Là se trouvait donc le Fils de Dieu, qui opérait, là se trouvait l'Esprit saint, comme on peut le lire : «Et l'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux.» Je ne vois pas là une quatrième personne, je n'en vois pas moins de trois, et cependant, ce que la Trinité a opéré s'est réalisé, et vous n'y étiez pas ! Et si l'on doit refuser à la Trinité le droit d'agir sans vous, alors, ramenez les poissons à leur état originel, plongez dans les flots les oiseaux qui volent, s'il est vrai qu'en votre absence la Trinité ne doit rien opérer !

3. Tu as dit qu'il y avait eu un seul déluge et que la circoncision ne pouvait pas être renouvelée et, de notre côté, nous avons montré que le don céleste est accordé à chaque croyant par la Trinité et non par l'homme. Pourquoi avez-vous jugé bon de réitérer le baptême, non après nous mais après la Trinité ? Au sujet du sacrement du baptême, une grave controverse a pris naissance, et on se demande si après la Trinité il est permis de le conférer à nouveau dans cette même Trinité. Vous, vous dites : c'est permis; nous, nous disons; ce n'est pas permis. Entre votre permission et notre interdiction, l'âme des fidèles doute et hésite. Que personne ne vous croie, que personne ne nous croie ! Nous sommes tous des hommes querelleurs. Il faut chercher des juges. S'ils sont chrétiens, on ne peut les prendre dans chacun de nos deux partis,

¹ le Père

car les passions entravent la vérité. Il faut chercher un juge à l'extérieur. S'il est païen, il ne peut connaître les mystères chrétiens ! S'il est juif, il est hostile au baptême chrétien. Ainsi, sur terre, aucun jugement ne pourra être porté sur cette affaire. Il faut chercher un juge dans le ciel. Mais pourquoi frapper à la porte du ciel, quand nous possédons ici le Testament dans l'Évangile ? On peut très bien, à ce sujet, comparer les choses terrestres aux choses célestes. Ainsi en est-il de tout homme qui a de nombreux enfants. Tant que le père est présent, le père donne lui-même ses ordres à chacun. Un testament n'est pas encore nécessaire. De même, tant que le Christ a été présent sur la terre – encore qu'il ne soit pas absent aujourd'hui, – il a donné aux apôtres les ordres qui étaient nécessaires, selon les circonstances. Mais lorsque le père terrestre comprend que la mort est proche, craignant qu'après sa mort, une fois la paix rompue, les frères ne se querellent, il fait venir des témoins et du fond de sa poitrine mourante il fait passer ses volontés sur des tablettes qui dureront longtemps après lui. Et si un conflit s'élève entre les frères, on ne va pas sur sa tombe mais on consulte son testament, et celui qui repose dans la tombe, silencieux, parle par ce document. Il est vivant dans le ciel, l'auteur du Testament. Sa volonté, comme dans un testament, doit être cherchée dans l'Évangile. En effet, dans sa prescience, le Christ avait eu la vision des actes à venir que vous accomplissez maintenant. Ainsi, comme il lavait les pieds de ses disciples, le Fils de Dieu dit à Pierre : «Ce que je fais, tu ne le sais pas, mais tu le sauras plus tard.» Par ces paroles : «Tu le sauras plus tard», il faisait allusion à notre époque. Et parmi d'autres passages du Testament, il a consacré à l'eau ce passage-ci. Comme il lavait les pieds de ses disciples, tous se taisaient. Si Pierre s'était également tu, le Christ aurait seulement donné un exemple d'humilité, il n'aurait rien révélé sur le sacrement du baptême. Mais comme Pierre refuse de se laisser laver les pieds, le Christ lui dit qu'il ne participera pas au royaume s'il n'accepte pas cette marque de soumission. Et, comme il était fait mention du royaume céleste, celui à qui on demandait de présenter une partie de son corps pour recevoir une marque de soumission offrit son corps tout entier pour qu'il fût lavé. Maintenant, écoutez bien, tous et chacun, foules et peuples chrétiens ! Ce qui est permis, apprenez-le ! En réponse à Pierre, le Christ donne un enseignement. Que celui qui s'interroge s'instruise. Car telle est la parole du Christ : «Celui qui a été lavé une fois n'a pas besoin d'être lavé à nouveau car il est entièrement pur.» Et il a déclaré cela à propos du bain spirituel qu'il a demandé de célébrer au nom de la Trinité. Il ne s'agit pas du rite d'immersion des juifs ou des hérétiques qui, lorsqu'ils lavent, apportent la corruption, mais de l'eau sainte qui jaillit de la source des trois personnes. Car le Seigneur lui-même a donné cet ordre : «Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père et du Fils et du saint Esprit !» Il a dit cela de ce bain spirituel : «Celui qui a été lavé une fois n'a pas besoin d'être lavé à nouveau.» En disant «une fois», il a interdit de le réitérer et il a parlé de l'acte même et non de la personne qui l'accomplit. Car s'il existait une différence, il dirait : «Celui qui aura été bien lavé une fois.» Mais puisqu'il n'a pas ajouté le mot bien, il indique que tout ce qui aura été accompli dans la Trinité est bien. Voilà pourquoi nous accueillons tout simplement ceux qui viennent de chez vous. Lorsqu'il dit : «Il n'a pas besoin d'être lavé à nouveau», cette phrase s'adresse à tous et non à un seul; car si ces paroles s'adressaient à Pierre, le Christ dirait : «Puisque tu as été lavé une fois, tu n'as pas besoin d'être lavé à nouveau.» C'est pourquoi, chaque fois que quelqu'un qui a été baptisé par vous veut passer chez nous, nous recevons en toute simplicité celui qui vient à nous, selon cet enseignement et cet exemple. Loin de nous la pensée que nous puissions jamais exorciser un fidèle qui vit dans la droiture, loin de nous la pensée que nous puissions renvoyer à la source celui qui a déjà été lavé, loin de nous la pensée que nous puissions pécher contre le saint Esprit, car pour cette faute le pardon n'est accordé ni en ce monde ni dans l'autre ! Loin de nous la pensée que nous puissions répéter ce qui est unique. Car dans l'Écriture l'Apôtre dit : «Un seul Dieu, un seul Christ, une seule foi, un seul baptême.» Ainsi, vous qui prétendez renouveler pour ainsi dire volontiers le baptême, si vous donnez un autre baptême, donnez une autre foi; si vous donnez une autre foi, donnez aussi un autre Christ; si vous donnez

un autre Christ, donnez un autre Dieu ! Vous ne pouvez nier qu'il existe un seul Dieu, à moins de tomber dans les pièges de Marcion ! Donc, il existe un seul Dieu, et un seul Christ né de ce seul Dieu. Celui qui est rebaptisé était déjà chrétien; comment peut-on dire qu'il est chrétien pour la deuxième fois ? La foi unique se distingue ici des erreurs des hérétiques, et l'unicité de cette foi s'oppose à la diversité de leur foi. Elle est également en opposition avec vos actes, car vous réitérez ce qui a été fait une fois, en accordant tout aux dons et rien aux sacrements, alors que c'est la foi du croyant qui importe ici, non celle du ministre. En effet, quel que soit celui qui l'interroge, l'homme qui a cru en Dieu a cru, et toi, après son unique credo, tu exiges un second credo ! Il s'ensuit que, puisque ce qui est unique est saint, la baptême unique, par son unicité même, non seulement diffère des baptêmes profanes et sacrilèges des hérétiques, mais ne doit pas être renouvelé, parce qu'il est unique, ni réitéré parce qu'il existe une fois pour toutes.

4. Dans la célébration de ce sacrement du baptême, il est clair que trois éléments interviennent, et vous ne pourrez ni augmenter ni diminuer leur nombre, ni les omettre. Le premier est la Trinité, le second le croyant, le troisième le ministre. Mais on ne doit pas accorder à chacun une valeur égale. Je constate en effet que deux de ces éléments sont nécessaires et que le troisième est d'une nécessité relative. La Trinité occupe la première place et sans elle le sacrement lui-même ne peut être célébré. Ensuite, vient la foi du croyant. Tout de suite après vient la personne du ministre, mais elle ne peut avoir la même importance. Les deux premiers éléments demeurent toujours immuables et invariables. En effet, la Trinité est toujours la même, la foi est identique en chaque homme, toutes deux conservent toujours leur force. Quant à la personne du ministre, on comprend bien qu'elle ne peut égaler les deux premiers éléments, étant donné qu'elle seule est variable. Au sujet de cette personne, vous prétendez qu'il existe, entre vous et nous, une différence et, vous estimant supérieurs en sainteté, vous n'hésitez pas, dans votre orgueil, à vous placer avant la Trinité, alors que la personne du ministre peut changer et que la Trinité ne peut pas changer. Et alors que c'est le baptême qui doit être recherché par ceux qui le reçoivent, vous affirmez que c'est vous qu'ils doivent rechercher ! Puisque vous êtes des ministres parmi les autres, montrez-nous quelle place vous occupez dans cette célébration et si vous pouvez faire partie de cet ensemble. Le nom du baptême est unique, et il recouvre un ensemble qui lui est propre, et cet ensemble possède des éléments qui lui sont particuliers, auxquels on ne peut rien ajouter ni retrancher. Et si l'ouvrier que l'on doit choisir se trouve parmi ces éléments, alors c'est l'ensemble tout entier qui est rattaché au ministre. Tous les éléments de cet ensemble sont unis, pour toujours, une fois pour toutes et ils ne peuvent changer; mais chaque jour les ouvriers changent selon le lieu, le moment, la personne. En effet, ce n'est pas un seul et même homme qui baptise toujours et partout. Dans cette œuvre, auparavant, des hommes ont exercé leur ministère, d'autres le font aujourd'hui, d'autres le feront demain. Les ministres peuvent changer, les sacrements, eux, sont immuables ! Ainsi, puisque vous voyez que tous ceux qui baptisent sont des ouvriers et non des maîtres, et que les sacrements sont saints par eux-mêmes et non par les hommes qui les confèrent, pourquoi revendiquez-vous autant pour vous ? Pourquoi prétendez-vous exclure Dieu de ses dons ? Permettez à Dieu d'accorder ce qui lui appartient ! Car ce don, parce qu'il est divin, ne peut être fait par l'homme. Si vous pensez que cela est possible, vous prétendez réduire à néant les paroles des prophètes et les promesses de Dieu, qui prouvent que c'est Dieu qui lave et non l'homme. Contre vous se dresse le prophète David qui dit dans le psaume 50 : «Tu me laveras et je serai plus blanc que neige.» Et dans le même psaume : «Dieu, lave-moi de mes iniquités et de ma faute purifie-moi !» «Lave-moi», a-t-il dit, il n'a pas dit : «Choisis quelqu'un pour me laver !» Et le prophète Isaïe a dit : «Puisque le Seigneur lavera les souillures des fils et des filles de Sion.» Nous avons prouvé dans le troisième livre que Sion représente l'Eglise. Donc, Dieu lave les fils et les filles de l'Eglise. Il n'a pas dit : «Ils laveront, ceux qui se croient saints.» Acceptez que les prophètes, du moins, l'emportent sur vous et reconnaissez ainsi que ce n'est pas l'homme qui lave mais Dieu ! Chaque fois

que vous dites : «Celui qui ne possède pas ce qu'il donne, comment peut-il le donner ?», pensez que c'est le Seigneur qui donne, pensez que c'est Dieu qui purifie chaque homme ! souillures et les taches de l'esprit ne peuvent être lavées que par Dieu, qui a créé cet esprit. Ou si vous croyez que c'est vous qui lavez, dites-nous quel est cet esprit qui est lavé à travers le corps, ou quelle est sa nature, ou encore quel lieu il habite dans l'homme. Ces connaissances ont été refusées à l'homme. Alors, comment peux-tu croire que tu laves, toi qui ne connais pas la nature de ce que tu laves ? C'est à Dieu qu'il appartient de purifier, non à l'homme. En effet, il a promis lui-même qu'il laverait quand il a dit par la bouche du prophète Isaïe : «Même si vos péchés sont comme l'écarlate, je les rendrai blancs comme la neige.» – «Je les rendrai blancs», a-t-il dit, et non : «Je les ferai blanchir !» Si Dieu a fait cette promesse, pourquoi voulez-vous réaliser ce qu'il ne vous est permis ni de promettre, ni de réaliser, ni de posséder ? Voici que Dieu a promis, dans les livres d'Isaïe, de blanchir lui-même les hommes accablés de péchés, et cela sans l'intermédiaire de l'homme ! Retournez à l'Évangile, voyez ce que le Christ a prédit pour le salut du genre humain ! Comme la Samaritaine refusait de lui donner de l'eau, le Fils de Dieu prononça alors ces paroles qui s'opposent à votre présomption : «L'eau, dit-il, que je donne, celui qui l'aura bue n'aura plus soif pour l'éternité.» «L'eau que je donne», dit-il; il n'a pas dit : «qu'auront donnée ceux qui se croient saints», comme vous, mais il a dit qu'il la donnerait lui-même. C'est donc lui qui donne, c'est à lui qu'appartient ce qui est donné. Pourquoi vous efforcez-vous, de façon tout à fait importune, de le revendiquer pour vous ?

III.

5. Jean-Baptiste, qui était venu en précurseur du Sauveur, apporte à ce sujet un témoignage suprême. Comme il plongeait la multitude dans l'eau, pour la pénitence et pour la rémission des péchés, il annonça la venue du Fils de Dieu. Telles sont ses paroles : «Voici que vient celui qui doit vous baptiser.» Et cependant, nous ne lisons nulle part que le Christ ait rebaptisé quelqu'un après Jean. Il a dit : «Celui qui doit vous baptiser»; or, en ce temps-là, le Christ, en venant, n'a plongé personne dans l'eau du baptême après Jean. Cette promesse concernait donc notre époque. Il devait donner ce qu'il donne aujourd'hui, conformément à sa parole : «L'eau que je donne, celui qui l'aura bue n'aura plus soif pour l'éternité.» Et lorsque les disciples de Jean disaient à leur maître : «Voici que celui que tu as baptisé baptise», il baptisait, certes, mais par les mains des apôtres à qui il avait donné les lois du baptême. En effet, on peut lire ailleurs : «Car lui-même n'a baptisé personne, mais c'étaient ses disciples.» En cela, nous sommes tous ses disciples : nous agissons, pour qu'il donne, lui qui a promis de donner. Et cependant, comme Jean baptisait un nombre infini d'hommes, le Christ étant déjà présent, le serviteur agissait et le maître restait inactif ! Avant que ne fût institué le rite du baptême, pendant une période assez longue, des milliers d'hommes furent plongés dans l'eau pour la pénitence et pour la rémission des péchés. Mais personne n'avait été baptisé dans la Trinité, personne ne connaissait encore le Christ, personne n'avait entendu parler du saint Esprit. Au contraire, lorsque vint le temps de la plénitude, à un moment précis, le Fils de Dieu donna les lois du baptême et il montra le chemin qui conduit au royaume des cieux. C'est alors qu'il donna aussi cet ordre : «Allez, enseignez les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du saint Esprit !» Depuis ce jour-là, il a fallu accomplir l'ordre reçu. Avant ce moment, il n'a pas voulu corriger ce qui avait été accompli, afin de ne pas accorder la permission de rebaptiser, bien que le baptême de Jean fût différent du baptême du Christ. Il a voulu que le baptême de Jean ait pleine valeur de baptême, avant qu'il eût légiféré, alors qu'il ne possédait pas la pleine valeur ! Et cependant, parce que les milliers d'hommes dont j'ai parlé plus haut avaient cru en Dieu, bien que le Fils de Dieu et le saint Esprit leur fussent inconnus, il n'a pas pu leur refuser le royaume des cieux. Voilà pourquoi le Fils de Dieu dit : «Depuis les jours de Jean jusqu'à ce jour, le royaume de Dieu souffre violence, et ceux qui lui font violence le prennent de force.»

Il a dit : «Ils lui font violence», parce que Jean baptisait encore. Mais autre était le temps d'avant les préceptes, autre celui d'après les préceptes ! Ceux qui ont été baptisés après les préceptes au nom du Sauveur sont entrés dans le royaume conformément à la loi; ceux qui l'ont été avant les préceptes, sans connaître la loi, ont fait violence au royaume, mais ils n'en ont pas été exclus. Ainsi, avant les préceptes, le baptême de Jean, bien qu'il fût imparfait, fut jugé parfait par celui contre qui personne ne porte de jugement, parce qu'il avait fixé une sorte de limite entre les temps qui précèdent son commandement et ceux qui le suivent. Comme, à Ephèse, certains fidèles étaient baptisés dans le baptême de Jean après les préceptes, le bienheureux Paul les vit et leur demanda s'ils avaient reçu le saint Esprit; ils répondirent qu'ils ne savaient pas si c'était le saint Esprit, et il leur dit qu'après le baptême de Jean ils devaient recevoir le saint Esprit. Ces hommes, en effet, avaient été baptisés du même baptême que celui que beaucoup avaient reçu de Jean. Mais ceux qui furent baptisés avant la loi ont eu droit au pardon parce que celui qui pouvait donner le pardon était présent. Ils n'étaient pas du tout coupables puisqu'ils n'avaient pas été instruits de la loi. Au contraire, ceux qui, à Ephèse, comme on peut le lire, avaient été baptisés du baptême de Jean après la loi, avaient commis une faute concernant le sacrement tel qu'il existait après la loi, car le baptême du Seigneur avait déjà été introduit et celui du serviteur avait été aboli. C'est pourquoi, une fois donnés les ordres divins, ils auraient dû entrer dans le royaume conformément à la loi et non par la violence. Car déjà le Christ avait fixé une limite dans le temps en disant : «Depuis les jours de Jean jusqu'à ce jour». Après ce jour, il n'était plus permis d'accomplir ce qui était permis la veille. Aussi, ne vous prévaliez pas de la parole de l'apôtre Paul, car il ne les a pas interrogés sur la personne du ministre mais sur le sacrement même, et c'est le sacrement, non la personne, qui lui a déplu. Ainsi, il leur a ordonné de recevoir le baptême du Sauveur afin de leur faire connaître ce qu'ils ignoraient, car ils n'avaient pas reçu ce baptême mais un autre. Mais vous, quel changement apportez-vous ? A supposer que vous ayez pu apporter quelque changement aux sacrements, vous auriez bien agi, à condition toutefois que vous ayez agi conformément à la loi. Paul a dit : «Dans quel baptême avez-vous été baptisés ?» Et ils ont dit : «Celui de Jean». Il les a persuadés de recevoir le baptême du Christ. Vous, vous ne dites pas : «Quel baptême avez-vous reçu ?» mais : «De qui l'avez-vous reçu ?» Vous vous attaquez aux personnes et vous voulez réitérer ce qui existe une fois pour toutes. Ceux qui avaient été baptisés à Ephèse avaient cru à la pénitence et à la rémission des péchés. C'est à juste titre qu'ils ont reçu l'ordre de se faire baptiser au nom du Père et du Fils et du saint Esprit. Mais vous, quel changement apportez-vous à des hommes qui ont déjà dit qu'ils croyaient au nom du Père et du Fils et du saint Esprit ? Que vous posiez cette question ou l'autre, soyez convaincus que vous péchez nécessairement, soit que vous posiez une question qu'il n'a pas été ordonné de poser, soit que vous vouliez faire ce qui a déjà été fait.

6. Je reviens maintenant à ce que vous dites : «Celui qui ne possède pas ce qu'il donne, comment peut-il le donner ?» D'où cette phrase est-elle tirée ? D'après quel texte peut-elle être citée ? C'est une phrase recueillie dans la rue, elle n'a pas été lue dans l'Écriture ! «Celui qui ne possède pas ce qu'il donne, comment peut-il le donner ?» Ces mots ne sont pas écrits dans la Loi, car si, comme vous le prétendez, c'est l'homme qui donne, alors Dieu n'agit pas ! Si Dieu n'agit pas, et si tout ce qu'il faut donner se trouve chez vous, alors c'est à vous qu'il faut se convertir ! Que ceux que vous baptisez soient plongés dans l'eau du baptême en votre nom ! Rougissez de honte devant le bienheureux Paul qui crie et proclame sa reconnaissance : «Serait-ce en mon nom que vous avez été baptisés ?» Il se réjouit d'avoir baptisé seulement deux hommes et une famille. Et vous, vous vous efforcez de rebaptiser les foules et vous vous réjouissez de vos péchés passés et présents, en disant : «Que peut donner celui qui ne possède pas ce qu'il donne ?» C'est celui en qui l'on croit qui donne ce en quoi l'on croit, et non celui par qui l'on croit ! Ainsi, au temps de Jean, une foule infinie d'hommes a été baptisée. Prouvez donc que Jean a reçu ou a possédé ce qu'il donnait ! En fait, il était le ministre, et c'est Dieu qui donnait, lui qui ne cesse de

donner. Et, en vérité, il appartient à tous les ministres d'accomplir des actes humains, mais les dons, eux, appartiennent à Dieu.

7. Comme elle est ridicule, cette phrase qu'on vous entend répéter sans cesse, comme pour vous glorifier : «Ce don du baptême dépend de celui qui le donne, non de celui qui le reçoit »! Ah ! Si seulement vous disiez cela de Dieu, qui en est le dispensateur ! Mais, ce qui est stupide, vous dites que c'est vous qui en êtes les dispensateurs. S'il en est ainsi, retenons chacun un païen, vous et nous. Vous, qui vous dites saints, demandez à celui que vous retenez s'il renonce au diable et s'il croit au Seigneur, et supposons qu'il dise non. Au contraire, nous, les pécheurs, comme vous le prétendez, demandons à l'autre païen s'il renonce au diable, s'il croit en Dieu, etc., et supposons qu'il dise : «Je renonce et je crois, etc.» Vous, vous plongez dans l'eau du baptême un homme qui ne le désire pas; nous, nous baptisons un homme qui le désire. Qu'on nous dise alors lequel de ces hommes peut obtenir la grâce de Dieu ! Assurément, c'est, sans nul doute, celui qui croit, et non celui pour qui votre sainteté, comme vous dites, tient lieu de consentement. Reconnaissez, même tard, que vous êtes des ouvriers, ou alors, si l'essence de l'œuvre réside dans l'ouvrier et non dans l'œuvre elle-même, que tel ou tel homme revendique cette vertu dans son propre métier ! Et puisque vous nous y invitez, comparons les métiers des hommes aux affaires divines. Lorsqu'on imprègne d'une couleur précieuse, souvent, on transforme la nature. Ainsi en est-il lorsque, grâce à une préparation, une toison blanche prend la couleur de la pourpre. La laine blanche devient pourpre royale, comme le catéchumène devient fidèle. Assurément, quand il commence à être ce qu'il n'était pas, il cesse d'être ce qu'il était. La laine change de couleur et de dénomination, et l'homme change de nom et d'esprit. Il faut considérer les effets, il faut examiner les causes. Tu dis que c'est toi qui es responsable du fait que l'homme est devenu fidèle. Si tu es entièrement responsable de cela, que l'ouvrier qui fabrique la pourpre dise, lui aussi, qu'il détient la précieuse couleur dans ses mains et qu'il ne se procure pas les précieuses matières colorantes venues de l'océan, inconnues de beaucoup, grâce auxquelles les toisons, une fois teintées, sont élevées, par leur couleur à un rang admirable; qu'il dise qu'il n'utilise pas, pour fabriquer la pourpre, un mélange de sang de poisson, mais qu'il la produit seulement par le toucher ! Et si cet ouvrier ne peut pas produire la couleur par le seul toucher, l'ouvrier qui confère le baptême ne peut rien donner non plus par lui-même sans la Trinité. Tel est aussi l'objet du conflit actuel : le Sauveur a indiqué au nom de qui les nations doivent être baptisées, mais il n'a fait aucune réserve sur celui par qui elles doivent l'être. Il n'a pas dit aux apôtres : «Vous, faites-le, que les autres ne le fassent pas !» Quiconque a baptisé au nom du Père et du Fils et du saint Esprit a accompli l'œuvre des apôtres. Ainsi, on lit dans l'Évangile ces paroles de Jean : «Maître, nous avons vu quelqu'un expulser les démons en ton nom et nous l'en avons empêché parce qu'il ne te suit pas avec nous.» Et le Christ dit : «Ne l'en empêchez pas; qui n'est pas contre vous est pour vous.» Ainsi leur a-t-il donné mission de transmettre le pouvoir sanctifiant de la Trinité. Il ne leur a pas demandé de baptiser en leur nom mais au nom du Père et du Fils et du saint Esprit. C'est donc le nom qui sanctifie non l'acte. Comprenez, même tard, que vous êtes des ouvriers, non des maîtres. Et si l'Église est la vigne, les hommes les sarments et les membres du clergé les vigneron, pourquoi vous emparez-vous du commandement, qui appartient au père de famille ? Pourquoi revendiquez-vous ce qui appartient à Dieu ? Pourquoi voulez-vous que tout soit à vous, quand vous ne pouvez en posséder même une partie ? Car c'est à cause d'un orgueil semblable à celui qui vous gonfle de haine contre nous que le bienheureux Paul admoneste les Corinthiens. Par son exemple et celui d'Apollos, il dicte la conduite de notre époque : «Ne vous gonflez pas de vanité l'un par rapport à l'autre», dit-il, et pour montrer que ce sacrement du baptême appartient tout entier à Dieu, pour que l'ouvrier, en cela, ne revendique rien pour lui-même, il dit : «Certes, moi j'ai planté» – c'est-à-dire : d'un païen j'ai fait un catéchumène, – «Apollos a arrosé» – c'est-à-dire : il a baptisé le catéchumène, «mais c'est Dieu qui a fait croître ce qui a été planté et arrosé.» Et quiconque aujourd'hui veut faire travailler sa vigne engage un ouvrier pour un salaire

convenu, afin que celui-ci, le dos courbé et les flancs en sueur, creuse des sillons dans la terre, y dépose les plants choisis et amène l'eau, après avoir bouché les trous en tassant la terre avec ses pieds. L'ouvrier peut creuser un trou et y placer de jeunes plants, il peut amener l'eau, il n'a pas le pouvoir de faire prendre le plant, car il appartient à Dieu seul de faire naître, de la moelle des sarments, des racines qui se développent dans la terre, et des yeux qui bourgeonnent, et de faire pousser des feuilles. Ainsi, pour contenir votre présomption et votre orgueil, et pour que l'ouvrier qui confère le baptême ne s'imagine pas qu'il possède le pouvoir ou qu'il peut revendiquer une petite part dans l'attribution de ce si grand bienfait, le bienheureux apôtre Paul déclare que tout appartient à Dieu et il dit : «Ni celui qui plante ni celui qui arrose n'a d'importance, mais Dieu seul qui donne la croissance.» Vous êtes des ouvriers comme les autres au coucher du soleil, ce qui signifie que vous pouvez prétendre avec nous à un salaire, le jour de la rétribution, lorsque ce monde aura pris fin. Ne revendiquez pas le pouvoir qui appartient à la majesté divine; car si vous le faites, que les serviteurs qui servent à la table du si vous le faites, que les serviteurs qui servent à la table du maître revendiquent aussi les remerciements des invités pour l'hospitalité qu'ils ont reçue ! C'est le Christ qui prononce ces paroles d'invitation : «Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé depuis l'origine du monde.» Les nations viennent recevoir la grâce, celui qui a bien voulu les inviter la leur accorde; la foule des serviteurs exerce son ministère; ce n'est pas au serviteur mais à l'hôte qu'il faut témoigner sa reconnaissance ! Quant à vous, bien que vous soyez des serviteurs, vous revendiquez impudemment tout le commandement du festin, alors que le bienheureux Paul professe avec humilité qu'il est, avec tous les autres, un serviteur; afin que personne ne pense qu'il doit placer sa seule espérance dans les apôtres ou dans les évêques, il dit : «Qu'est-ce donc que Paul ou qu'est-ce qu'Apollos ? Assurément, les serviteurs de celui en qui vous avez cru.» Le propre de tous ceux qui servent n'est pas le commandement mais le ministère. Tu vois donc présent, frère Parménien, que, parmi les trois éléments dont j'ai parlé plus haut, la Trinité, tout d'abord, est inébranlable, invincible et immuable; la personne du ministre, au contraire, est variable.

8. Il me reste à présent à parler du rôle du croyant, qui possède la foi que le Fils de Dieu a placée au-dessus de sa sainteté et de sa majesté. Et vous ne pouvez être plus saints que le Christ ! Comme venait à lui une femme dont la fille était morte et qu'elle lui demandait de la ressusciter, il ne lui promet rien du pouvoir qu'il possédait, mais il l'interroge sur sa foi : si la femme croyait, par la croyance de la mère la fille ressusciterait; si elle ne croyait pas, le pouvoir du Fils de Dieu resterait inefficace. Interrogée, la femme répondit qu'elle croyait que ce qu'elle demandait pouvait se réaliser. Il lui ordonne de s'en aller; la femme retourne chez elle et trouve en vie sa fille, qu'elle avait laissée morte. Elle ne se précipite pas pour l'embrasser, elle ne se hâte pas de la serrer dans ses bras, mais elle retourne auprès du Sauveur pour lui rendre grâce. Et pour montrer qu'il n'avait rien fait mais que seule la foi avait agi, le Fils de Dieu dit : «Femme, va en paix, ta foi t'a sauvée.» Où est ce que vous dites : «Cela dépend de celui qui donne, non de celui qui reçoit ?» Et que pensez-vous aussi de la foi du centurion ? Comme son serviteur était malade, il demanda au Sauveur d'éloigner de lui la mort. Déjà le Christ venait auprès du serviteur mourant; mais le centurion l'arrêta, déclarant que sa maison était indigne et que le Fils de Dieu ne devait pas y pénétrer en personne mais faire agir son pouvoir à distance; grâce à celui-ci, une fois la mort chassée, le serviteur pourrait retrouver la vie. Ce n'est pas le courage du centurion ni sa sagesse qui furent loués, mais sa foi : «Et le serviteur fut guéri sur l'heure.» Assurément, cela dépend de celui qui donne, non de celui qui reçoit ! Nombreux sont les exemples de ce genre qui, dans l'Évangile, prouvent l'excellence de la foi, mais il faut apporter au moins trois témoignages de foi. Que pensez-vous encore de cette femme qui depuis douze ans souffrait en secret d'un mal particulier aux femmes et qui avait dépensé toute sa fortune chez les médecins ? Voyant que le Fils de Dieu réalisait tant de miracles, elle s'avança dans la foule. Elle voit le médecin,

Optat de Milève

elle voit aussi le peuple. La douleur la poussait à demander la guérison; la honte l'empêchait de parler de son mal devant des hommes. La foi lui inspira cette pensée secrète : «Que j'avance la main, se dit-elle, et que je touche la frange de son manteau et je serai sauvée.» Sans qu'on la vît, elle avança la main au milieu de la foule, toucha le manteau et fut guérie; et elle n'osa pas révéler une guérison qu'elle n'avait pas osé demander. Mais, afin que le fruit de la foi ne demeurât pas caché et inconnu des hommes, le Sauveur dit : «Qui m'a touché ?» Ses disciples, étonnés, lui dirent : «La foule te presse et tu demandes : Qui m'a touché ?», et le Christ : «Qui m'a touché ? dis-je, j'ai senti qu'une force était sortie de moi !» Alors la femme avoua qu'elle l'avait touché et qu'elle était guérie. Dans les exemples précédents, la mère a demandé pour sa fille, le centurion a imploré pour son serviteur; ici, la femme n'a pas demandé la guérison et le Christ ne l'a pas promise, mais c'est grâce à la foi que cette femme a obtenu tout ce qu'elle avait espéré. Assurément, cela dépend de celui qui donne, non de celui qui reçoit !

IV.

9. Pour allonger ton traité, frère Parménien, tu as voulu décrire longuement Naaman le Syrien comme un amas de chancres indurés qui se forment et qui n'ont pas encore mûri. En quoi cela concerne-t-il notre affaire ? Tu en parlerais avec raison et tu aurais pu faire à juste titre un long discours sur ce sujet si tu trouvais un catéchumène aux mœurs très corrompues, qui eût un esprit très endurci et qui refusât de recevoir la grâce très lénifiante de l'eau salvatrice. Tu montrerais avec raison, par tes discours, le renouveau de l'homme, tu révélerais avec raison qu'une vieille peau racornie peut se transformer et retrouver la douceur d'une peau d'enfant. Mais dans l'affaire qui est aujourd'hui débattue entre nos partis, pourquoi as-tu rappelé un tel texte ? On ne lit pas dans ce passage que quelqu'un ait lavé ce lépreux avant qu'Élisée en eût formulé l'invitation ou l'ordre, de sorte qu'il serait, à juste titre, mieux lavé une seconde fois ! Et même si cela était, il n'y aurait aucune raison pour que vous puissiez à bon droit imiter cet acte. En effet, on ne lit pas qu'il se soit d'abord lavé dans les fleuves de Syrie, ni que quelqu'un l'ait lavé sans qu'il en tirât profit. Et même si on lisait cela, ce n'est pas pour l'honneur d'Élisée, qui n'a pas lavé mais qui a seulement donné un conseil, mais pour la gloire du Jourdain qu'il importerait que cet homme eût reçu pour la première fois la grâce dans ce fleuve où, par la suite, au temps de Jean, les péchés des peuples devaient être effacés par la confession dans la pénitence !

10. Enfin, quelle est donc cette partie de ton traité qui concerne les noces célestes, où, supprimant l'espérance du monde à venir, tu as tout rapporté à notre époque et tu as affirmé que celui qui a trompé vos portiers et vos servants a été exclu de votre communauté et qu'il a été rejeté avec violence de la communion des fidèles ? S'il en est ainsi, il n'y a aucune raison d'espérer pour la foi, il n'y a aucune raison pour que la résurrection ait lieu, il n'y a aucune raison d'attendre davantage des cieux, il n'y a aucune raison pour que ce roi céleste et ce père de famille, Dieu, reconnaisse des hommes à son festin, quand il se réjouit de la présence de la multitude, qu'il s'afflige de l'absence de certains et qu'il dit que beaucoup sont appelés mais que peu sont élus. Il n'y aura aucune raison pour qu'il se mette en colère contre celui qui n'est pas revêtu du vêtement nuptial, alors que c'est le Fils de Dieu lui-même, le Christ, qui est l'époux, le vêtement et la tunique contenue dans l'eau du baptême, qui revêt la multitude, qui attend un nombre infini d'hommes et qui ne cesse de revêtir les hommes. Mais qu'on ne vienne pas me dire que je parle à la légère quand je dis que le Fils de Dieu est un vêtement. Qu'on lise les paroles de l'Apôtre : «Vous tous qui avez été baptisés au nom du Christ, vous avez revêtu le Christ !» Ô tunique toujours une et immuable qui habille comme il convient les hommes de tout âge et de toute taille, qui ne fait pas de plis sur les enfants, qui n'est pas tendue sur les jeunes gens, qui ne change pas de forme sur les femmes ! Oui, le jour viendra où l'on commencera à célébrer les noces célestes ! Ce jour-là, ceux qui auront conservé l'unique baptême

Optat de Milève

se mettront tranquillement à table. Quant à celui qui a consenti à être rebaptisé par vous, la résurrection n'est pas refusée à un tel homme, car il a cru à la résurrection de la chair. Certes, il ressuscitera, mais tout nu ! Mais puisqu'il a accepté que vous le dépouilliez de son vêtement nuptial, il entendra cette parole du père de famille : «Mon ami» – ce qui signifie : «je te reconnais», – «un jour, tu avais renoncé au diable et tu t'étais converti à moi, et je t'avais donné le vêtement nuptial. Pourquoi es-tu venu ainsi, dépourvu de ce que je t'ai donné ?» – c'est-à-dire : «pourquoi n'as-tu pas ce que je t'ai donné ?», car personne ne peut s'irriter contre un homme qui n'a pas ce qu'on ne lui a pas donné. «Tu avais reçu le vêtement nuptial, avec ces hommes, et toi seul tu ne le portes pas ! Pourquoi es-tu venu, triste dans ta nudité ? Qui t'a dépouillé ? Dans quel coupe-gorge es-tu allé ? Quels brigands as-tu rencontrés ?» Tous ceux qui viendront ainsi n'auront pas de place à ce festin.

11. Mais je dois abréger, même tard mon discours, et je crois aussi que cela suffit; pourtant, parmi tant de preuves, nous n'en avons exposé qu'un petit nombre ! Supposons ceci : en votre absence, un millier d'hommes ont été baptisés, cent d'entre eux sont morts conformément à leur destin. Abstenez-vous quelque temps de commettre vos crimes. Que votre sainteté, comme vous le dites, d'abord ceux qui sont ensevelis, qu'elle redresse, si elle le peut, les morts et qu'ensuite elle retourne vers les vivants. Si vous ne pouvez pas ressusciter les morts, pourquoi vous efforcez-vous d'imposer les mains aux vivants, si ce n'est pour accomplir ce que Dieu a dit de vous par la bouche du prophète Ézéchiël : «Pour tuer des âmes qui ne devaient pas mourir !»

I.

1. A mon avis, j'ai mis en évidence votre attitude impie à l'égard des sacrements divins. Il me faut parler à présent des actes cruels et insensés que vous avez commis, vous en pourrez le nier. Qu'y a-t-il, en effet, d'aussi sacrilège que de briser, raser, déplacer les autels de Dieu, sur lesquels vous avez vous-mêmes un jour offert le sacrifice, sur lesquels on a porté les prières du peuple et le corps du Christ, où le Dieu tout-puissant a été invoqué, où l'Esprit saint est descendu à notre prière, où tant d'hommes ont reçu le gage du salut éternel, la protection de la foi et l'espérance de la résurrection, des autels, dis-je, sur lesquels le Sauveur a ordonné aux frères de ne pas déposer d'autres offrandes que celles qui auraient été présentées dans la paix ? «Laisse ton offrande devant l'autel, dit-il, et retourne d'abord te réconcilier avec ton frère, afin que le prêtre puisse offrir le sacrifice en ton nom.» Qu'est-ce, en effet, qu'un autel, sinon la demeure du corps et du sang du Christ ? Mais, dans votre fureur, vous avez rasé, brisé ou déplacé tout cela. Et si vraiment vous aviez quelque raison de commettre ce crime inexpiable, vous auriez dû utiliser le même mode d'exécution. Mais, me semble-t-il, ici l'abondance de bois a imposé que l'autel fût brisé; ailleurs, le manque de bois a exigé qu'il fût rasé; ailleurs encore, on a préféré le déplacer, en partie par retenue; partout, cependant, c'est un crime qui a été commis, puisque vous avez porté vos mains sacrilèges et impies sur un objet d'une telle importance. A quoi bon rappeler la foule d'égarés que l'on a soudoyée et le vin que l'on a distribué pour payer le crime ? Pour permettre à des bouches immondes d'avalier ces gorgées sacrilèges, on a fait chauffer de l'eau avec les débris des autels. Si la haine vous dictait de nous juger méprisables, que vous avait fait Dieu, qu'on avait coutume d'invoquer là ? En quoi le Christ vous avait-il offensés, lui dont le corps et le sang, à des moments précis, étaient là présents ? En quoi vous étiez-vous offensés vous-mêmes, pour briser des autels où, pendant longtemps, avant nous, vous avez offert le sacrifice dans la sainteté, comme vous le pensez ? En vous attaquant d'une manière impie aux vases que nos mains ont tenus et qui contenaient le corps du Christ, vous avez aussi frappé les vôtres. En cela, vous avez imité les juifs : ils ont porté atteinte au Christ sur la croix, et vous, vous l'avez frappé sur l'autel. Si c'est aux catholiques que vous avez voulu vous attaquer là, vous auriez dû épargner du moins les offrandes que vous aviez jadis présentées là. A présent, tu te montres plein d'orgueil là où auparavant tu offrais le sacrifice avec humilité ! Tu pêches délibérément là où tu avais coutume de prier pour les péchés de la multitude ! En commettant ces actes, vous vous êtes mis délibérément au nombre des prêtres sacrilèges, vous faisant les complices des crimes des profanes, dont le prophète Elie se plaint auprès du Seigneur. En effet, il a prononcé ces paroles, par lesquelles vous avez mérité d'être accusés par lui, vous aussi, parmi d'autres : «Seigneur, dit-il, ils ont brisé tes autels.» Lorsqu'il dit «tes autels», il indique que le lieu où quiconque a offert un sacrifice à Dieu appartient à Dieu. Il aurait dû suffire à votre folie d'avoir déchiré les membres de l'Eglise, d'avoir divisé, par vos actes de séduction, les peuples de Dieu qui, auparavant, vivaient dans l'unité. Dans tout cela, vous auriez dû épargner du moins les autels. Pourquoi avez-vous brisé, avec les autels mêmes, les vœux et les désirs des hommes ? De là, en effet, montait d'ordinaire jusqu'aux oreilles de Dieu la prière du peuple. Pourquoi avez-vous coupé la route aux prières ? Et, pour empêcher la supplication de monter comme de coutume vers Dieu, pourquoi vous êtes-vous efforcés de lui retirer en quelque sorte l'échelle, d'une main impie ? Et pourtant, bien que vous soyez tous associés dans une même conspiration, vous avez commis à ce titre une même faute mais par des moyens différents. S'il suffisait de déplacer les autels, on n'aurait pas dû les briser; s'il fallait les briser, c'est une erreur de les avoir rasés. Si, en effet, il était interdit de le raser, comme vous en êtes convenus, celui qui les a brisés a eu raison de le faire. Il est donc coupable celui qui, en rasant l'autel, en a conservé la plus grande partie ! Quelle est donc cette sagesse

nouvelle et folle qui consiste à rechercher le renouveau au cœur de la décrépitude et à enlever en quelque sorte la peau d'un corps pour chercher comme une autre peau à l'intérieur de ce corps ! Parce que l'offrande existe par elle-même, parce qu'elle est tout entière en elle-même, parce qu'elle est une, tout retranchement peut la diminuer, il ne peut la modifier. Certes, tu as rasé ce qu'il t'a paru bon, mais il est encore là l'objet de ta haine ! Qu'est-ce à dire ? Vous avez conspiré pour faire paraître impur tout ce que nous avons touché au nom de Dieu, dans l'exercice de notre ministère. Quel fidèle ignore que, pendant les saints mystères, le bois de l'autel est recouvert d'un linge ? Au cours de la cérémonie, on a pu toucher le voile, non le bois. Et si les voiles sont perméables au toucher, alors le bois est perméable aussi; si le bois est perméable, la terre l'est aussi. Si vous rasez le bois, il vous faut aussi creuser la terre qui est au-dessous ! Faites un trou profond pour y chercher, comme vous le croyez, la pureté ! Mais prenez garde de ne pas arriver aux enfers et de ne pas retrouver là les schismatiques Coré, Datân et Abiram, c'est-à-dire vos maîtres ! Il est donc établi que vous avez brisé et rasé les autels. Mais pourquoi, dans cette affaire, a-t-on assisté, immédiatement après, comme à un affaiblissement de votre fureur ? Nous constatons en effet que vous avez, par la suite, changé d'avis, et que vous n'avez plus brisé ni rasé les autels mais que vous les avez seulement déplacés. Si cela suffisait, reconnaissez vous-mêmes que les actes que vous avez accomplis auparavant n'auraient pas dû être commis.

2. Pourtant, ce crime monstrueux, vous l'avez multiplié par deux en brisant aussi les calices qui contenaient le sang du Christ, et vous en avez rassemblé les morceaux en tas, fournissant des marchandises pour un marché impie. Vous n'avez même pas voulu choisir des acheteurs pour cette marchandise, sacrilèges, puisque vous avez vendu de façon inconsidérée ces objets, et cupides, puisque vous les vendez ! Vous avez même supporté de brûler les vases que vos mains ont tenus, puisque vous avez manié avant nous les mêmes calices. Pourtant, vous avez ordonné la vente et la dispersion de ces objets; peut-être des femmes méprisables les ont-elles achetés pour leur propre usage, peut-être des païens les ont-ils achetés pour en faire des vases dans lesquels ils pourront offrir de l'encens à leurs idoles. Ô crime monstrueux, ô forfait inouï que d'enlever à Dieu ce qu'on va offrir aux idoles, que de retirer au Christ ce qui va servir à un sacrifice païen !

3. Mais je constate que, excitant sans raison la haine contre nous, vous voulez avoir recours ici au prophète Aggée, chez qui il est écrit : «Ce que l'impur a touché est impur.» Quand la jalousie s'en mêle, il est facile à des gens en colère de lancer des injures; mais lorsqu'on porte une accusation, il faut toujours la fonder sur une preuve manifeste. Lequel d'entre nous, en effet, a fréquenté les temples ? Qui a assisté à des sacrifices sacrilèges ? Les hommes peuvent être souillés par les fumées, les vapeurs, les cérémonies païennes, les sacrifices, le sang. Mais dans cette affaire, qui a pénétré dans un temple ? Qui a offert de l'encens aux idoles ? Qui a été taché par des vapeurs immondes ? Qui a regardé répandre le sang d'un homme ou d'une bête immonde ? Qui pouvez-vous convaincre d'avoir été complice de quelque forfait ? Apportez la preuve, si vous le pouvez, qu'un seul évêque même a participé à un crime ! Vous soupçonnez je ne sais quel primat qui avait vécu, disait-on, à cette époque. Le soupçon n'est pas un grief suffisant. Qui l'a accusé ? Qui l'a convaincu de crime ? Où a-t-il été couvert de honte ou de confusion ? Gardez pour vous vos soupçons. Car, comme nous l'avons dit plus haut, nous avons montré que, lorsqu'on remonte aux origines de cette affaire, la responsabilité de tous les actes de violence qui ont été commis incombe à vos premiers chefs. D'où vient que tu parles des catholiques d'hommes impurs ? Serait-ce parce que nous avons suivi la volonté et le commandement de Dieu, en aimant la paix, en étant en communion avec tout l'univers, unis à l'Orient, où le Christ est né quant à son humanité, où il a laissé les saintes empreintes de ses pas, où ses pieds adorables ont foulé le sol, où tant de miracles si grands ont été réalisés par le Fils de Dieu lui-même, où tant d'apôtres l'ont accompagné, où se trouve l'Église septuple de laquelle vous vous êtes séparés non seulement sans douleur mais même avec une certaine satisfaction ? Parce que nous

avons aimé l'unité, qui plaît à Dieu, vous nous appelez impurs ! Parce que nous avons été en accord avec les Corinthiens, les Galates, les Thessaloniciens, et parce que nous avons formé avec eux une même communion, vous nous appelez impurs ! Parce que nous ne lisons pas avec vous des textes corrompus, vous nous appelez impurs ! Ou alors, dites que vous ne lisez pas des textes différents, si vous le pouvez ! Et comment osez-vous lire les épîtres adressées aux Corinthiens, alors que vous n'avez pas voulu être en communion avec les Corinthiens ? Pourquoi faites-vous une lecture publique des épîtres aux Galates, aux Thessaloniciens, alors que vous n'appartenez pas à leur communion ? Puisqu'il est établi qu'il en est ainsi, comprenez que vous vous êtes séparés de l'Église sainte et que nous ne sommes pas impurs. D'où et vient donc la pensée que le prophète Aggée puisse t'être de quelque secours ? Les autels et les vases que j'ai mentionnés plus haut, vos mains les ont touchés auparavant, ainsi que les nôtres. Si vous dénigrez ce que nos mains ont touché, pourquoi, ici, condamnez-vous aussi ce qu'ont touché les vôtres ? Mais vous dites qu'on peut lire : «Ce que l'impur a touché est impur.» Supposons qu'un homme soit impur et que ce qu'il touche puisse devenir impur. Soit ! S'il touche seulement et si le nom de Dieu n'est pas invoqué, alors ce que l'impur a touché devient impur; la souillure est possible, si on ne prononce pas le nom de Dieu. Car si on invoque le nom de Dieu, cette invocation, à elle seule, sanctifie même ce qui était impur. Ainsi en est-il des deux cent cinquante encensoirs que portaient dans leurs mains des hommes sacrilèges et pécheurs; tandis que la terre engloutissait ces pécheurs, les encensoirs, arrachés de leurs mains, demeurèrent. Et comme le saint prêtre Aaron se demandait ce qu'il devait en faire, il entendit la voix de Dieu qui disait : «Aaron, prends ces vases, fais-en des plaques de métal et place-les aux angles de l'arche qui contient le Testament du Seigneur, puisque, malgré le péché de ceux qui les portaient, ces vases sont saints, parce que mon nom a été invoqué sur eux.» Ainsi parle Dieu. Et assurément, il est plus grave de porter que de toucher ! Il apparaît donc clairement, désormais, qu'un objet peut être sanctifié par l'invocation du nom de Dieu, même si c'est un pécheur qui invoque Dieu. Car le toucher en peut avoir une force aussi grande que l'invocation du nom divin. Et vous qui présumez de votre sainteté, dites-nous si c'est le toucher qui sanctifie ou l'invocation. Assurément, c'est l'invocation, non le toucher, ou alors, si vous présumez que c'est seulement le toucher, touchez une planche, une pierre, un vêtement; voyons si ces objets peuvent être sanctifiés quand on ne prononce pas le nom de Dieu !

4. Qu'il est donc sot, qu'il est vain d'avoir voulu faire dépendre de votre volonté et pour ainsi dire de votre dignité ce qui suit: les vierges de Dieu ont appris à faire pénitence ; depuis longtemps consacrées, elles ont dû, par la suite, sur votre ordre, changer sur leur tête le signe de leur engagement; elles ont dû se débarrasser de leur voile pour en recevoir un autre. Dites-nous d'abord où vous avez reçu quelque commandement concernant le voile ! La virginité, en effet, est le résultat d'un engagement, non d'une obligation. Ainsi, cet aubergiste, l'Apôtre Paul, à qui le peuple, accablé par les plaies de ses péchés, a été confié, avait reçu deux deniers à dépenser, c'est-à-dire deux instructions à transmettre. Il a dispensé un enseignement, comme on dépense une somme, et il a expliqué comment devaient vivre les époux chrétiens. Comme on lui demandait ce qu'il ordonnait au sujet des vierges, il répondit qu'au sujet des vierges il n'avait reçu aucune recommandation. Il déclara qu'il avait donné deux ordres, c'est-à-dire dépensé deux deniers; il avait, en quelque sorte, épuisé toute la somme. Mais celui qui lui avait confié le blessé avait promis de payer ce qu'il aurait dépensé en plus pour le soigner; c'est pourquoi, une fois les deux deniers dépensés, ce ne sont plus des ordres mais un avis que Paul donne au sujet de la virginité. Il ne s'oppose pas à ceux qui la désirent, il ne pousse ni ne contraint ceux qui la refusent : «Celui qui donne sa fille fait bien, celui qui ne la donne pas fait mieux.» Tels sont les mots par lesquels il donne son avis, et il n'y a joint aucun ordre indiquant de quelle laine le voile devait être tissé, ou de quelle pourpre il devait être teint. Car la virginité ne saurait trouver un appui dans ce morceau d'étoffe, ce n'est pas lui qui réprime les passions brûlantes que la jeunesse allume parfois, ce n'est pas

lui qui soulage l'esprit accablé quelquefois sous le poids des désirs. Car s'il en était ainsi, ce n'est pas un voile mais une multitude de voiles que l'on poserait sur la tête d'une vierge ! Ainsi, chaque fois que les désirs de la chair tourmenteraient son âme, le nombre des voiles combattrait contre les tourments de son esprit ! On a trouvé dans ce voile un signe extérieur pour la tête, non un moyen de préserver la chasteté ! Enfin, un tel morceau d'étoffe peut être égaré, déchiré, détruit, et pourtant, la virginité, si elle est intacte, peut être protégée sans ce voile. Il s'agit d'une sorte de mariage spirituel. Aux noces de l'Époux elles étaient déjà venues, de leur plein gré et selon leurs propres vœux, et pour montrer à l'Époux spirituel qu'elles avaient renoncé aux noces charnelles, elles avaient dénoué leur chevelure. Elles avaient déjà célébré les noces célestes. Pourquoi les avez-vous forcées à dénouer de nouveau leur chevelure ? Pourquoi, dis-je, avez-vous exigé d'autres vœux ? Quel est cet autre époux spirituel qu'elles devaient à nouveau épouser ? Quand est-il mort, celui qu'elles avaient épousé, pour qu'elles puissent en épouser un autre ? Vous avez de nouveau dépouillé leur tête déjà voilée, vous leur avez arraché la marque de leurs vœux, qu'on avait trouvée pour décourager les ravisseurs et les tendants. Le voile est la marque de l'engagement, non l'auxiliaire de la chasteté, et grâce à lui, le fiancé ne persiste pas dans sa demande, et le ravisseur n'ose pas violer un être déjà consacré à Dieu. C'est donc un signe, non un sacrement. Ainsi, vous avez trouvé des vierges de ce genre, qui s'étaient déjà mariées dans l'Esprit, vous les avez en quelque sorte forcées à de secondes noces et vous leur avez ordonné de dénouer une seconde fois leur chevelure. Cela, même les femmes qui se marient dans la chair ne le subissent pas. S'il arrive à l'une d'entre elles de prendre un autre mari, après la perte de son premier époux, on ne répète pas cette très grande fête temporelle, on ne soulève pas la mariée, on ne fait pas venir la foule. Vous n'avez donc pas arraché les ornements de la tête, mais, comme je l'ai dit plus haut, les marques du plus grand engagement. Vous avez saupoudré de cendres immondes des chevelures déjà consacrées à Dieu. Vous avez même ordonné de les arroser d'eau salée. Et si seulement vous aviez rapidement replacé ce que vous avez enlevé ! Mais vous avez tardé, si bien que certaines vierges, réduites à leur tenue primitive, restèrent trop longtemps ainsi, dépouillées du signe extérieur qui les avait auparavant protégées contre les prétendants et les ravisseurs. Et lorsqu'ils virent que vous aviez levé l'interdiction qu'on leur avait auparavant opposée, les fiancés se firent ravisseurs ! Et aucun d'entre eux n'eut le sentiment d'avoir commis un péché en enlevant une femme qu'il avait vue telle qu'elle était lorsqu'il la demandait en mariage !

5. Dans ce genre d'affaire, combien de préjudices n'avez-vous pas causés à Dieu, combien d'avantages n'avez-vous pas procurés au diable ! Vous avez fait fondre des calices d'une manière impie, vous avez sauvagement brisé et inconsidérément rasé des autels. Ce n'est pas sans honte pour elles que vous avez forcé de pauvres jeunes filles à recevoir un second voile, alors qu'on ne peut citer aucun passage concernant le premier ! Et je ne puis passer sous silence une action qui déplaît à Dieu et qui ne peut être excusée par vos fidèles ni défendue par aucun homme. Vous avez estimé que, par des jugements profanes et par des lois publiques, les livres de la Loi divine devaient être pris de force à un très grand nombre d'hommes, les décisions étant exécutées par des officiers de justice; vous vouliez, en effet, détenir seuls ce qui était possession commune en temps de paix. Je ne crains pas de dire, en tant que chrétien, ce que l'administration païenne n'a pu ignorer quand vous l'avez sollicitée : vous vous êtes emparés des voiles et des livres du Seigneur qui auparavant, avaient été possédés en commun; vous vous êtes emparés des linges ainsi que des Écritures. Dans votre orgueil, vous avez jugé, vous avez pensé que les uns et les autres étaient souillés. Si je ne me trompe, vous vous êtes empressés de purifier tous ces objets. Vous avez sans nul doute lavé les linges; dites-nous ce que vous avez fait des Écritures ! Dans les décisions que vous prenez, votre sentence doit être la même pour tous les objets : ou vous lavez les uns et les autres ou vous les laissez. En agissant différemment, tu as manqué de rigueur ! Tu laves le linge et tu en laves pas le livre ! Si le bien se trouve d'un côté, le mal se trouve de l'autre. Tu ne peux nier que d'un

côté tu commets une faute si de l'autre tu te conduis bien ! Et si tu te réjouis de te montrer religieux d'une part, tu dois aussi et lamenter d'être tenu, d'autre part, pour sacrilège !

6. Et puis, pourquoi avez-vous voulu, en maints endroits, laver jusqu'aux murs, et pourquoi avez-vous donné l'ordre d'asperger les sols d'eau salée ? Ô toi, eau que Dieu a créée douce, sur qui planait l'Esprit saint avant même la naissance du monde ! Ô toi, eau qui, pour purifier le monde, as lavé la terre ! Ô toi, eau qui, au temps de Moïse, perdis ton amertume naturelle, adoucie par le bois, et qui apaisas, par de si douces gorgées, la soif de tout un peuple ! Il te restait, après avoir été élevée si haut, à supporter une grave dégradation. En présence de Moïse, l'amertume est morte en toi, et aujourd'hui, en même temps qu'à la foule des catholiques, c'est à ta douceur que les schismatiques portent atteinte. Ensemble, nous subissons l'assaut, ensemble nous attendons la vengeance de Dieu. Dis-nous, frère Parménien, ce que vous aviez fait ce lieu, ces murs mêmes, pour subir un tel traitement de votre part ! Est-ce parce que, en cet endroit, on a prié Dieu ? Est-ce parce que, en cet endroit, on a loué le Christ ? Est-ce parce que, en cet endroit, on a invoqué le saint Esprit ? Est-ce parce que, en votre absence, en cet endroit, on a lu les prophètes et les saints évangiles ? Est-ce parce que, en cet endroit, des frères, auparavant en désaccord, s'étaient réconciliés ? Est-ce parce que l'unité qui plaît à Dieu avait trouvé une demeure où habiter ? Expliquez-nous ce que vous avez pu laver en cet endroit ! Si c'est la trace des pas des catholiques, alors, nous avons aussi marché dans le village et sur la place ! Pourquoi n'effacez-vous pas toutes nos traces ? Mais, pour fortifier nos corps, un même bain nous a lavés, vous et nous, et avant vous, souvent, bien des nôtres ont été lavés. Si vous pensez que tout doit être purifié après nous, lavez aussi l'eau, si vous le pouvez ! Ou alors, si les traces de nos pas, comme nous l'avons dit plus haut, vous paraissent impures, il suffisait de laver le sol; pourquoi avez-vous voulu laver aussi les murs, où nul humain ne peut imprimer ses pas ? Nous n'avons pas pu marcher sur les murs mais seulement les voir ! Et si vous pensez qu'il faut laver aussi ce que touche le regard, pourquoi n'avez-vous pas lavé tout le reste ? Nous voyons le toit, nous voyons aussi le ciel, mais vous en pouvez les laver ! En lavant cela, vous avez gagné la faveur de Dieu; en ne lavant pas ceci, vous avez commis une faute inexpiable ! Ici, donc, vous voulez paraître pleins de zèle, mais là vous vous êtes montrés négligents, si toutefois on peut appeler zèle votre sottise et, pour l'appeler par son nom, votre vanité ! A moins, peut-être, que par ces actes vous n'ayez jeté l'effroi dans l'esprit des fidèles ignorants afin de les pousser, sous prétexte qu'une colonne a été lavée, à laver également leur corps ! Si ces agissements cachent quelque dessein, alors, vous avez utilisé la ruse pour tromper des malheureux. Si de tels actes ont été accomplis sans dessein particulier, alors, votre bêtise est évidente ! Même ceux que vous avez séduits connaissent la stupidité de votre conduite et vous-mêmes ne pourrez la nier.

7. A quoi bon rappeler aussi l'impiété dont vous avez fait preuve quand vous avez conspiré pour envahir les basiliques, afin d'obtenir pour vous seuls les cimetières et empêcher qu'on y ensevelit les catholiques ? Pour effrayer les vivants, vous maltraitez même les morts, en leur refusant une place pour leur dépouille. Si vous aviez combattu contre des vivants, que votre haine cesse du moins avec la mort de l'autre ! Il se tait, à présent, celui avec qui tu te querellais peu auparavant. Pourquoi outrages-tu son cadavre ? Pourquoi empêches-tu ses funérailles ? Pourquoi te querelles-tu avec des morts ? Tu as perdu le fruit de ta malice : même si tu ne veux pas que les corps reposent ensemble, tu ne pourras pas, pourtant, séparer les âmes, qui demeurent ensemble auprès de Dieu.

8. Il n'est pas possible, enfin, de faire le récit complet de tous vos actes, cependant on peut les admettre de votre part, car vous détenez le magistère de cette erreur. Mais qui pourrait faire le silence sur les vôtres, c'est-à-dire sur ceux que vous avez pu séduire, par l'intrigue ou par la ruse, pour les faire vôtres. Ce ne sont pas seulement des hommes mais aussi des femmes : de brebis ils sont soudain devenus renards, de fidèles, infidèles; de patients, enragés; de pacifiques, querelleurs; de

naïfs, perfides; de réservés, effrontés; de doux, féroces; d'innocents, artisans de malheur. Après être tombés dans votre erreur, ces hommes ou ces femmes déplorent que d'autres soient restés là où ils sont nés; ils invitent ceux qui sont bien debout à les suivre dans leur chute. S'ils étaient sûrs d'avoir obtenu la gloire éternelle, ils jouiraient en silence de leur bonheur. Mais en réalité, ils désirent que tous les autres hommes, en se perdant, leur fassent oublier leur trahison. C'est pourquoi ils les invitent à tomber dans la même erreur et ils accusent ceux qui restent dans le sein de notre mère l'Église d'inertie et de lenteur. En effet, ils ne rougissent pas de parler en ces termes : «Gaius Seius ou Gaia Seia, depuis combien de temps tardes-tu ?» c'est-à-dire : «A présent, tu dois suivre mon erreur, à présent tu dois abandonner la vérité. Imite ma chute, imite ma trahison honteuse. Depuis combien de temps t'appelles-tu fidèle ? A présent, abandonne ta foi, à présent apprends à faire pénitence !» Vous êtes les oiseleurs et ces hommes ou ces femmes sont les oiseaux. Mais il n'existe pas qu'une sorte d'oiseleur; il en est qui, utilisant une technique toute simple, se dirigent vers des arbres qui, profondément enracinés dans le sol, forment un bosquet; là, des oiseaux volent innocemment et se posent sur des branches naturelles; là, point de ruses, point d'artifices, seulement la technique et l'adresse pour les attraper. Je dis que vous êtes semblables à l'oiseleur qui, après le départ de la nuit, avant l'arrivée du jour, en s'avance pas vers des arbres naturels, à la façon des autres, mais qui, apportant lui-même un arbre, fait un fagot de branches qui serviront à former un bosquet; il arrange avec une ruse infinie l'arbre sec, dépourvu de racines, et il y insère les fausses branches; ainsi l'arbre qui, coupé depuis longtemps, avait perdu sa frondaison, en reçoit une autre. Il apporte des oiseaux enfermés dans une cage et d'autres auxquels on a enlevé les viscères et qui ont l'air vivants, et il place ces oiseaux morts depuis longtemps sur les fausses branches, comme s'ils étaient vivants. Les uns sont cachés dans les cages et on peut voir les autres sur les branches, comme s'ils étaient vivants. Une seule et même perfidie s'exerce par un double stratagème : pour tromper l'innocence des oiseaux vivants qui volent, ceux qui, en réalité, sont morts ont l'air de tendre le cou pour chanter, et ceux qui sont cachés dans leur prison chantent comme par la gorge des autres. Entre la représentation de l'un et la voix de l'autre, c'est le même piège qui opère : ceux qui sont prisonniers prennent ceux qui sont libres, et les morts tuent les vivants ! Tels sont ceux que, par le second baptême ou par la pénitence, vous avez frappés. Pour ne pas périr seuls, ou seules, ils s'efforcent, avec un grand zèle et en se donnant beaucoup de peine, de faire périr avec eux d'autres hommes et d'autres femmes.

1. Après avoir montré quels étaient les traditeurs et quelle était l'Eglise sainte, après avoir réfuté les accusations calomnieuses que vous portiez, et après avoir révélé les péchés qui vous ont valu les reproches de Dieu, nous avons montré, successivement, la doctrine des sacrements, vos actes effrontés et vos erreurs. Notre réponse, notre propos, aurait dû s'arrêter là. Mais puisque, après avoir coupé cette forêt de haine avec les haches de la vérité, je vois encore se multiplier vos provocations ou celles des vôtres, et puisque vous dites, comme je l'apprends, qu'on n'aurait jamais dû chercher à vous ramener à l'unité de notre communion, puisqu'il a été établi que vous êtes des traditeurs, je dois répondre brièvement à cela. En vérité, il suffisait à l'Église catholique de posséder des peuples innombrables dans toutes les provinces, il lui suffisait de posséder aussi des fidèles en Afrique, bien qu'en peu d'endroits. Mais votre schisme ne plaisait pas à Dieu, puisque les membres d'un même corps avaient été séparés et que, contre la volonté de Dieu, vous étiez des frères égarés loin de leurs frères. Bien qu'un jugement privé ait produit chez vos pères le départ spontané d'hommes qui auraient dû être exclus pour avoir livré les Écritures, aucun jugement n'a été prononcé, mais l'effet de la sentence a été obtenu. Ces hommes auraient dû être chassés après avoir livré les Écritures, crime dont ils se sont mutuellement confessés au concile de Numidie. Mais, pour échapper à la haine, vos ancêtres se sont abstenus de porter un jugement sévère et ils ont pris d'eux-mêmes la décision, au sujet de leur culpabilité, de cacher leur crime et de se retirer des hommes pleins d'orgueil, alors qu'ils auraient dû s'affliger et rougir de honte.

4 Mais s'il est vrai que, à cette époque, ces hommes auraient dû maintenir l'unité pour le bien de la paix, on n'aurait pas dû, non plus, chasser de l'Église ceux que la contrainte avait empêchés d'agir selon leur volonté. En effet, certains de ces hommes n'avaient pas livré spontanément et, d'autre part, on pourra comparer ce péché à toutes les autres fautes. En effet, les actes que Dieu n'a pas voulu voir commettre, il les a interdits de sa propre bouche quand il a dit : «Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère», etc. Il aurait pu interdire aussi l'acte que vos pères ont commis. Mais autre est l'intention, autre le résultat obtenu ! C'est pourquoi un acte volontaire, quel qu'il soit, a pu être interdit à l'homme, mais une faute commise sous la contrainte, quelle qu'elle soit, ne peut être le motif de lourdes réprimandes ! Ainsi, pour une faute volontaire, on mérite un châtiment; pour un acte commis sous la contrainte, on obtient le pardon. Personne ne contraint l'assassin à agir; il peut donc exécuter ou ne pas exécuter son crime. Aucune force extérieure ne pousse l'homme à l'adultère; il peut donc commettre ou ne pas commettre la fornication, et il en est ainsi toutes les fois que l'homme possède la liberté de décision. C'est pourquoi, lorsque des actes interdits sont commis, ils sont soumis à un jugement, mais lorsqu'on accomplit sous la contrainte des actes qui n'ont pas été défendus, peut-être pourrait-on obtenir facilement le pardon de celui qui n'a pas voulu les interdire ?

7. Ainsi, par exemple, si, en ce temps-là, on avait dévoilé le péché qu'on a pu reprocher à vos pères comme un péché mortel, et si on les avait appelés à comparaître, ils auraient pu invoquer pour leur défense plus d'un exemple de textes où on peut lire que, dans les premiers temps, les tables de la Loi ont été brisées ou que les Livres saints ont été livrés, ou déchirés ou brûlés, mais que personne n'a été condamné. Si, comme je l'ai dit plus haut, on avait, en ce temps-là, dévoilé les fautes de vos pères, si on avait pu porter une accusation contre eux, sans doute auraient-ils dit qu'ils n'avaient rien fait de plus que Moïse, le législateur. Bien que l'acte commis sous la contrainte et l'acte volontaire ne soient pas semblables mais s'opposent, puisque le fait qu'il s'agissait de la même loi avait rendu identiques la cause de vos pères et celle de Moïse, vos pères auraient pu dire qu'ils avaient fait sous la contrainte ce que Moïse avait fait volontairement, le premier. En effet, tandis qu'il s'indignait contre le peuple, il ne prit pas garde que Dieu avait écrit les tables de son propre doigt – et ce qui a été écrit dans le ciel vaut davantage que ce qui l'a été sur la terre, et ce que le doigt de Dieu a tracé n'est pas semblable à ce qu'a écrit un roseau taillé

par la main de l'homme ! Moïse portait ce qu'il avait reçu dans la nuée, et vos pères ont livré ce qu'ils avaient effectué contre un salaire. Vos pères auraient eu raison de montrer pour leur défense qu'il n'y avait pas péché mortel puisque chacun d'entre eux avait commis sous l'effet d'une grande crainte et de la terreur un acte que Moïse avait commis sous l'effet de la colère. Et nous ne lisons pas que le Seigneur se soit indigné contre Moïse, ni qu'il se soit vengé de la destruction des tables qu'il avait rédigées de sa propre main; il n'a pas été appelé pécheur, et il n'a pas été puni. La Loi est venue de Dieu comme l'eau s'échappe de la source, ou comme des fruits, que l'on cueille sur un arbre aux racines saines. Le bien prodigué ne périt pas si, à sa source, il reste intact. Ainsi, pour avoir jeté et mis en pièces les tables de la Loi, Moïse n'a mérité aucune condamnation. Rappelé par la suite, il a gravi le mont Sinaï, il a obtenu de nouveau la faveur de s'entretenir avec Dieu et il a reçu pour la seconde fois la Loi renouvelée, ce que révèle le titre du livre qui porte le nom grec de Deutéronome. Ainsi, en ce qui concerne la Loi, ce qui était resté intact à sa source ne périt pas. Mais que l'on n'aille pas croire que Moïse a obtenu ce privilège parce qu'il avait en quelque sorte gagné la confiance de Dieu par ses entretiens avec lui, et que c'est pour cette raison que Dieu ne s'est pas mis en colère. Car s'il en était ainsi, l'amitié aurait dû toujours obtenir sa récompense et porter ses fruits. Pourquoi, alors, par la suite, a-t-il été puni pour l'offense qu'il a faite ? N'est-ce pas pour montrer que la faute qu'il avait commise sous l'effet de la colère était légère ? La Loi est restée intacte en Dieu même après qu'un homme l'eut brisée avec les tables de pierre. Mais lorsque la dévotion que l'homme devait manifester fit défaut, Moïse reçut le châtement que voici : il mourut au milieu du voyage, il n'entra pas dans la terre promise ! Il est donc évident qu'on ne peut considérer comme un péché grave une faute qui a pu être commise avec impunité dans l'exemple présent. Et si vos pères avaient dit cela, qui aurait pu leur refuser la communion ? Qu'aurait-on fait s'ils avaient produit aussi les passages suivants, dans lesquels il est question de la Loi renouvelée, lorsqu'elle se trouvait dans l'arche et que le peuple d'Israël était vaincu au combat ? La Loi, qui fut apportée dans l'arche contre les ennemis, par la volonté de la foule, et que les prêtres et tous les autres fils d'Israël ne purent défendre, loin d'être emportée, même livrée aux ennemis ! Quand on eut livré la Loi, ceux qui avaient dit qu'il fallait l'apporter s'enfuirent, pleins de crainte, et on ne lit pas qu'ils aient subi, par la suite, un châtement. Si vos pères avaient invoqué cet argument, qui aurait pu les exclure de sa communion ? Qu'aurait-on fait si vos premiers chefs n'avaient pas aussi passé sous silence ces passages dans lesquels on lit que Baruch livra au scribe Yehudi le livre de la Loi, qu'il avait recueilli de la bouche du prophète Jérémie, et que les dignitaires du roi ordonnèrent à Baruch lui-même, qui avait recueilli les paroles, et à Jérémie, par qui Dieu avait parlé, de fuir et de se cacher ? Jérémie dictait, Baruch a livré, tous deux avaient fui. Le livre fut apporté au roi Joachim. Or, comme il faisait froid, le feu d'un brasero brûlait devant le roi, et comme le livre dont le scribe Yehudi lui faisait lecture lui déplaisait, dès qu'il avait entendu un passage, il le déchirait et le jetait au feu, morceau après morceau. Et Dieu ne s'est pas mis en colère contre Jérémie, qui avait fui, ni contre Baruch qui, fuyant avec lui, avait livré. Si Dieu s'était mis en colère contre eux, il aurait parlé à un autre prophète. Or, ce n'est pas à un autre mais à Jérémie lui-même qu'il a parlé, comme on peut le lire : «Et la parole du Seigneur fut adressée à Jérémie, après que le roi eut brûlé le texte du livre et les paroles que Baruch avait écrites sous la dictée de Jérémie. Dieu dit à Jérémie : Prends un autre volume et écris toutes les paroles qui figuraient déjà dans le livre que Joachim, roi de Juda, a brûlé.» Voici que Dieu ne s'est pas mis en colère. Celui qui avait brûlé le livre ne périt pas, Baruch n'a pas été puni, Jérémie n'a pas été méprisé de Dieu. Il apparaît donc clairement que, dans cette affaire, la faute commise n'a jamais été grave, puisque aucun châtement ne l'a jamais suivie. Si vos pères avaient allégué ces textes, qui aurait pu les rejeter de la communion ?

19. Ainsi, alors que Dieu voyait les tables de la Loi brisées par Moïse, l'arche abandonnée aux ennemis, le livre de la Loi livré par Baruch, puis déchiré et brûlé, il manifesta sa providence et il promit de ne plus écrire sa Loi sur des tables ni dans des

livres, mais à l'intérieur même de l'homme, c'est-à-dire dans l'âme et dans le cœur de chaque croyant, comme il l'avait écrite dans le cœur de Noé, Abraham, Isaac et Jacob, et tous les autres patriarches. Or, il est évident que ces hommes ont vécu conformément à la Loi sans connaître la Loi, ce qu'atteste le bienheureux apôtre Paul lorsqu'il dit : «Écrite non avec de l'encre mais par l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre mais sur les tables de chair de vos cœurs.» Après que Moïse eut brisé la Loi, après que les fils d'Israël l'eurent abandonnée aux ennemis, et que Baruch l'eut présentée au roi Joachim, qui la déchira et la brûla, avant l'époque chrétienne, pendant laquelle, par la suite, il devait l'inscrire mieux, Dieu révéla sa Loi en disant par la bouche du prophète : «Puisque ceci est l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda, et après ces jours-là, dit le Seigneur, je mettrai ma Loi dans le cœur de ces hommes et je l'écrirai dans leur âme.» Il a fait cette promesse auparavant et il l'a tenue tout récemment, à l'époque chrétienne. Les volumes, les parchemins, sont donc d'une importance secondaire, si la Loi a été écrite là où on ne peut pas la livrer ! Ainsi en est-il de vos pères qui, assurément, avaient cru en la Trinité ! Certes ils ont livré les livres mais ils n'ont livré ni leur cœur ni leur âme, où Dieu a écrit sa Loi, comme il avait promis de le faire. Comment es fait-il alors, frère Parménien, que tu aies affirmé que la Loi avait été entièrement brûlée par les traditeurs ? Voici qu'elle n'a été ni entièrement brûlée ni totalement détruite, puisqu'elle demeure dans le cœur des croyants et que partout des milliers de livres sont lus ! Il apparaît donc clairement que c'est en vain que tu sa voulu accuser tes pères, bien que tu l'aies fait par ignorance. Car si vos pères, au temps de l'unité, avaient répliqué en invoquant avec raison des exemples si nombreux, on n'aurait pas pu les exclure de la communion.

24. A plus forte raison en aurait-il été ainsi pour vous, qui n'êtes pas des traditeurs, cela est établi, mais les fils des traditeurs, puisque les pères et les fils se distinguent par leur personne comme par leur nom; or, si ces personnes n'ont pas partagé la même faute, elles ne peuvent pas être frappées de la même sentence. Et cependant, même si l'unité avec ces hommes avait été réalisée, et s'ils étaient venus vers l'Eglise catholique de leur propre mouvement, contrairement à vous qui, cela est manifeste, avez été amenés, non sans l'assentiment de Dieu, à regagner le lieu loin duquel vous vous étiez égarés, et qui pourtant êtes encore égarés, si, comme je l'ai dit, ils étaient venus à l'Eglise catholique de leur propre mouvement, peut-être nos ancêtres auraient-ils hésité à accueillir de tels hommes, qui avaient été traditeurs. Mais nous devons nous réjouir parce que de tels hommes n'ont pas vécu jusqu'à notre époque. Ainsi, aujourd'hui, la situation est nouvelle car c'est avec vous, non avec eux, que l'affaire doit être réglée. Bien que vous paraissiez avoir reçu d'eux une tache héréditaire, vous ne pouvez pas, à ce titre, être coupables avec vos pères, conformément au jugement de Dieu, qui a dit par la bouche du prophète Ezéchiel : «L'âme du père est à moi, et l'âme du fils est à moi; seule l'âme qui pèche sera punie !» Cela a déjà été prouvé, dans les temps anciens, à l'origine même du monde, puisque la faute du père, Adam, n'est pas retombée sur son fils, Seth. Mais que personne ne vienne dire qu'on trouve ailleurs ces paroles du Seigneur, qui dit qu'il châtiera les fautes des pères jusqu'à la quatrième génération. Sans aucun doute, ces deux paroles sont du Seigneur, mais elles ne retentissent pas toutes deux pour le même peuple ! La première s'adresse, par l'intermédiaire de Moïse, à une certaine race d'hommes; la deuxième, par l'intermédiaire d'Ezéchiel, une autre race d'hommes. Dieu savait que les juifs déclareraient à Ponce Pilate : «Que son sang soit sur nous et sur nos fils.» Dans sa prescience, Dieu a vu qu'ils réclameraient un châtiment insuffisant par rapport à la grandeur de la faute, et, afin que l'offense fût expiée par une peine appropriée, il menaça les juifs, en disant qu'il châtierait les fautes des pères jusqu'à la quatrième génération. Cette parole concerne donc uniquement les juifs. Mais l'autre s'adresse aux chrétiens. Par elle, il lui a plu de promettre de ne pas punir les fils pour les fautes de leurs pères, ni les pères pour les péchés dont leurs fils pourraient se rendre coupables.

29. Puisque, au temps de Moïse, la Loi a été renouvelée sans que personne fût châtié, puisque les ennemis ont rendu d'eux-mêmes l'arche de l'alliance, et puisque Jérémie a écrit un second livre sur l'ordre de Dieu, pourquoi penser que seuls vos ancêtres ont commis un péché mortel, alors que dans des exemples si nombreux personne n'a été condamné pour cette faute ? Car, s'il est vrai que la Loi fut instituée pour instruire les hommes et non pour que la Loi devint objet de culte pour ainsi dire à la place de Dieu, l'action de vos pères n'a eu aucune conséquence fâcheuse pour la foule des croyants. Chacun d'entre eux a détruit ses manuscrits sous l'effet de la crainte, mais la Loi, qui est indispensable, garde toute sa force chez les docteurs du peuple et les adorateurs de Dieu. Les bibliothèques sont remplies de livres; rien ne manque à l'Église; partout, en tout lieu, est proclamée la parole de Dieu. La bouche des lecteurs ne se tait pas; les Écritures sont entre les mains de tous; rien ne manque aux peuples qui désirent s'instruire, bien que la Loi paraisse avoir été écrite moins pour fonder une doctrine que pour annoncer le jugement dernier, afin que le pécheur sache quelles souffrances l'attendent s'il n'a pas vécu selon la justice. Ainsi, il est écrit et on peut lire : «La Loi n'a pas été instituée pour les justes, parce que chaque homme juste se tient lieu de loi à lui-même.» Et ailleurs, le même bienheureux apôtre Paul dit : «La Loi ne fait pas les justes, mais elle aime la justice.» Ce sont toujours les effets que l'on recherche dans tout ce qui est agissant. La Loi, qui est agissante, est inutile si l'effet est obtenu par un moyen plus rapide. Ainsi, il n'a pas été dit à Abraham : «Crois», mais il a cru de lui-même; et en lui l'effet de la Loi a été produit sans la Loi. On ne lit pas : «Abraham a entendu la Loi et il a cru», mais on lit : «Abraham crut en Dieu, et cela lui fut compté comme justice.» Dans les premiers temps, le patriarche Noé ne fit rien qui le rendît juste, et pourtant c'est en tant que juste qu'il fut choisi pour construire l'arche et pour naviguer avec succès pendant le déluge. Il serait trop long d'examiner le cas de tous ceux qui se trouvèrent être justes sans la Loi. Si vos pères avaient dit cela, à leur époque, qui aurait pu les exclure de sa communion ? Et s'ils avaient dit qu'on ne devait pas passer sous silence les paroles que l'Apôtre a prononcées au sujet de ceux qui sont en dehors de la Loi : «Les païens, qui ignorent la Loi, accomplissent ce que prescrit la Loi; car ils ont la Loi inscrite dans leur cœur.» On sait, en effet, que bien des hommes ont péché dans la Loi et que beaucoup ont eu une vie droite sans la Loi. La Loi et l'homme sont deux réalités qui ne peuvent être égales. Car ce n'est pas l'homme qui a été fait pour la Loi, mais c'est la Loi qui a été instituée pour les hommes. Je ne vois nulle part que Dieu ait été lésé, puisque la source même de la Loi demeure en lui. Vos pères ont livré les Écritures, dit-on. Mais, après cet acte, rien ne manque, toutes les parties de la Loi sont intactes, sont sauvées, sont lues, rien de la Loi, qui ne fait défaut à ceux qui désirent instruire et être instruits. Fallait-il plutôt qu'un homme fût tué pour empêcher qu'un livre ne fût livré ! Que dire de ceci : personne n'a été tué, et aucun livre de l'Écriture ne manque ! La Loi et Dieu, ce n'est pas pareil ! Si encore il avait fallu mourir pour Dieu, qui peut à la fois ressusciter les morts et accorder une récompense ! Mais le fait de ne pas livrer un livre ne peut même pas apporter le second de ces bienfaits. Ainsi, la contrainte impose sa force ! Nous ne voyons pas moins souvent commettre par négligence ce qui a été commis sous la contrainte. En effet, s'il est vrai que les parchemins ou les livres qui contiennent les textes de la Loi doivent être conservés entièrement intacts, étant donné que ceux qui se montrent négligents ne sont pas condamnés, on peut dire que le fait de livrer les Écritures n'est pas très différent du fait de mal les ranger ou de mal les porter. Celui-ci a déposé son livre chez lui; or, sa maison a été entièrement détruite par un incendie : que l'on condamne celui qui s'est montré négligent, s'il faut condamner celui qui, terrorisé, a donné le livre qu'on avait demandé ! Que l'on condamne aussi ceux qui ont déposé leurs parchemins ou leurs livres avec une telle négligence que les petites bêtes du logis, les souris, les ont rongés et qu'ils sont devenus illisibles ! Que l'on condamne aussi celui qui a déposé ses livres chez lui de telle sorte que, à cause de la violence des pluies, des gouttes d'eau ont filtré à travers le toit et que toutes les lettres, effacées par la pluie, sont devenues illisibles ! Que l'on condamne aussi ceux qui, portant les livres de la Loi, se sont hasardés, téméraires,

dans les flots avides d'un fleuve et qui, voulant se libérer, ont laissé tomber de leurs mains les Ecritures dans les flots. S'il est vrai que l'Écriture est unique et que celui qui n'a pas pu la préserver est coupable, on peut voir que celui-ci l'a livrée aux flots; que celui-là l'a abandonnée aux rongeurs; qu'un autre a laissé, par négligence, l'eau de pluie la détériorer; que cet autre, effrayé par la menace de la mort, l'a donnée à un autre homme. Si tous ont commis la même faute, pourquoi en choisit-on un pour le condamner alors que la faute du traditeur est plus légère que la faute de celui qui se montre négligent ? Celui qui a exposé son livre aux souris, ou qui l'a laissé sous une gouttière, s'est montré volontairement négligent, et celui qui l'a perdu dans le fleuve a péché par témérité. Celui qui a livré un objet par crainte de la mort est un homme qui l'a donné à un autre homme. L'objet était intact entre les mains de celui qui l'a donné, il est resté intact entre les mains de celui qui l'a reçu. Si celui qui l'a reçu l'a livré aux flammes, le péché a plutôt pour auteur celui qui a mis le feu, non celui qui a livré. Si vos ancêtres avaient dit cela, comment aurions-nous pu les exclure de notre communion ?

42. Et s'ils avaient voulu rappeler aussi l'époque du roi Antiochus, lorsque tous les juifs furent contraints de jeter leurs livres au feu et que l'Écriture tout entière fut livrée, si bien qu'il ne resta pas une seule lettre d'un livre ! A cette époque, personne, parmi les juifs, n'a été condamné. Ni Dieu ni aucun ange n'a prononcé des sentences contre un juif, parce que le péché avait eu pour auteur celui qui avait donné des ordres et proféré des menaces, non le peuple, qui avait livré dans la terreur et dans la douleur. Et afin qu'Antiochus ne parût pas avoir nui au peuple des premiers temps, Dieu a aussitôt veillé à ce que, par l'intermédiaire d'un seul homme, Esdras, qu'on appelait lecteur à cette époque, la Loi tout entière fût mise par écrit, telle qu'elle était auparavant, jusqu'à la moindre lettre ! Ainsi, le tyran Antiochus ne put tirer profit de sa méchanceté, puisque, excepté les sept frères et le vénérable vieillard qui avaient refusé de manger de la viande de porc, il ne tua aucun juif, et la Loi ne put être détruite. De même vos pères, à leur époque, n'ont pas été tués, et les livres de la Loi du Seigneur sont lus tout entiers, partout. Si vos pères, comme je l'ai dit plus haut, avaient dit cela, qui ne les aurait accueillis sans crainte dans sa communion, puisque, comme je l'ai dit, ils avaient péché sous la contrainte et non volontairement ? Au temps de l'unité, vos premiers chefs qui, comme cela est prouvé, ont commis ces actes, s'étaient déjà séparés des vivants, vous laissant, en quelque sorte, une tache héréditaire. Mais Dieu, dans sa providence, vous en a lavés puisqu'il a établi une distinction entre les pères et les fils, comme nous l'avons dit plus haut. Ainsi, puisque livrer les Écritures est un péché, que vos pères réfléchissent à ce qu'ils pourraient répondre au moment du jugement de Dieu. Quant à vous, qui êtes d'un autre temps, ce péché ne peut être le vôtre.

2. C'est pour cette raison que, depuis longtemps, nous avons formulé le désir de vous accueillir dans notre communion, puisque ce n'est pas vous qui avez péché en ce temps-là, mais vos premiers chefs. D'autre part, si un tel pécheur, semblable à ce que furent vos ancêtres, vient à l'Église et s'il montre comment il a été contraint, il faut d'abord l'accueillir, ensuite le garder dans le sein bienveillant de notre mère l'Église. Et personne ne doit juger autrui comme s'il possédait lui-même la sainteté parfaite, car il est écrit dans l'Évangile cette parole du Christ : «Ne jugez pas, afin de ne pas être jugés», étant donné surtout que l'on ne pourra trouver la sainteté parfaite chez aucun homme. D'autre part, s'il en est qui peuvent ne pas avoir péché, ils mentent lorsqu'ils prononcent la prière du Seigneur, s'ils demandent sans raison le pardon en disant à Dieu le Père : «Remets-nous nos péchés, comme nous les remettons aussi à nos débiteurs», alors que l'apôtre Jean dévoile la conscience de chacun et découvre la sienne par ces mots : «Si nous disons, dit-il, que nous n'avons pas de péché, nous nous abusons, et la vérité n'est pas en nous.» Nous avons expliqué plus clairement dans le quatrième livre la signification de cette parole. Mais supposons que certains possèdent la sainteté parfaite; il ne leur est pas permis de ne pas avoir de frères, car les préceptes de l'Évangile leur interdisent formellement de les chasser. Le champ qui y est décrit représente l'univers, dans lequel se trouve l'Église,

et le semeur est le Christ, qui donne les préceptes qui apportent le salut. A l'opposé, on trouve un homme mauvais, qui représente le diable, et qui, quand le jour s'est enfui, sème dans les ténèbres les péchés nuisibles. Et dans ce même champ poussent des semences différentes, de même que dans l'Église la foule des âmes n'est pas uniforme. Le champ reçoit des semences bonnes ou mauvaises; il existe des semences différentes, mais le créateur de toutes les âmes est unique, unique le maître du champ. Là où l'ivraie a poussé, deux hommes ont répandu des semences, mais le champ n'a qu'un maître, le Seigneur Dieu lui-même. C'est à lui qu'appartient la terre, à lui les bonnes semences, à lui la pluie même. Nous avons décidé de vous accueillir dans l'unité, après vous y avoir ramenés, parce qu'il ne nous est permis ni d'écarter ni d'exclure ceux qui, bien que pécheurs, sont nés avec nous, dans le même champ, nourris par la même pluie, c'est-à-dire par le même baptême, de même qu'il n'a pas été permis aux apôtres de séparer l'ivraie du froment, parce qu'on ne peut les séparer sans dommage et que l'on risquerait, en arrachant ce qui est inutile, de piétiner ce qui est utile. De la même façon, le Christ a ordonné de laisser croître dans son champ, à travers tout l'univers, où se trouve l'unique Église, ses semences et celles qui lui sont étrangères. Quand elles auront poussé ensemble, le jour du jugement, qui est la moisson des âmes, arrivera. Le Fils de Dieu siégera comme juge, lui qui sait ce qui lui appartient et ce qui lui est étranger. Il lui appartiendra de choisir ce qu'il doit enfermer dans son grenier et ce qu'il doit livrer aux flammes, ceux qu'il doit envoyer dans des tourments sans fin et ceux envers qui doit s'acquitter des récompenses promises. Reconnaissons que nous sommes tous des hommes. Personne ne peut s'arroger le pouvoir du jugement divin. Et si n'importe quel évêque revendique tout pour lui-même, qu'on nous dise ce que fera le Christ, au moment du jugement. Qu'il suffise à l'homme de ne pas être condamné pour ses péchés plutôt que de vouloir être le juge d'autrui ! C'est pourquoi nous déclarons non seulement que nous ne vous rejetons pas, mais aussi que, pour le bien de la paix, nous n'aurions pas rejeté vos pères s'il était arrivé à leur époque qu'on réalisât l'unité. En effet, il serait sacrilège que nous, évêques, nous fassions ce que les apôtres n'ont pas fait, eux qui n'ont été autorisés ni à séparer les semences ni à arracher l'ivraie du froment.

3. Et même si l'Église avait hésité à vous accueillir, n'auriez-vous pas dû adhérer au principe de l'unité ? Mais vous n'avez pas voulu considérer les exemples tirés de l'Évangile, comme ce passage concernant la personne du bienheureux Pierre, où l'on trouve une évocation du principe de l'unité qui doit être maintenue ou réalisée. Assurément, il est mal d'accomplir un acte malgré son interdiction. Mais il est pire de ne pas vivre dans l'unité, quand on le peut. Nous voyons que le Christ lui-même a placé cette unité avant l'accomplissement de sa vengeance, car il a préféré l'union de tous ses disciples à la vengeance de l'offense reçue. Comme il ne voulait pas être renié, il a promis qu'il renierait devant son Père celui qui le renierait devant les hommes – et cependant il n'a pas promis qu'il punirait celui qui aurait livré des livres saints : il est plus grave en effet de renier celui qui a parlé que d'avoir livré les paroles qu'il a prononcées ! On peut lire ces menaces, et pourtant, pour le bien de la paix, le bienheureux Pierre, à qui il aurait suffi, après son reniement, d'obtenir seulement le pardon, eut le privilège d'être préféré à tous les apôtres et il reçut, seul, les clefs du royaume des cieux, qu'il devait communiquer à tous les autres. Pour le bien de la paix, les péchés doivent être ensevelis; on comprend cela d'après les paroles du très bienheureux apôtre Paul, qui dit que la charité peut couvrir une multitude de péchés : «Portez les fardeaux les uns des autres», dit-il, et ailleurs il déclare : «La charité est indulgente, la charité est bienveillante, la charité n'est pas envieuse, la charité ne se gonfle pas d'orgueil, elle ne cherche pas son intérêt.» Et il a bien parlé. Il avait, en effet, constaté tout cela chez les autres apôtres qui, pour le bien de la paix, par charité, n'ont pas voulu s'écarter de la communion avec Pierre, bien qu'il eût renié le Christ. Et si leur amour de l'innocence avait été plus grand que l'intérêt de la paix et de l'unité, ils auraient dit qu'ils ne devaient pas rester en communion avec Pierre, qui avait renié le Fils de Dieu, leur maître et seigneur. Ils auraient pu ne pas rester en communion avec le très bienheureux Pierre, comme il a été dit plus haut, ils auraient

pu citer contre lui les paroles du Christ, qui avait promis de renier devant son Père celui qui l'aurait renié devant les hommes. Il faut prêter une grande attention à cet exemple. Que le bienheureux saint Pierre lui-même me pardonne si, en rappelant brièvement ce passage, je rappelle un acte qu'il a commis incontestablement, comme on peut le lire. J'hésite à dire qu'un si grand saint ait pu pécher, et pourtant il prouve lui-même qu'il l'a fait, puisqu'il s'est affligé et qu'il a pleuré abondamment, alors qu'il ne se serait pas affligé et qu'il n'aurait pas pleuré s'il n'y avait eu aucune offense. Le chef des apôtres aurait certainement pu se conduire de telle sorte que rien n'arrivât dont il dût s'affliger. Mais sous un seul chef d'accusation, il a commis de nombreuses fautes, afin de montrer que toutes, pour le bien de l'unité, doivent être réservées à Dieu. Et je ne sais si ce genre de péché peut être, chez un autre homme, aussi grave que celui que le bienheureux Pierre a commis de façon manifeste. Car quiconque, d'aventure, a renié le Fils de Dieu lors de quelque persécution, paraît avoir failli bien légèrement, en comparaison du bienheureux Pierre, s'il a renié celui qu'il n'a pas vu, s'il a renié celui qu'il n'a pas reconnu, s'il a renié celui à qui il n'a rien promis, s'il n'a renié qu'une fois ! Or, chez le bienheureux Pierre, ce genre de péché a été amplifié : tout d'abord, comme le Christ demandait à tous qui il était au dire des hommes, l'un dit : «Élie», l'autre dit : «un prophète.» Alors le Christ dit, comme nous pouvons le lire : «Vous, qui dites-vous que je suis ?», et Pierre lui répondit : «Tu es le Fils du Dieu vivant.» Pour l'avoir reconnu, il a mérité que le Christ le loue d'avoir reçu de Dieu le Père l'inspiration de ces paroles ! Alors que tous les autres ne le reconnaissaient pas, voici que Pierre, seul, a reconnu le Fils de Dieu. Ensuite, la veille de la Passion, comme le Christ disait : «Voici que je serai arrêté et que vous fuirez tous», tous les autres es turent; il fut le seul à promettre qu'il en l'abandonnait pas. Le Fils de Dieu, qui connaissait l'avenir, dit : «Pierre, avant que le coq ne chante, tu me renieras trois fois.» Il ajouta à la gravité du péché en faisant une promesse qu'il n'allait pas tenir. Peu après que le Christ eut été conduit chez Caïphe, afin que fût remplie la mesure de sa faute, personne d'autre, parmi tant d'hommes, n'est interrogé que le bienheureux Pierre. Interrogé une première fois, il renie; interrogé de nouveau, il renie; la troisième fois, il dit qu'il ne connaissait absolument pas le Christ. Et le coq chanta, non pour indiquer l'heure par son chant, mais pour que le bienheureux Pierre reconnût qu'il avait péché. Il s'affligea donc amèrement et il pleura abondamment. Comme nous l'avons dit plus haut, alors que tous les autres ne l'ont pas reconnu, voici que lui seul l'a reconnu; alors que tous les autres n'ont fait aucune promesse, voici que lui seul a promis; alors que tous les autres n'ont pas renié une seule fois, voici que lui seul a renié trois fois ! Et cependant, pour le bien de l'unité, cela ne lui a pas valu d'être séparé du nombre des apôtres. Ainsi, nous comprenons que tout a été ordonné par la providence du Sauveur afin que celui-ci reçût les clefs. Le chemin de la malignité fut coupé pour empêcher les apôtres de concevoir dans leur esprit la possibilité de juger et de traiter avec mépris et dureté celui qui avait renié le Christ. Tant d'innocents sont debout, et c'est un pécheur qui reçoit les clefs, afin que fût institué le symbole de l'unité ! On a veillé à ce que le pécheur ouvrît aux innocents, afin que les innocents en ferment pas leur porte aux pécheurs et que l'unité, qui est indispensable, ne puisse pas ne pas exister. Si vous aviez rappelé cela, tout en désirant vivre dans la communion, comment l'Eglise catholique aurait-elle pu hésiter à vous accueillir en son sein bienveillant, puisqu'il est établi que vous n'êtes pas des traditeurs, mais les fils des traditeurs ?

4. D'autre part, certains d'entre vous, désireux de montrer à leur peuple qu'il faut nous mépriser, insèrent aussi dans leurs traités cette parole du prophète Salomon : «Des mouches mourantes gâtent la suavité de l'huile.» Ils nous appellent des mouches mourantes et ils nomment huile ce liquide qui est consacré par le nom du Christ, puisque, quand on l'a consacré, on le nomme chrême. Avant qu'elle ne devienne chrême, l'huile est encore une substance naturelle, elle devient suave lorsqu'elle est consacrée par le nom du Christ. Il existe donc trois éléments, que le prophète Salomon a nommés : l'huile, la suavité, et les mouches mourantes qui gâtent la suavité. Ces trois éléments sont classés selon cet ordre : en premier lieu, on

trouve l'huile, en second lieu la suavité, qui vient de la consécration, en troisième lieu les mouches mourantes, qui gâtent la suavité. Quiconque parmi vous interprète une telle citation doit démontrer comment il peut nous appeler des mouches mourantes. Si vous prétendez que c'est chez vous que s'accomplit la consécration qui donne à l'huile sa suavité, alors chez vous se trouvent l'huile et la suavité. Est-ce que par hasard nous gâtons votre huile, pour mériter que vous nous appeliez des mouches mourantes ? Ce qui vous appartient se trouve chez vous. Et si quelqu'un, venant de chez vous, vient à nous, nous le gardons tel que vous nous l'avez envoyé. Comment pouvez-vous dire que nous sommes des mouches mourantes qui corrompent la suavité de l'huile, alors que nous ne faisons rien de tel après vous. Si vous dites que nous pouvons corrompre la suavité de l'huile, c'est donc que nous avons quelque pouvoir et que nous donnons à l'huile sa suavité ! Mais si, comme vous le prétendez, nous n'avons aucun pouvoir, alors l'huile reste telle qu'elle est naturellement. Comment pouvez-vous dire que nous sommes des mouches mourantes qui corrompent la suavité de l'huile ? Ainsi, avant que nous ne la consacrons, l'huile est telle qu'elle est naturellement. Une fois consacrée, elle peut recevoir sa suavité du nom du Christ. Comment pouvons-nous, par un même acte, à la fois consacrer et corrompre ? Il reste que si l'huile était suave par elle-même, toute intervention humaine serait inutile. Si c'est l'homme qui la consacre au nom du Christ, le même ouvrier ne peut accomplir en même temps deux actes qui s'opposent et qui sont contraires. Si, en votre absence, nous consacrons, nous en corrompons pas. S'il est vrai que nous corrompons, qui avant nous aurait consacré ce que nous corromprions ? Mais la parole du prophète ne saurait être vaine. S'il en est ainsi, comprenez que c'est vous qui êtes les mouches mourantes. En effet, vous n'avez pas gâté ce qui est naturel, mais ce qui a été consacré. On lit en effet que la suavité ne peut être corrompue dans ce qui est naturel. Car l'huile est naturelle et elle possède son propre nom, unique et particulier. Une fois consacrée, elle s'appelle chrême, et en elle se trouve la suavité, qui adoucit l'enveloppe de la conscience, après avoir enlevé la dureté des péchés, qui rend l'âme douce, qui prépare une demeure pour l'Esprit saint afin que, répondant à l'invitation qu'on lui a faite après en avoir supprimé la rudesse, il accepte volontiers d'y séjourner. Telle est la suavité de l'huile, que les mouches mourantes peuvent corrompre. Si nous gâtons l'huile que vous avez consacrée, vous pourriez à juste titre nous appeler des mouches mourantes ! Mais puisque nous gardons intact, tel que nous le recevons, ce que vous avez oint, nous ne pouvons pas être des mouches mourantes. Puisque, poussés par les emportements de la haine, vous vous attaquez en quelque sorte à l'huile, c'est vous qui gâtez, en rebaptisant, la suavité de cette huile qui a été consacrée au nom du Christ, afin que, grâce à elle, les mœurs soient adoucies, et que la lumière de l'Esprit brille, pour la connaissance de la vérité, qui procure le salut. Vous, vous gâtez un mélange d'huile et de suavité, mais nous, comment aurions-nous pu corrompre la suavité puisque, avant nous, personne n'a opéré de consécration ? Vous avez séduit des hommes, vous les avez rebaptisés, vous les avez oints une seconde fois. Ah ! Quelle douleur ! C'est pour votre propre ruine que vous avez gâté ce qui avait été consacré au nom du Christ, à la manière des mouches qui, en mourant, apporte la corruption ! Or, la mort, c'est le péché qui n'obtient pas le pardon. Il est écrit : «Si quelqu'un pêche contre le saint Esprit, cela ne lui sera remis ni en ce monde, ni dans l'autre.» Ainsi, vous nous appelez à tort des mouches et vous hâtez de défaire tout ce que nous faisons. Vous dites qu'il faut nous mépriser et nous dédaigner, revendiquant la sainteté pour vous seuls. Vous étalez votre innocence en promettant que vous pouvez pardonner les péchés d'autrui. Tu vois bien que ce n'est pas à notre sujet, comme vous le soutenez, mais à votre sujet que le bienheureux apôtre Paul a dit : «Il y aura des hommes égoïstes, cupides, vantards, orgueilleux, diffamateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, hostiles à la paix, sans cœur, détracteurs, cruels, sans bienveillance, etc.»

5. Et maintenant, pourquoi as-tu voulu, arbitrairement, vous attribuer le rôle de Moïse contre qui se sont dressés Jannès et Mambres, comme le rappelle l'apôtre Paul. S'il en est ainsi, quelle est la vérité que l'on peut trouver chez nous contre laquelle

L'Église catholique paraît se dresser ? Quel mensonge pourras-tu dévoiler ? Notre communion avec tout l'univers, pourras-tu prouver que c'est un mensonge. Le fait que nous gardons et que nous défendons le symbole vrai et unique, pourras-tu prouver que c'est un mensonge ? Le fait que la chaire de Pierre ainsi que les clefs du royaume ont été accordées par le Christ à ceux avec qui nous sommes en communion, pourras-tu prouver que c'est un mensonge ? Dans le passage que tu as rappelé, observe dans quel ordre chaque personnage est intervenu, regarde qui a été le premier. Assurément, Jannès et Mambres occupent le second rang, eux qui ont voulu combattre, par des artifices, contre Moïse et contre la vérité. Et Moïse les avait précédés, lui dont ils se sont efforcés en vain d'attaquer les prodiges. De même que Moïse est le premier, de même l'Église catholique est la première. De même que Jannès et Mambres ont été des révoltés et des opposants, de même vous êtes des rebelles et vous combattez contre la véritable Église catholique. Et pourquoi as-tu voulu intervertir les noms qui doivent nous être attribués, à vous et à nous, si ce n'est pour et montrer l'égal de tes collègues ? Il en est en effet, parmi vous qui, oublieux ou ignorants du temps passé, portent contre nous des accusations qui concernent ceux qui, après avoir renié l'Église catholique, ont ordonné Majorinus, il y a longtemps déjà. Ces hommes, assurément, sont les auteurs du schisme et de la *traditio*. Tant qu'ils préservaient la paix, avant de ruiner l'unité qui plaît à Dieu, ils étaient la lumière du monde et ils étaient appelés à juste titre le sel de la terre. Tant qu'ils enseignaient la paix, ils étaient appelés pacifiques. Avant d'être enflés d'orgueil, ils étaient bienheureux parce qu'ils étaient pauvres en esprit : ils étaient une partie de la saveur. Ils étaient bienheureux parce que doux : ils étaient une partie de la saveur. Ils étaient bienheureux parce que justes : ils étaient une partie de la saveur. Ils étaient bienheureux parce que pacifiques : ils étaient toute la saveur ! Après qu'ils eurent paré leur esprit et leur cœur des richesses de l'erreur, en provoquant le schisme, ils sont devenus cruels et sans pitié. Puisqu'ils ont divisé de façon impie les membres de l'Eglise, puisque, en recherchant l'injustice, ils ont tenu le royaume de Dieu pour méprisable, puisque, en divisant l'Église ils ont refusé d'être pacifiques, ils sont devenus un sel qui a perdu sa saveur, qui n'assaisonne rien qui pût avoir un goût agréable à Dieu. Et alors que ce péché concerne vos premiers chefs, certains de tes collègues raisonnent autrement : ils disent que ceux qui ont reconnu, même tard la vérité, et qui, abandonnant le schisme, après avoir reconnu comme mère l'Eglise catholique, ont recherché la paix, ne possèdent pas la sagesse. Certains d'entre vous pensent que ces hommes se sont fourvoyés, ils estiment que ces hommes ont en quelque sorte perdu leur saveur et se sont écartés de la sagesse. Il apparaît donc clairement que vous êtes tous dans l'erreur quand vous intervertissez les noms, comme tu l'as fait toi-même, lorsque tu as comparé Jannès et Mambres aux catholiques pacifiques et vous-mêmes, les schismatiques, à Moïse, ce qui est contraire à la vérité. Et certains de tes collègues ont voulu juger déraisonnables des hommes sages, en affirmant que les pacifiques étaient devenus insensés, et ils n'ont pas voulu comprendre que leurs pères avaient perdu leur saveur à cause de leur dissension.

6. La haine qui vous anime se porte maintenant sur ce fait : vous dites que Macaire, après avoir commis les actes que l'on sait, n'aurait pas dû être admis dans notre communion, mais que les évêques catholiques auraient dû plutôt le tenir à l'écart. Je dirais tout d'abord que le même mot de communion recouvre des réalités différentes : autre est la communion d'un évêque avec un évêque, autre la communion d'un laïc avec un évêque. La faute eût été grave alors, si Macaire avait commis de sa propre volonté les actes dont on parle. Toute faute commise est punie par des jugements publics et par les lois romaines. Il est criminel, en effet, celui qui a accompli de sa propre volonté un acte interdit par les lois, alors qu'il n'était poussé par aucune contrainte, par aucun ordre, aucune puissance, mais par l'égarement de l'esprit. Mais en réalité, Macaire a commis les actes dont on l'accuse à cause de vos provocations. Il n'était pas évêque, il n'a pas exercé la fonction épiscopale, il n'a imposé les mains à personne et il n'a pas offert le sacrifice. Et puisqu'il est clair qu'il n'a pas participé aux actes des évêques, on constate qu'aucun évêque n'a été souillé

par un homme qui n'a pas offert le sacrifice avec des évêques. Il reste que vous dites qu'il a été en communion avec le peuple. Il est évident qu'il s'est adressé au peuple, mais c'était pour faire une déclaration, non pour prêcher, ce qui appartient aux évêques. En effet, cet homme, s'il a pu parler, a parlé directement. Au contraire, nous reconnaissons tous le sermon d'un évêque au caractère saint qu'il revêt, c'est-à-dire à la double salutation qu'il contient. En effet, un évêque ne commence pas à s'adresser au peuple sans l'avoir tout d'abord salué au nom de Dieu. La fin du sermon est semblable au début. Tout sermon, dans l'Église, commence par le nom de Dieu et se termine, de la même manière, par le dire que Macaire a salué le nom de Dieu. Qui d'entre vous ose dire que Macaire a salué le peuple à la manière des évêques ? Ainsi, puisqu'il n'a pas salué le peuple, avant de parler et qu'il n'a pas offert le sacrifice à Dieu à la manière d'un évêque, pourquoi dites-vous que le collège épiscopal a été souillé, alors que vous constatez que Macaire n'a exercé aucune des fonctions épiscopales ? La haine qui vous anime, ici foulée aux pieds par la vérité, semble relever la tête. Vous dites que cet homme n'aurait pas être en communion avec des laïcs. Et pourtant, il est évident que cet homme a été le ministre de la volonté de Dieu, comme le prouve l'apôtre Paul. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des juges païens aient été jugés dignes, eux aussi, d'être les ministres de la volonté de Dieu, comme le dit l'apôtre Paul : «Ce n'est pas sans raison que le juge porte l'épée.» Il est, en effet, le ministre de la volonté de Dieu. Et Macaire, lui aussi, paraissait, pour sa part, avoir agi en tant que juge. Car s'il n'avait pas agi en tant que juge, dans les actes qu'il a commis, les juges auraient dû sévir aux lois romaines. Et si dites que, même ainsi, il n'aurait pas dû être dans notre communion, pour notre part, nous ne voyons pas pourquoi nous aurions dû le tenir à l'écart, lui qui a agi comme Moïse : après que vingt trois mille hommes eurent été tués, Dieu ne l'a pas tenu à l'écart, avec mépris, mais il l'a invité à nouveau à s'entretenir avec lui. Nous ne voyons pas qu'il ait fallu tenir à l'écart celui qui a agi comme Pinhas, évoqué précédemment, qui, pour avoir commis un meurtre, mérita les louanges de Dieu lui-même. Il ne nous semble pas davantage que nous aurions dû tenir à l'écart un homme qui a agi comme le prophète Élie, le meurtrier de tant de faux prophètes ! Car nous avons déjà montré plus haut que ces hommes ont été, eux aussi, de faux prophètes.

7. Mais pour en finir avec ces exemples, reconnaissons, nous aussi, comme vous le faites, que Macaire a été coupable : Si l'il a été, il ne nous était pas permis, en l'absence d'un accusateur, de le tenir à l'écart. Il est écrit, en effet, que nul ne doit être condamné avant que sa cause n'ait été instruite. D'après vous, qui a porté une accusation contre lui sans qu'il ait été écouté ? Osez dire que Macaire a confessé sa faute et que nous n'avons pas prononcé de sentence ! Car nous sommes, quels que nous soyons, des juges dans l'Église, ce que vous reconnaissez vous-mêmes, puisque vous affirmez que nous aurions dû être des juges sévères. En effet, nous ne pouvons pas faire ce que Dieu n'a pas fait, lui qui a jugé bon, dans son tribunal de distinguer les rôles : il n'a pas voulu que le même homme fût à la fois accusateur et juge. En effet, personne ne peut, dans un même procès, jouer deux rôles en même temps : dans un même tribunal, on ne peut être à la fois accusateur et juge. Car Dieu, malgré sa toute puissance, ne l'a pas fait. Afin de nous donner un exemple de procès, il a enseigné qu'un accusé ne devait pas être accusé sans accusateur, ou que l'accusateur ne devait pas être celui qui, dans cette affaire, serait le juge. Ainsi, par exemple, au commencement du monde, alors qu'une seconde génération d'hommes était née, alors qu'Abel avait été tué par son frère Cain, on peut lire : «Et Dieu appela Cain et il lui demanda où était son frère.» Mais lui, doublant sa faute, comme s'il faisait de Dieu un ignorant, dit qu'il ne le savait pas. Comment le Seigneur pourrait-il ignorer un acte alors que toute action se fait sous son regard et à sa face ! Et pourtant, Dieu ne juge pas sans accusateur, il demande ce que, assurément, il savait déjà. Et vous vous auriez voulu que nous tenions à l'écart un homme que nous n'avons vu rien faire de mal, et qui n'a eu aucun accusateur ! Je vois ici pourquoi la haine qui vous anime murmure tout bas. Vous dites en effet que ce qui a été commis ne nous était pas inconnu. Nous avouons que nous en avons entendu parler, mais c'était une faute de

Optat de Milève

condamner un homme que personne n'a osé accuser. Mais puisque vous avez dit que ce fait ne nous était pas inconnu, demandez à Dieu pourquoi il a interrogé celui qu'il avait vu commettre un crime. Il n'aurait pas été convenable que nous fassions ce que Dieu n'a pas voulu faire, lui qui n'a pas voulu prononcer une sentence sans qu'un accusateur ne fût donné à l'accusé. En outre la sentence ne pourrait pas être juste, si lui-même qui était sur le point de juger, était aussi l'accusateur. C'est pourquoi il a dit : «Voici que le sang de ton frère crie vers moi de la terre.» C'est pourquoi aussi, comme vous ne pouvez pas du tout prouver que Macaire ait eu chez nous un accusateur, vous en pouvez pas condamner notre jugement.